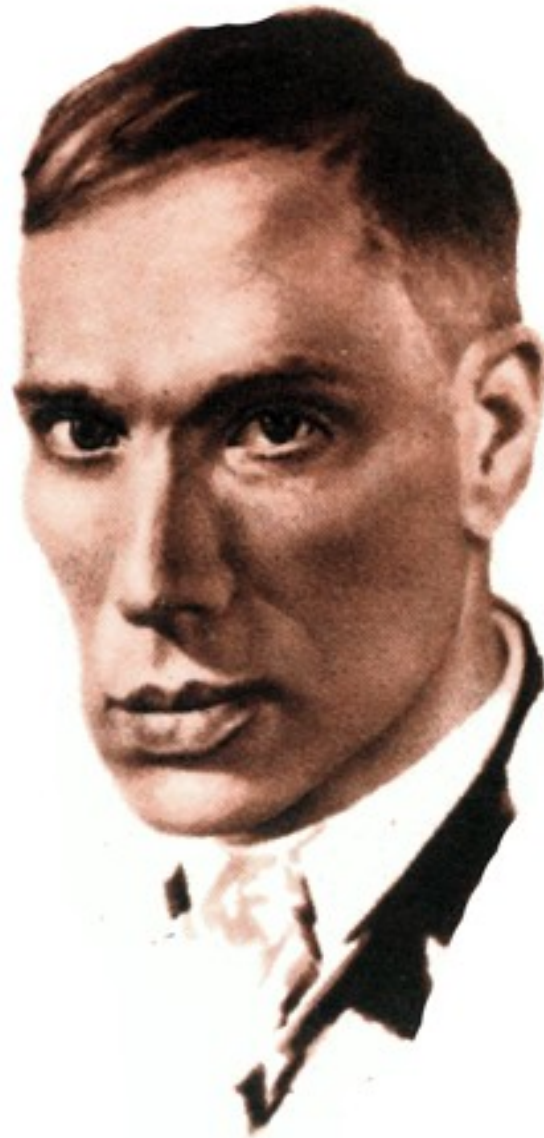


**Boris Pasternak**

 [https://t.me/livres\\_2020](https://t.me/livres_2020)

# Sauf-conduit



*La République des Lettres*

## PREMIÈRE PARTIE

### 1

Par une chaude matinée de l'été 1900, un train de voyageurs s'apprête à quitter la gare Kurski. Quelques instants avant que le convoi se mette en branle, un inconnu affublé d'un manteau noir à la tyrolienne s'approche de la fenêtre de notre compartiment. Une femme de haute taille l'accompagne. Ce doit être sa mère ou sa sœur aînée. Tous deux commencent à parler avec mon père de choses qui semblent leur tenir à cœur. De temps en temps, la femme échange avec ma mère, en russe, quelques paroles entrecoupées. L'inconnu, lui, s'exprime en allemand. Je connais parfaitement cette langue, mais c'est bien la première fois que je l'entends parler ainsi. Et soudain, sur ce quai noir de monde, entre deux cloches, l'inconnu m'apparaît comme une ombre parmi des corps bien en chair, phantasme dans le champ du réel.

En cours de route, alors que nous approchons de Toula, le couple pénètre dans notre compartiment. Ils disent que le rapide brûle généralement Kozlovka-Zasséka qui n'est pas porté sur son horaire et se demandent si le conducteur a pensé à prévenir le mécanicien de faire halte près de chez les Tolstoï. La conversation qui s'engage ensuite m'apprend que ce couple se rend chez Sophie Andreïévna (1) car celle-ci vient régulièrement à Moscou pour assister aux concerts symphoniques. Elle nous avait tout récemment rendu visite à cette occasion. Quant au reste, à ce quelque chose de terriblement important qui se cache derrière les initiales L. T., revient dans la fumée des cigarettes qui se consomment au cours des discussions et joue dans ma famille un rôle de premier plan, il ne se prête à aucune incarnation. Il m'est apparu lorsque j'étais encore trop petit. Ces cheveux gris que Répine et les esquisses de

mon père ont plus tard considérablement rajeunis, mon imagination enfantine les attribuait en ce temps à un autre vieillard que sans doute j'ai eu l'occasion de voir plus souvent et probablement lorsque j'étais plus grand, Nicolas Nicolévitch Gué.

Puis, ils nous quittent et retournent dans leur wagon. Un peu plus tard, un puissant coup de freins nous permet de venir à bout d'un remblai qui dévale en toute hâte, les bouleaux filent, les tampons ronflent et s'entrechoquent sur toute l'étendue de la voie. Transperçant un tourbillon sonore de sable, le ciel par petits amas se libère avec soulagement. J'aperçois, venant de l'endroit où le bois fait un coude, une calèche, attelée à la russe, avec un cheval de renfort, qui s'approche à toute vitesse. Elle vient chercher nos deux voyageurs qui descendent ici. Soudain un silence troublant, troublant comme un coup de feu, de la petite gare qui ne veut rien savoir de nous. Nous autres nous ne descendons pas ici. Nos amis agitent leurs mouchoirs en signe d'adieu. Nous répondons de même. Le cocher les aide à s'installer dans l'équipage et se soulève à demi sur son siège pour replier sous lui les pans de son caftan à manches rouges. Il s'apprête à démarrer. Un virage nous absorbe et, se retournant lentement comme la page achevée d'un livre, la petite gare disparaît de vue. Les visages et l'événement sont oubliés — à tout jamais sans doute.

## 2

Trois ans plus tard. L'hiver. Crépuscules et pelisses ont raccourci la rue d'un bon tiers. Les cubes des carrosses et les réverbères glissent sans bruit. La filière des convenances, interrompue souvent déjà, est définitivement coupée, balayée par une vague de successions autrement puissantes ÷— celles des personnages.

Je ne m'étendrai pas sur les étapes de cette transformation. Je ne raconterai pas comment un gosse de dix ans, guidé par un sentiment proche du "sixième sens" de Goumilev, fit la découverte de la nature, ni comment naquit en lui, en réponse au regard fixe des yeux à cinq pétales, la passion pour la botanique; ni comment les noms des fleurs trouvés sur les catalogues semblaient apaiser les pupilles parfumées irrésistiblement tendues vers Linné comme de l'obscurité vers la gloire.

Je ne m'arrêterai pas aux amazones du Dahomey qu'on pouvait voir au jardin zoologique au printemps 1901, ni sur la façon dont la première notion de la femme resta liée à une impression de nudité alignée, de souffrance concentrée, de parade tropicale au son des tam-tams; ni comment je suis devenu prématurément prisonnier des formes, y ayant découvert trop tôt les formes des prisonnières.

Je ne m'attarderai pas à la description d'une noyade au cours de l'été 1903, à Obolenskoïé, dans le voisinage des Scriabine, lorsqu'une filleule de nos amis qui habitaient sur l'autre rive de la Protva tenta de se suicider. La voyant couler, un étudiant se jeta à l'eau et périt noyé. Quant à la jeune fille, après plusieurs tentatives de ce genre, elle devint folle.

Je ne parlerai pas de ce soir, bien longtemps après, où je m'étais fracturé une jambe — ce qui devait m'épargner deux guerres — et gisais complètement immobilisé pendant que la maison de nos amis prenait feu de l'autre côté de la rivière. Le maigre tocsin du village se démenait et se tortillait comme un fou, la flamme s'étalait sur le ciel en cerf-volant embrasé, puis soudain se repliait sur elle-même et plongeait tête baissée dans les volutes feuilletées d'une fumée gris-framboise.

Mon père qui, cette nuit-là, galopait sur la route en compagnie du médecin qu'il était allé chercher à Malojaroslavetz, blanchit en un instant apercevant au-

dessus de la route derrière le bois, à deux verstes de distance, le reflet tourbillonnant de l'incendie. Il crut voir périr dans les flammes sa femme chérie, ses deux enfants et les cinquante kilos de plâtre qu'il était interdit de déplacer sous peine d'infirmité à vie.

Je ne vous décrirai pas tout cela en détail. Le lecteur le fera de lui-même à ma place. Il aime les histoires qui font frémir, les angoisses; il considère l'histoire comme un roman feuilleton avec des "à suivre" sans fin. On peut même se demander s'il souhaite vraiment une fin sensée. Il se plaît dans les lieux que jamais ses promenades ne lui ont fait dépasser. Il se délecte des préfaces et des introductions. Pour moi, au contraire, la vie commence précisément au point où le lecteur aimerait dresser un bilan. J'estime, en outre, que la fragmentation intérieure d'une histoire est imposée à ma conscience par l'image irrésistible de la mort imminente. En fait, au cours de mon existence, je me suis senti vivre en toute plénitude seulement aux moments suprêmes, quand, une fois la macération fatigante des parties composantes terminée, j'arrivais à assimiler le tout et donnais au sentiment, soutenu par la pensée déployée, toute liberté de prendre son envol vers des horizons lointains.

Donc c'est l'hiver. La rue amputée par les ténèbres d'un bon tiers de son étendue fait toute la journée son petit trottin. Les réverbères s'essoufflent à la rattraper dans un tourbillon de flocons de neige. Au retour du lycée, le nom de Scriabine, tout couvert de neige, bondit d'une affiche juste sur mon échine, je l'emporte à la maison sur mon sac à dos d'écolier et il coule en fondant sur le rebord de la fenêtre. Cette adoration me secoue, plus forte et plus cruelle qu'une fièvre. En le rencontrant je pâlis et rougis aussitôt d'avoir pâli. Il m'adresse la parole et je perds le contrôle de mes idées; provoquant des rires autour de moi je lui réponds de travers, je ne sais plus quoi, car je ne m'entends pas moi-même. Je sais qu'il comprend tout mais jamais il n'essaye de venir

à ma rescousse. Serait-il sans pitié ? Mais c'est exactement le sentiment auquel j'aspire de tout mon être, une passion sans partage, sans réponse. Seul ce sentiment — et plus il est intense plus cela se vérifie — me protège contre le désastre que peut engendrer son indescriptible musique.

Avant de partir pour l'Italie, il vient nous faire ses adieux. Il se met au piano — je renonce à décrire son jeu. Puis il reste à souper avec nous, parle philosophie, plaisante, plein de bonhomie. Pourtant, j'ai tout le temps l'impression qu'il se meurt d'ennui. Voici l'heure des adieux et des vœux. Les miens se mêlent à ceux des autres — boule sanguinolente de chair arrachée. Tout cela se passe entre les portes doubles de l'entrée, et les exclamations en se bousculant se rapprochent peu à peu de la sortie. Arrivés là, tout recommence en raccourci avec une rapidité fiévreuse et l'agrafe de son col qui s'entête à ne pas passer dans la bride ! Et puis le claquement de la porte, le double tour de clé. En passant devant le piano grand ouvert qui, par la découpe fantastique du pupitre et le désordre des trois couvercles dressés, parle encore de son jeu, ma mère s'installe et commence à déchiffrer le cahier d'études qu'il a laissé. Mais à peine les seize premières mesures se sont-elles fondues en une phrase qui chante un don de soi épanoui pour lequel n'existe aucune récompense sur cette terre, que nu-tête et sans manteau je dévale l'escalier comme un fou et cours, en pleine nuit, le long de la Miasnitzkaïa pour le faire revenir ou seulement l'apercevoir une fois encore.

Chacun de nous a connu un instant pareil dans sa vie. A chacun de nous la Révélation s'est offerte, a promis ce don d'une personnalité et, à sa façon, a tenu envers chacun cette promesse. Nous sommes tous devenus des êtres humains dans la mesure où nous avons aimé — ou eu l'occasion d'aimer — d'autres êtres humains. Jamais la Révélation n'a supporté le travesti dont on voulait

l'affubler, l'étiquette du milieu social dont on voulait la maquiller, mais pour chacun de nous elle s'est toujours incarnée dans une des créatures les plus exceptionnelles. Pourquoi donc alors la plupart des hommes se sont-ils empêtrés dans une "moyenne" à peine supportable ? Parce qu'à la personnalité ils ont préféré l'impersonnalité, effarouchés par les sacrifices que la Révélation leur imposait dès l'enfance. Aimer à corps perdu, sans réserve, avec une force égale au carré de la distance, nous n'en sommes capables que dans notre enfance.

### 3

Je ne réussis pas évidemment à rattraper Scriabine. Y tenais-je vraiment d'ailleurs ? Nous nous sommes revus six ans plus tard, à son retour de l'étranger. Ce délai fut comblé par les six années de mon adolescence. Chacun sait combien est vaste l'adolescence ! Les décennies ont beau s'ajouter les unes aux autres, elles n'arriveront jamais à remplir ce hangar où jour et nuit, seules ou en groupes, elles viennent puiser un souvenir, tels des avions-écoles qui rentrent pour faire leur plein d'essence. Autrement dit, l'adolescence constitue dans notre vie une partie qui dépasse le tout et Faust l'ayant vécue deux fois a connu, en vérité, l'inconcevable qui ne se peut mesurer que par un paradoxe des mathématiques.

Dès son arrivée, on se mit à répéter *L'Extase*. Comme j'aurais aimé maintenant remplacer ce titre qui répand une odeur d'emballage de savonnette par un autre plus approprié. Les répétitions avaient lieu le matin et, pour s'y rendre, il fallait traverser une pénombre grouillante en empruntant les ponts Fourkassovsky et Kouznetzky (2), noyés dans une soupe au lait glacée. Tout le long de cette route ensommeillée, les battants des carillons que recouvraient les mottes gluantes des glaçons nocturnes baignaient dans le brouillard. Une seule cloche à la fois osait faire tomber son "boum" solitaire tandis que les

autres, avides cependant de lui faire chorus, retenaient patiemment leur voix de bronze. Au coin de la ruelle Gazetny qui débouchait dans la Nikitskaïa le tohu-bohu du carrefour battait un jaune d'œuf au cognac. Les patins métalliques des traîneaux s'enfonçaient en gémissant dans les flaques d'eau et le silex claquait sous les cannes des concertistes. A cette heure matinale le Conservatoire ressemblait à un cirque au cours du nettoyage quotidien. Les cages des amphithéâtres étaient vides, seul le parterre se remplissait lentement. La musique repoussée à coups de bâton dans ses quartiers d'hiver assenait avec sa patte des taloches au buffet de l'orgue. Et soudain le public commençait à affluer en un courant régulier comme les habitants d'une ville touchés par l'ordre d'évacuation. Enfin rendue à la liberté, la musique bigarrée débordait en tout sens et se multipliant avec la rapidité d'un éclair, se répandait en bonds sur l'estrade. On l'accordait et elle s'élançait avec une hâte fiévreuse vers l'harmonie. Puis, soudain, avec un grondement d'une profondeur et d'un fondu inouïs, elle rompait son fol élan et se taisait, immobile, figée tout au long de la rampe.

C'était la première installation de l'homme dans les univers révélés par Wagner et habités jusqu'ici par des héros de légendes et des mastodontes. On s'appliquait à les disperser à coups de timbales et de cataractes chromatiques déversées par les trombones, froids, comme des lances de pompiers. Alors, sur cet espace dégagé, s'élevait un temple authentique de lyrisme, égal en poids à l'univers tout entier réduit en briques pour l'édifier. Par-delà l'enclos de la symphonie s'allumait le soleil de Van Gogh. Les archives poussiéreuses de Chopin envahissaient le rebord des fenêtres. Les locataires de l'immeuble ne fourraient pas le nez dans cette poussière mais tâchaient de réaliser de leur mieux les meilleurs préceptes du prédécesseur.



*L'Extase !* Je ne pouvais l'entendre sans larmes. Cette symphonie s'est gravée dans ma mémoire avant de l'avoir été sur les planches de l'imprimerie. Et cela n'avait rien de surprenant puisque la main qui l'avait tracée s'était posée sur moi six ans plus tôt avec non moins de persuasion. Et qu'avaient-elles donc été ces six années sinon un développement ultérieur de son empreinte vivante, livrée à l'arbitraire de la croissance ? Rien d'étonnant si dans cette symphonie je voyais ma sœur jumelle dont je ne pouvais qu'envier la chance. Cette intimité devait inévitablement se répercuter sur mon entourage, mes études, mon existence. Et voici comment cela se réalisa...

J'aimais la musique plus que tout au monde, et aucune autre musique autant que celle de Scriabine. Mes premiers balbutiements musicaux avaient précédé de peu l'époque où je fis sa connaissance. Au moment de son retour, je travaillais avec un compositeur qui est toujours en vie. Il ne me restait plus qu'à étudier l'instrumentation. Autour de moi, on faisait toutes sortes de réflexions qui, d'ailleurs, n'avaient aucune importance. Quoi que l'on ait affirmé à ce propos, dans un sens ou dans un autre, pour moi il n'y avait pas de vie sans musique.

Seulement, je ne possédais pas l'oreille absolue. C'est ainsi que l'on désigne la faculté de pouvoir identifier une note du clavier choisie arbitrairement dans la gamme. On peut être un excellent musicien et ne pas posséder l'oreille absolue. Ma mère avait ce don dans toute son ampleur. Moi pas, et cela me tourmentait. Si j'avais pu considérer la musique comme une carrière, à la manière de ceux qui m'observaient du dehors, cette absence d'une oreille absolue ne m'aurait nullement inquiété, car, en somme, elle ne sert à rien. Je savais que beaucoup de grands compositeurs, et probablement Wagner et Tchaïkovsky eux-mêmes, ne la possédaient pas. Mais la musique pour moi était un culte, c'est-à-dire ce point

destructeur vers lequel convergeait tout ce que je portais de fanatisme, de superstition et d'abnégation. Ainsi, lorsque l'inspiration me poussait, le soir, à persévérer, je me hâtais le lendemain de la bafouer en lui rappelant cette lacune.

Cependant, je comptais déjà un certain nombre de morceaux à mon actif. Il s'agissait de les soumettre à mon idole. Etant donné nos relations, rien ne pouvait être plus normal qu'une pareille rencontre. Mais avec mon exagération coutumière, je considérais cette entrevue comme un événement extraordinaire. Cette démarche, qui, en d'autres circonstances, m'aurait paru tout au plus importune, prenait dans mon imagination les dimensions d'un acte irrévérencieux et blasphématoire. Et le jour fixé, en me dirigeant vers Glazovski, où il logeait alors provisoirement, ce n'est pas tellement mes compositions que je lui portais, mais un amour dont la force, depuis longtemps déjà, avait dépassé toute possibilité d'expression. J'avais l'intention d'y ajouter encore, naturellement, toutes mes excuses pour le dérangement imaginaire dont je me sentais la cause involontaire. Le tramway n° 4, bondé, pétrissait ces sentiments et les ballottait en m'emportant impitoyablement, à une vitesse effrayante, à travers l'Arbat où les chevaux et les piétons, trempant dans la boue jusqu'aux genoux, pataugeaient dans la direction de Smolenski.

#### 4

J'appris, ce jour-là, quel pouvoir prestigieux nous possédons sur les muscles de notre visage. Je bredouillais, la gorge serrée par l'émotion, la langue desséchée, mes réponses laconiques, en les faisant passer à coups de gorgées de thé, trop vite avalées, afin de ne pas étouffer et compliquer encore plus la situation. Tandis que je fronçais les sourcils, opinais de la tête et souriais, je percevais nettement le glissement de la peau

aux articulations des maxillaires et sur les bosses frontales. Parfois, en portant un doigt à la racine du nez, je touchais aux replis de cette mimique chatouilleuse et douce comme une toile d'araignée. Et toujours je me retrouvais, le mouchoir à la main, épongeant sur mon front de grosses gouttes de sueur qui n'arrêtaient pas de perler. Derrière ma nuque, emprisonné par les rideaux de la pièce, le printemps enfumait la ruelle à ras bords. Devant, entre mes hôtes qui redoublaient d'efforts pour essayer de me mettre à l'aise, le thé exhalait son haleine dans les tasses, le samovar émettait en sifflant un jet de vapeur, le soleil brouillé par les buées et le fumier pénétrait dans la pièce par bouffées. La fumée d'un mégot de cigare, ondulée comme le dessin d'un peigne d'écaille, s'étirait du cendrier vers la lumière et, l'ayant atteinte, rampait de biais, comme repue. J'ignore pour quelle raison ce tourbillon d'air aveugle, l'émanation de gaufres, de sucre fumant, et de l'argenterie étincelante rendaient mon trouble intolérable. Je me sentis plus à l'aise au salon, une fois installé au piano.

Je jouai mon premier morceau avec un trac terrible. Le deuxième plus calmement. En attaquant le troisième, je m'abandonnai à la magie du neuf, de l'imprévu. Par hasard, mon regard tomba sur le maître.

Il réagissait à mon jeu par des mouvements spontanés. D'abord, il leva la tête, puis les sourcils. Enfin, il se mit debout avec un sourire épanoui qui épousait les modulations de la mélodie. Il s'avança vers moi, se pliant avec souplesse à la courbe rythmique. Tout cela lui plaisait. Je me hâtai d'en finir. Immédiatement, il se mit à m'assurer qu'il était absurde de parler de simples dispositions, lorsqu'on avait devant soi quelque chose de bien plus grand. Il m'était donné de dire mon mot dans la musique, de la marquer de mon empreinte. En rappelant divers épisodes, il se mit au piano pour évoquer un fragment qui lui avait plu particulièrement. Le passage était compliqué, je ne pouvais donc pas

espérer qu'il l'exécutât correctement. En fait, il arriva tout autre chose: Scriabine attaqua ce morceau dans une tonalité différente de la mienne. Ainsi, ce défaut qui avait fait mon supplice durant des années, je le recevais en plein visage, lancé par ses propres mains.

Préférant une fois de plus l'incertitude d'une devinette à l'éloquence, je frémis en faisant un pari avec moi-même: s'il me déclare en réponse à mon aveu: "Mais Boria, je ne la possède pas moi-même", alors tout sera en règle. Cela voudra dire que ce n'est pas moi qui m'impose à la musique, c'est elle qui se donne à moi. S'il évoque Wagner, Tchaïkovsky, les accordeurs de piano, etc., alors... Ma question partait déjà. Interrompu à demi-mot, je reçus de plein fouet: "L'oreille absolue ? Après tout ce que je viens de vous dire ? Et Wagner, et Tchaïkovsky, et les centaines d'accordeurs de piano..."

Nous marchions côte à côte à travers la pièce. Parfois il me posait la main sur l'épaule, parfois il me prenait par le bras. Il me parlait des méfaits de l'improvisation, m'expliquait quand, pourquoi et comment il fallait écrire.

Il me citait comme exemple de cette simplicité vers laquelle on doit toujours aspirer, ses nouvelles sonates décriées pour leurs difficultés vertigineuses. Les pires banalités de la littérature musicale illustraient, selon lui, la complexité blâmable. Le caractère paradoxal de ses comparaisons ne me troublait nullement. J'admettais que l'impersonnalité était plus complexe que la personnalité, que la volubilité s'avère d'autant plus opportune qu'elle est creuse, et que, lorsque corrompus par la nullité des poncifs, nous apercevons pour la première fois et effectivement une richesse de fond inouïe, nous la prenons, après en avoir été longuement sevrés, pour des prétentions de la forme. Il passa imperceptiblement à des préceptes plus catégoriques. S'étant informé de mon éducation et ayant appris que j'avais préféré la Faculté de droit parce que je la trouvais

plus facile, il me conseilla de passer immédiatement à la Faculté des lettres en choisissant la philosophie, ce que je fis le lendemain même. Et pendant qu'il parlait, je réfléchissais sur ce qui s'était passé. Je ne violais pas mon engagement envers le destin et me rendais bien compte du mauvais sort qui menaçait le but que je visais. Cet incident fortuit détrônait-il mon idole ? Non, jamais. De la hauteur où elle se trouvait déjà, il l'élevait plus haut encore. Pourquoi donc me refusait-il cette simple réponse que j'attendais si ardemment ? C'était son secret. Un jour, lorsqu'il sera déjà trop tard, il me fera présent de cet aveu manqué. Comment a-t-il réussi à surmonter ses doutes dans sa jeunesse ? Cela aussi c'était son secret, un secret qui lui permettait précisément d'atteindre un nouveau palier.

Cependant, il faisait depuis longtemps nuit dans la pièce; dehors, dans la ruelle, les réverbères brûlaient. Il ne faudrait pas abuser de son hospitalité.

En lui faisant mes adieux, je ne savais pas comment le remercier. Quelque chose montait en moi, cherchait passionnément une issue et se libérait. Quelque chose en moi pleurait, quelque chose exultait...

## 5

Le premier souffle de fraîcheur dans la rue suscita la vision de demeures et d'horizons lointains qui, arrachés aux pavés dans une confusion gigantesque, montaient vers le ciel, entraînés par l'élan unanime de la nuit moscovite. Je pensai soudain à mes parents et aux questions qui se préparaient avec impatience. Ce que j'avais à leur dire, de quelque façon que je m'y prisse, devait inévitablement assumer l'aspect d'une joie extrême. Ce n'est qu'à ce moment, en me pliant à la logique du récit tout proche, que je ressentis comme réels les événements heureux de la journée. Considérés sous cet aspect, ils ne m'appartenaient pas, ils ne devenaient réels que lorsqu'on les destinait à d'autres.

Bien qu'excité par la nouvelle que j'allais porter à mes parents, au fond de moi-même j'étais troublé. Cependant, à l'idée que je n'arriverai jamais à la verser dans une oreille étrangère quelle qu'elle fût, cette tristesse particulière prenait de plus en plus le rayonnement d'une joie. Je sentais qu'elle resterait toujours avec moi, comme mon avenir, ici dans la rue, ensemble avec toute cette ville de Moscou, à moi, plus que jamais à moi dans cette heure nocturne.

Je tournais de ruelle en ruelle, passant d'un trottoir à l'autre plus souvent qu'il ne l'aurait fallu. Un monde se brisait et se dissolvait tout à fait en dehors de ma conscience, un monde qui, la veille encore, semblait définitivement scellé à mon être. Je marchais en accélérant le pas à chaque tournant et je ne soupçonnais pas que, cette nuit même, je rompais déjà avec la musique.

Quelques jours plus tard, me rendant le soir au cercle très arrosé de "Serdarda", fondé par une douzaine de poètes, musiciens et peintres, je me souvenais avoir promis à Julien Anissimov, qui avait déjà lu dans une excellente traduction les œuvres de Demel, de lui apporter le livre d'un autre poète allemand que je préférais à tous ses contemporains. Et encore une fois, comme cela était arrivé jadis, le recueil *Mir zur Feier* (3) tombait entre mes mains dans une période cruciale de ma vie. Mon fidèle compagnon s'achemina avec moi dans la boue vers un pavillon en bois, sur le Razgoulaï, au cœur de cet entrelacs moisi de vétusté, d'hérédité et de jeunes promesses, pour revenir ensuite à la maison, dans la mezzanine sous les peupliers, tout étourdi par les cris des choucas, mais s'étant fait un nouvel ami, ayant ouvert une porte de plus. Et, à l'époque, il n'y en avait pas encore beaucoup dans cette ville.

Mais il est temps de raconter comment ce recueil était tombé entre mes mains.

Il y a six ans de cela, dans le crépuscule de décembre — que j’ai commencé deux fois déjà à décrire ici avec la rue silencieuse guettée de partout par les entrechats mystérieux des flocons de neige — un soir donc, je me traînais à genoux, aidant ma mère à ranger les étagères paternelles. Le fatras imprimé, déjà passé au chiffon et tassé sur les quatre côtés, venait en rangées régulières réhabiter les rayons dépeuplés, lorsque soudain un bouquin gris à la couverture défraîchie glissa comme un boyau d’une pile particulièrement branlante et rebelle. Par pur hasard, je le ramassai au lieu de le remettre en place et l’emportai chez moi. Du temps passa et j’appris à aimer ce livre comme bientôt un autre qui vint se joindre au premier et que la même main avait dédicacé à mon père. Mais il s’écoula encore plus de temps avant que j’identifiasse leur auteur, Rainer-Maria Rilke, cet Allemand que nous avions un jour d’été — il y avait bien longtemps de cela — abandonné en route sur l’îlot tournant d’une petite gare forestière. Je courus chez mon père vérifier ce soupçon et il le confirma, tout surpris de me voir si ému.

## 6

Le soleil se levait derrière la poste et glissant en bouillie rougeoyante se couchait à Néglinka. Après avoir doré notre partie de l’appartement, il déménageait après dîner dans la salle à manger et la cuisine. Nous habitons une ancienne école et les pièces avaient été aménagées dans les classes. J’étudiais à l’Université. Je lisais Hegel et Kant. C’était un temps où chaque rencontre avec les amis ouvrait des abîmes, et tantôt l’un d’entre nous, tantôt l’autre, survenait avec des révélations sensationnelles. Il arrivait souvent à l’un de nous, d’aller en pleine nuit réveiller les camarades. La raison semblait toujours urgente. Celui qu’on arrachait au sommeil paraissait honteux d’avoir pu dormir comme s’il s’agissait d’une faiblesse inopinément dévoilée. A la grande stupeur de la malheureuse famille, considérée en

bloc comme un amas de nullités, on se mettait immédiatement en route pour Sokolniki vers le passage à niveau de la ligne de Jaroslav. Je m'étais lié avec une jeune fille qui appartenait à une famille aisée. Tout le monde voyait que je l'aimais. Elle participait à nos promenades de manière plutôt théorique en les suivant sur des lèvres habituées à l'insomnie et plus adaptées à ce genre d'exercices. Je donnais quelques leçons misérablement rémunérées pour ne pas demander d'argent à mon père. En été, lorsque ma famille s'absentait, je restais en ville à mes frais.

L'illusion d'une certaine indépendance s'achetait au prix d'une extrême sobriété et la faim venait s'ajouter à tout le reste, transformant définitivement la nuit en jour dans l'appartement vide. La musique avec laquelle je remettais toujours mes adieux s'entrelaçait déjà avec la littérature. La profondeur et le charme de Bélyï et de Blok ne pouvaient manquer de se révéler à moi. Leur influence se mariait d'une façon très particulière avec une spontanéité qui était quelque chose de plus que la simple ignorance. Une abstention de quinze années imposée à la parole qui avait été sacrifiée au son, me condamnait à une originalité, comme une certaine infirmité condamne à l'acrobatie. Nous entretenions, quelques amis et moi, des rapports avec le *Mussagèe* (4). D'autres m'apprirent l'existence de Marbourg. Cohen, Natorp et Platon remplacèrent alors Kant et Hegel.

Je jalonne ainsi intentionnellement ma vie de cette époque au petit bonheur. J'aurais pu multiplier ces poteaux indicateurs ou les remplacer par d'autres. Toutefois, mon but est bien desservi par ceux que je mentionne ici. En marquant ainsi approximativement — comme sur un schéma de calcul — ma réalité de cette période, je m'interroge simultanément ici même: où et pourquoi en est jaillie la poésie ? Je n'aurai pas à réfléchir longtemps là-dessus. C'est le seul souvenir que la mémoire m'a conservé dans toute sa fraîcheur.



Elle naissait de l'intermittence des expériences vécues qui s'étiraient en rangées, de la diversité de leurs rythmes et de leur avance, du retard des plus paresseuses et de leur amoncellement à l'arrière-plan, dans les profondeurs lointaines du souvenir.

C'est l'amour qui s'élançait en avant avec une fougue sans égale. Quelquefois, à la tête de la nature, il devançait le soleil. Mais, comme cela arrivait très rarement, on peut dire que presque toujours, triomphant dans leur rivalité, le soleil remportait la victoire, dorait un côté de la maison, bronzait l'autre, chassait les intempéries par un temps radieux, balayait le ciel limpide par des bourrasques et faisait tourner le lourd treuil des quatre saisons. Et, à la queue, disposés sur divers plans, se traînaient les autres rangées. J'entendais souvent siffler la nostalgie qui avait commencé bien avant moi. En m'atteignant par derrière, elle provoquait la peur et la pitié. Elle provenait de la quotidienneté détachée, et semblait tantôt menacer de freiner l'actualité, tantôt supplier pour qu'on la rattache à l'air vivant qui, entre-temps, s'était avancé bien au-delà. C'est dans l'embrasse de ce qui se trouvait derrière que consistait ce que l'on nomme l'inspiration. Les parties les plus bouffies, les moins créatrices de l'existence exigeaient un éclairage particulier en raison de leur grand éloignement. Les objets inanimés exerçaient une influence encore plus forte. C'étaient des modèles de nature morte, branche particulièrement favorisée par les peintres. Immobilisés et amoncelés dans le dernier retranchement de l'univers esthétique, ils en reflétaient l'entité mouvante comme toute limite évoque en nous l'idée du contraste. Leur disposition fixait les bornes au-delà desquelles la surprise et la pitié n'avaient plus leur place. C'était le domaine de la science qui cherche à établir les principes atomiques de la réalité.

Mais comme il n'existait pas de second univers pour y transposer la réalité du premier, en la tirant par les

pointes comme par les cheveux, il fallait, pour exécuter les manœuvres qu'elle réclamait, saisir son image comme le fait l'algèbre, gêné dans ses rapports avec les nombres par la même unité de surface. Cependant, j'avais toujours l'impression que cette image n'était qu'un moyen de tourner la difficulté et non une fin en soi. Quant au but, il m'apparaissait invariablement dans une transposition de la représentation des axes froids aux axes chauds, dans une mise en marche du vécu, sur les traces et à la poursuite de la vie.

Mon raisonnement alors — et il ne diffère pas sensiblement de ce que je pense maintenant — était le suivant: nous représentons les hommes pour transposer sur eux la nature, la nature pour y transposer notre passion. Nous introduisons de force la réalité quotidienne dans la prose au nom de la poésie, nous entraînon la poésie dans la prose au nom de la musique. C'est ainsi que, dans le sens le plus large, je qualifiais l'art réglé à l'horloge du genre vivant qui bat par générations.

Voilà pourquoi l'impression de la ville ne correspondait jamais pour moi à l'endroit précis dans son enceinte, où s'écoulait mon existence. L'intensité de ma vie intérieure la rejetait dans la profondeur de la perspective déjà évoquée. C'est là que piétinaient en s'essoufflant les nuages, et se frayant un passage dans leur foule, se traînait en barrant le ciel la fumée fondue d'innombrables fourneaux. Là s'alignaient, comme en bordure des quais, les maisons en ruines plongeant leurs perrons dans la neige. C'est là aussi qu'on pinçait par un doux pizzicato d'ivrognerie le frêle visage d'une minable existence végétative, et les bourgeoises bien rangées, cuites au goulot à la dureté d'un œuf, les joues en feu, sortaient sous le ressac nocturne des fiacres, comme si elles émergeaient de la fièvre cacardante des baquets pour se retremper dans la fraîcheur des branches de bouleaux, que respire l'entrée d'une *bania* (5). C'est là

qu'on avalait des poisons, qu'on lançait le vitriol aux visages des rivales, qu'on partait à l'église, toute habillée de satin blanc, qu'on engageait les fourrures au mont-de-piété. C'est là aussi que s'échangeaient malicieusement en sourdine les sourires vernis d'une vie décadente et c'est là encore que, dans l'attente de mon cours, mes élèves redoublant, fardés par la stupidité comme par du safran, s'installaient sur les bancs et sortaient leurs bouquins. C'est là aussi que par les centaines d'amphithéâtres, expirait et grondait l'Université au coloris gris-vert, à moitié noyée dans les crachats. Lorsque, à la tombée du crépuscule, le rythme du temps perdait son visage et devenait impersonnel, c'est encore là que l'inertie abandonnée se laissait enfourcher par la stérilité elle-même.

Ayant fait glisser un éclat de lunettes sur le verre de la montre, les cuistres libéraux de toutes les tendances levaient les yeux en s'adressant aux galeries et aux voûtes des plafonds. Les têtes des étudiants se détachaient de leurs vestes et restaient suspendues aux longs cordons, formant un couple amical avec les abat-jour verts.

Après ces visites en ville, où je me rendais chaque jour comme si je venais d'une autre ville, je ressentais invariablement des palpitations. Si je m'étais adressé alors à un médecin, il aurait certainement diagnostiqué une crise de paludisme. Cependant, ces accès d'impatience chronique résistaient au traitement à la quinine. Cette étrange transpiration était provoquée, semblait-il, par l'opiniâtreté du style pompier de ces mondes, leur ostentation boursouflée jamais dépensée de l'intérieur à leur profit. Ils vivaient et se mouvaient comme en posant. A leur centre, les groupant en une sorte de colonie, s'élevait un mât, antenne mentale de prédestination commune. La fièvre attaquait toujours à la base de ce mât imaginaire. Elle naissait des courants qu'il transmettait au pôle opposé. En conversant avec celui-ci, le mât lointain du génie lançait un appel à

quelque nouveau Balzac, l'invitant à quitter les lieux où il siégeait et à rejoindre sa colonie. Cependant, il suffisait de s'éloigner à une certaine distance du mât fatal pour que tout s'apaisât à l'instant même.

Ainsi, par exemple, je ne ressentais pas de fièvre en suivant les cours de Savine, parce que cet homme ne se classait pas dans la catégorie des professeurs. Il faisait ses cours avec un talent authentique qui prenait son essor à mesure que se développait le sujet. Le temps ne lui en voulait pas. Il ne fuyait pas à corps perdu ses affirmations, ne galopait pas vers les soupiraux, ne s'élançait pas à toutes jambes vers les portes. Il ne soufflait pas la fumée en sens inverse dans le carneau et, ayant décroché du toit, ne s'agrippait pas à la gaffe de la remorque du tram qui fonçait en avant dans la tempête de neige. Par contre, en plongeant tête baissée dans le Moyen Age anglais ou la Convention de Robespierre, il nous entraînait avec lui, et avec nous tout ce que nous pouvions imaginer de vivant derrière les hautes fenêtres de l'Université, percées à même la corniche.

Je me sentais également en parfaite santé dans un certain garni bon marché où quelques étudiants et moi enseignions à un groupe d'élèves adultes. Personne ici ne brillait d'un talent particulier. Il suffisait pleinement que, sans attendre aucun secours de l'extérieur, les dirigeants et les dirigés s'unissent dans un effort commun pour démarrer du point mort auquel la vie avait tendance à les clouer. Tout comme les enseignants, parmi lesquels il y avait des licenciés, ils étaient peu typiques pour les emplois qu'ils occupaient. Petits fonctionnaires et employés, ouvriers, laquais et facteurs, ils fréquentaient ces cours dans l'espoir de devenir un jour, plus tard, quelque chose de différent.

Je ne souffrais pas de la fièvre dans leur milieu actif et je me sentais là — ce qui était rarement le cas — en paix avec moi-même. En sortant, je tournais souvent dans une ruelle voisine où, dans un bâtiment de la cour

du monastère Zlatooustenky, logeaient des *artels* (6) entiers de fleuristes. C'est là que les gamins venaient s'approvisionner en fleurs de la Riviera pour les revendre ensuite sur la Petrovka. Les moujiks grossistes faisaient venir cette flore de Nice et, sur place, ces trésors étaient vendus à vil prix. On se sentait surtout attiré vers ces lieux à partir du moment de l'année scolaire où ayant subitement découvert, par une belle soirée, que les leçons se passaient depuis longtemps à la lumière du jour, le clair crépuscule de mars s'attachait à pénétrer de plus en plus souvent dans les pièces souillées du garni pour, en fin de compte, ne plus nous quitter, même au-delà du seuil de l'hôtel, à la sortie des classes. La rue, enfin libérée du châte sombre de la nuit hivernale, surgissait de la terre à même la sortie, quelque conte desséché sur ses lèvres qui remuaient à peine. L'air printanier écorchait d'un pas saccadé le pavé robuste. Les contours de la petite ruelle semblaient recouverts d'une mince pellicule et tremblaient, frileux, languissant dans l'attente de la première étoile, que le ciel insatiable, fabuleux, oisif, retenait encore.

La galerie puante était encombrée jusqu'au plafond de paniers vides, couverts de timbres étrangers, maquillés de sonores tampons italiens. En réponse au geignement feutré de la porte, un nuage replet de vapeur s'échappait en boule, comme pour satisfaire un besoin, et en lui, déjà, on devinait une émotion extraordinaire. Droit, face à l'entrée, au fond de la pièce dont le plafond s'abaissait progressivement, s'attroupaient près d'un guichet-embrasure les petits marchands ambulants, venus chercher la marchandise comptée d'avance; ils la fourraient dans leurs paniers pendant que les fils du patron, installés autour d'une large table, éventraient en silence les derniers colis délivrés par la douane. La doublure orange, dépliée en deux à la manière d'un livre, découvrait le cœur frais du panier en jonc tressé. On en sortait par blocs le brouillamini des violettes refroidies, pareilles à des couches bleues de malaga séché. Elles

remplissaient la pièce qui ressemblait à une loge de concierge, d'un arôme à ce point étourdissant, que le pilier du crépuscule et les ombres qui s'aplatissaient sur le plancher semblaient eux aussi taillés dans un gazon humide, mauve foncé.

Cependant, les vrais miracles nous attendaient plus loin. Le patron traversait la cour et ouvrait au fond une des portes de la remise en pierre. Puis il soulevait par l'anneau la fosse à chaux de la cave et le conte d'*Ali-Baba et les quarante voleurs* se réalisait alors dans toute son éclatante splendeur. Sur le plancher de la cave brillaient, soleils explosifs, quatre foudres de l'espèce bulbeuse et, assorties selon les nuances et les genres, les gerbes embrasées des pions, des marguerites jaunes, de tulipes et d'anémones, plongées dans des baquets énormes, cherchaient à éclipser les lampes et resplendissaient dans une folle orgie. Comme entraînées par une compétition, elles s'agitaient et rivalisaient entre elles. Une vague d'aromat transparent, aqueux et transpercé des pointes liquides de l'anis, affluant avec une force soudaine, emportait la fragrance poussiéreuse des mimosas. Les narcisses, eux, exhalèrent un parfum semblable à une liqueur diluée d'absinthe. Mais là encore, les cocardes noires des violettes l'emportèrent dans cet ouragan de rivalités. Cachottières et à moitié folles, pareilles à un œil qui aurait perdu son blanc, elles hypnotisaient par leur indifférence; leur douce haleine se répandait à travers le voile des sécrétions non exhalées et remplissait en montant le large accès de la cave. Elle envahissait les poumons telle une pleurésie végétale. Ce parfum rappelait quelque chose et s'évaporait en laissant la conscience bredouille. C'était comme si les mois printaniers avaient fondé sur cet arôme leur idée sur la terre, qui les poussait à y revenir tous les ans, c'était comme si les sources des croyances grecques en Déméter se trouvaient tout près de là.

A cette époque, et longtemps après, je considérais mes essais poétiques comme une faiblesse déplorable et n'attendais rien de bon de ce genre d'exercices. Il y avait un homme, S. N. Douryline, qui, alors déjà, m'encourageait par son approbation. Cela s'expliquait par la sympathie sans pareille qu'il éprouvait pour moi. Quant aux autres amis, ceux qui voyaient en moi un musicien quasi prêt à voler de ses propres ailes, je leur dissimulais soigneusement ces signes d'une nouvelle majorité. Par contre, je m'occupais de philosophie avec une passion tenace, espérant y trouver quelque part des germes qui pourraient m'être utiles dans l'avenir. Les cycles de matières enseignées dans notre groupe étaient aussi loin de l'idéal que la façon dont on les enseignait. C'était un curieux mélange de métaphysique surannée et de scolarité puérile. En cherchant à se concilier, les deux tendances renonçaient aux derniers vestiges du bon sens qu'elles auraient pu peut-être conserver, en poursuivant leur chemin isolément. L'histoire de la philosophie se transformait en une dogmatique littéraire, la psychologie dégénérait en futilité frivole du genre "enseignement pour tous". Les jeunes chargés de cours, tels que Spet, Samsonov et Koubitzky, n'étaient pas en mesure de modifier quoi que ce fût à cet état de choses. Cependant, les professeurs de la génération précédente n'en portaient pas l'entière responsabilité. Ils étaient liés par la nécessité, qui se faisait déjà sentir à cette époque, de faire des cours primaires jusqu'aux truismes. Sans que les participants s'en rendissent bien compte, c'est à ce moment précis que naquit la campagne pour la liquidation de l'analphabétisme. Les étudiants, plus ou moins bien préparés, essayaient de travailler seuls en s'attachant de plus en plus à la remarquable bibliothèque de l'Université. Les sympathies se partageaient entre trois noms. La majorité se passionnait pour Bergson. Les fervents de la doctrine d'Husserl de Gottingen trouvaient un appui dans Spet. Les disciples de l'école de Marbourg, étant privés de direction et abandonnés à eux-mêmes,

s'appuyaient sur les ramifications fortuites de la tradition personnelle fondée par S. N. Troubetzkoï.

Ce cercle avait en son sein un être remarquable — le jeune Samarine. Descendant direct du plus noble passé de la Russie, lié, en outre, par sa famille, à l'histoire de l'édifice même disposé aux angles de la Nikitskaïa (7), il apparaissait une ou deux fois par semestre à la réunion d'un quelconque séminaire, comme apparaît dans la demeure de ses parents un fils vivant séparément, à l'heure où l'on se réunit autour de la table familiale. L'étudiant chargé de l'exposé interrompait sa lecture en attendant que cet original — une vraie perche — intimidé par le silence qu'il avait provoqué et qu'il prolongeait en cherchant sa place, grimpât sur le tréteau grinçant et s'installât au dernier banc de l'amphithéâtre en planches. Mais une fois la discussion de l'exposé entamée, tout le tintamarre et le grincement si péniblement hissés jusqu'au plafond, dégringolaient de nouveau en bas, sous une nouvelle forme, tout à fait méconnaissable. S'en prenant au premier lapsus du conférencier, Samarine faisait crouler de là-haut une sorte d'improvisation sur Hegel ou Cohen, en l'envoyant bondir telle une balle sur les gradins osseux de cet énorme dépôt de caisses.

Il se troublait, avalait les mots et parlait d'une voix naturellement aiguë, tenue sur une note égale, toujours la même, de l'enfance à la tombe, qui ne connaissait ni le murmure ni le cri, et qui, avec le grasseyement rondouillard auquel elle est inséparablement liée, trahit toujours la race. Un écheveau de pensées bruyantes et indépendantes se transformait en un instant sur place, ici même, sans enjolivements inutiles, en un écheveau de paroles calmes qui se prononçaient avec une inébranlable assurance comme si leur seule sonorité suffisait à les changer en actes. Il réfléchissait à haute voix, c'est-à-dire avec une telle justesse dans la suite des idées qu'il demeurerait incompréhensible à la majorité pour laquelle la crédulité était devenue une seconde



langue. L'ayant plus tard perdu de vue, je m'en suis cependant souvenu deux fois. La première en relisant Tolstoï, lorsque je me heurtai à lui dans le personnage de Nekhlioudov (8), et une autre, lorsque, au II<sup>e</sup> Congrès des Soviets, j'entendis pour la première fois Vladimir Illitch (9). Je parle ici d'une subtilité presque intangible, je veux dire que je me permets en cet instant de recourir à une de ces analogies que l'on a cherché à établir entre lui et un moujik malicieux, ou d'autres moins convaincantes.

## 8

Bien que le café sur le boulevard Tverskoï ne portât pas de nom, on l'appelait Café Grec. Il fermait ses portes en hiver et son affectation devenait alors une énigme bizarre. Un jour, sans nous être entendus, par pur hasard, nous nous sommes retrouvés, Loks, Samarine et moi, dans ce pavillon déserté. Nous étions certainement les seuls clients de l'établissement non seulement ce soir-là, mais peut-être de toute la saison. Dehors, il commençait déjà à faire beau, le printemps était dans l'air. A peine entré et installé près de nous, Samarine commença à philosopher. S'armant d'un biscuit sec et s'en servant comme un maître de chapelle de son diapason, il se mit à marquer ainsi les segments logiques de son discours. Une tranche de l'infini d'Hegel se tendit à travers le pavillon, tissée d'un enchevêtrement d'affirmations et de négations. Probablement en réponse à une remarque que je fis sur le sujet choisi pour ma dissertation de licence, il glissa de Leibniz et de l'infini mathématique à la dialectique. Soudain, il se mit à parler de Marbourg. C'était la première fois que j'entendais parler de la ville même et non seulement de son école. Plus tard, je me rendis compte qu'il n'était pas possible de parler autrement de son histoire et de sa poésie, mais sur l'instant, cette description amoureuse accompagnée par le jacassement du moulinet du ventilateur me surprit. Soudain, Samarine se ravisa: il n'était entré ici qu'en passant et non pour bavarder autour d'une tasse de

café. Il fit bondir le patron qui sommeillait derrière son journal et ayant appris que le téléphone était en panne, quitta le nichoir à étourneaux engivré et roula dehors avec plus de bruit encore que lorsqu'il y avait fait irruption. Peu après, nous nous séparâmes aussi. Le temps avait changé. Le vent qui s'était levé nous bombardait de grésil de février. La neige fonçait par bouffées et se couchait sur la terre en écheveaux réguliers tournés en forme de huit. Il y avait dans ses violents élancements quelque chose de marin. C'est ainsi, coup sur coup, qu'on enroule en couches ondulées les câbles et les filets. En route, Loks essaya plusieurs fois de revenir sur Stendhal, son thème favori, mais je gardais le silence efficacement aidé en cela par la tempête de neige. Je n'arrivais pas à oublier ce que j'avais entendu et je me sentais attiré par cette petite ville que, je le pensais alors, je ne verrais pas plus que mes propres oreilles.

Cela se passait en février et, par un beau matin d'avril, ma mère me déclara qu'à force d'économies réalisées sur ses gains et frais de ménage, elle avait réussi à mettre de côté deux cents roubles dont elle me faisait cadeau en me conseillant de les utiliser pour un voyage à l'étranger. Comment décrire la joie et la complète surprise de ce présent, le sentiment de mon indignité devant ce sacrifice et surtout sa valeur inestimable ? Je m'imaginai difficilement, à en juger par la somme, combien d'heures de pianotements il lui avait fallu endurer pour amasser un trésor pareil. Toutefois, je ne me sentais pas la force de refuser.

Il n'était pas nécessaire à cette époque de choisir un itinéraire, car toutes les universités se trouvaient en relations suivies. Le jour même je me mis à courir les administrations et j'emportais de la Mokhovaïa (10), avec quelques documents, un véritable trésor. C'était le programme détaillé des cours prévus pour le semestre d'été 1912 publié deux semaines auparavant à Marbourg. J'étudiais ce prospectus, un crayon à la main, et ne me

séparais de lui ni en marchant ni en stationnant devant les guichets grillagés des bureaux. Mon hébètement sentait à un kilomètre le bonheur et en le communiquant à tous — secrétaires et fonctionnaires — je hâtais, sans m'en rendre compte, la procédure déjà assez peu compliquée.

Mon programme revêtait, il va de soi, un caractère tout ce qu'il y a de plus spartiate. En troisième ici et, en quatrième à l'étranger s'il le fallait, dans un train le moins rapide, une chambre dans quelque petit bourg de banlieue; régime: pain, saucisson et thé. Le sacrifice de ma mère m'obligeait à une parcimonie décuplée. Je comptais faire avec cet argent un bond en Italie et je savais aussi qu'une part appréciable de mon capital serait engloutie par la cotisation d'entrée à l'Université et les frais des travaux pratiques et des cours supplémentaires. Mais si, à cette époque, j'avais eu en ma possession une somme dix fois plus importante cela ne m'aurait pas poussé à modifier mon programme. J'ignore à quoi j'aurais alors employé le reste, mais rien au monde n'aurait pu me faire monter dans le train en seconde, ni m'inciter à laisser des traces sur une nappe de restaurant. La tolérance pour les commodités qui, lorsque je fondai mon foyer, se transforma en un véritable besoin de confort et d'intimité, naquit en moi seulement dans l'après-guerre. Elle éleva tant d'obstacles à cette paix qui, précisément, interdisait l'entrée de ma chambre à tout embellissement ou confort, que celle-ci fut inévitablement condamnée à se briser provisoirement. Et cependant, ce n'est que sur les suggestions de cette paix intérieure que s'appuyait mon caractère tout entier.

## 9

Chez nous la neige fondait encore et le ciel émergeait par morceaux à la surface de l'eau, entre les plaques de neige durcie, telle une décalcomanie. La Pologne, où des

pommiers fleurissaient déjà ardemment, volait du matin à la nuit, et de l'ouest à l'est, emportée par l'insomnie d'été, sorte d'édifice roman de conception slave. Berlin me parut une ville d'adolescents auxquels on aurait offert la veille des sabres et des casques, des cannes et des pipes, de vraies bicyclettes et des redingotes, comme à des grandes personnes. Il me semblait les surprendre à leur première sortie avant qu'ils aient eu le temps de s'habituer au changement, et chacun d'eux semblait se rengorger au souvenir de ce qui lui était arrivé hier. Dans une de ses avenues somptueuses, je fus interpellé par un manuel de logique de Natorp (11) exposé dans une vitrine. J'entrai immédiatement pour en faire l'acquisition avec la certitude de celui qui va demain rencontrer l'auteur en chair et en os. De mes deux nuits de voyage, j'en avais déjà passé une sans sommeil sur le territoire allemand et une seconde m'attendait encore. Les couchettes de troisième n'existent que chez nous. A l'étranger le prix accessible des transports se rachète par des nuits d'insomnie passées en piquant du nez, à quatre sur une banquette profondément creusée et partagée par des accoudoirs. Bien que cette fois les deux banquettes du compartiment se fussent trouvées à ma disposition, le sommeil me fuyait. De loin en loin, des voyageurs descendaient à quelque gare et avec un salut silencieux s'enfonçaient dans l'incertitude de la nuit tiède. A chacune de ces relèves, des villes endormies roulaient sous les voûtes des quais. Le Moyen Age authentique s'offrait ainsi à moi pour la première fois. Cette authenticité était toute fraîche et effrayante comme tout ce qui est authentique. En faisant clinker des noms connus comme de l'acier pur, le voyage les tirait une par une des gaines poussiéreuses fabriquées par les historiens. En s'approchant d'elles à pleine vitesse, le train s'allongeait — miracle de cottes composé de dix carrosseries rivetées. L'accordéon en cuir qui protégeait les passages entre les voitures se gonflait et se vidait tour à tour, comme un soufflet de forge. La bière colorée par

les feux de la gare rayonnait, claire et pétillante, dans les verres transparents. Les chariots à bagages vides, sur leurs rouleaux épais et durs comme de la pierre, s'éloignaient avec grâce le long des quais. Sous les voûtes des débarcadères immenses, suaient les câbles des locomotives aux groins obtus. Il semblait qu'ils avaient été portés à cette hauteur par le jeu des roues basses freinées soudain en plein élan. De toute part se tendaient vers le béton désert ses ancêtres de pierre, vieux de six siècles. Les murs écartelés par les poutres obliques du treillage, étalaient leur peinture ensommeillée. Des pages, des chevaliers, des jeunes filles et des ogres à barbes rousses se pressaient çà et là et le bardeau de lattes quadrillées se reproduisait tel un ornement sur les rivières grillagées des casques, dans les découpes des manches et le lacet croisé des corsages. Ils s'élançaient tous vers la vitre abaissée de mon compartiment et se pressaient contre mes yeux et ma gorge.

Complètement ébranlé, je m'affalai sur le large rebord de la fenêtre en répétant jusqu'à l'abrutissement une courte exclamation d'extase maintenant surannée. Mais il faisait encore nuit et les pattes bondissantes de la vigne vierge se dessinaient à peine sur le plâtre. Et lorsque l'ouragan éclata à nouveau, suintant le charbon, la rosée et les roses, aspergé soudain par une gerbe d'étincelles que la nuit me lança en volant avec passion, je remontai vivement la fenêtre et me tournai vers l'incertitude du lendemain. Mais il faudrait quand même expliquer où j'allais et pourquoi.

L'école de Marbourg, création du génial Cohen, préparée par son prédécesseur en chaire, Friedrich Albert Lange, bien connu chez nous pour son *Histoire du matérialisme*, attirait par deux de ses particularités. D'abord, elle était originale. Après avoir tout bouleversé jusqu'au fond, elle bâtissait sur un terrain vierge. Elle ne s'en tenait pas à la routine paresseuse des différents "ismes" qui s'accrochent à une rentable omniscience

puisée de dixième main, toujours ignorants, et toujours, pour une raison ou pour une autre, appréhendant une révision à grands coups de balais, de la culture séculaire. Libre de l'inertie terminologique, l'école de Marbourg se tournait vers les sources premières, c'est-à-dire vers les signatures authentiques apposées par la pensée sur l'histoire de la science. Si la philosophie courante expose les pensées des auteurs, et la psychologie courante ce que pense l'homme moyen; si la logique formelle nous apprend comment il faut raisonner dans une boulangerie pour ne pas se tromper en comptant la monnaie, l'école de Marbourg, elle, s'intéressait à la science dont la création ininterrompue s'étend sur vingt-cinq siècles s'alimentant aux sources d'eaux vives des découvertes mondiales. Conçue de cette manière, la philosophie habilitée par l'Histoire elle-même, rajeunissait et s'imprégnait d'une sagesse qui la rendait méconnaissable. Cette discipline suspecte se voyait transformée en une discipline authentique consacrée aux problèmes fondamentaux, et revenait ainsi à sa destination véritable.

La seconde particularité de l'école de Marbourg découlait directement de la première et consistait en une attitude scrupuleuse et intransigeante envers notre patrimoine historique.

La repoussante indulgence qui permet de traiter le passé comme une sorte d'asile de vieillards et d'antiques mannequins, tantôt chaussés de sandales et vêtus de souquenilles, tantôt affublés de perruques et de camisoles et débitant un galimatias étourdissant, se justifiait par les fantaisies des ordres corinthien, gothique ou tout autre style architectural. L'homogénéité de la structure scientifique était pour l'école de Marbourg une règle aussi immuable que l'identité anatomique de l'homme historique. A Marbourg, on connaissait l'Histoire à la perfection et l'on ne cessait d'extraire trésors après trésors, des archives de la Renaissance

italienne, du rationalisme français et écossais ainsi que d'autres écoles mal connues. A Marbourg, on ouvrait sur l'Histoire l'œil d'Hegel, et le bon, c'est-à-dire qu'on la généralisait de manière géniale en respectant toutefois les limites exactes d'une raisonnable vraisemblance. Ainsi, par exemple, cette école ne parlait pas d'étapes dans l'évolution de l'esprit universel, mais, disons, de la correspondance privée de la famille Bernoulli. Cependant, en procédant ainsi elle admettait que toute pensée appartenant à un moment de n'importe quelle période du passé (aussi éloignée fût-elle) surprise sur le lieu et en fonction, c'est-à-dire en train d'établir une loi de la nature ou un acte législatif, se prête à une interprétation logique de notre part. Dans le cas contraire, elle perd pour nous tout l'intérêt direct et ressort à la compétence de l'archéologue ou de l'historien du costume, des mœurs, des lettres, des tendances socio-politiques et autres.

Ces deux traits particuliers (indépendance et historicisme), ne donnent aucune idée du contenu du système de Cohen, mais je n'avais nullement l'intention de faire ici un exposé de ce système et ne me serais d'ailleurs jamais engagé à le faire. Cependant, ces deux caractéristiques expliquent bien son attrait. Elles témoignent de son originalité, c'est-à-dire de la place vivante qu'il occupe dans une tradition vivante en transmettant un message vivant qui émane du visage et du cœur d'une génération.

Je filais donc à toute vitesse vers le centre d'attraction qu'était Marbourg. Le train traversait le Harz. Le Gosslar millénaire, enveloppé d'une brume matinale mélangée à la fumée, m'apparut pour un instant, émergeant de la forêt, tel un mineur du Moyen Age. Puis, Göttingen passa en coup de vent. Les noms des villes prenaient une résonance de plus en plus claironnante. Le train lancé à pleine vitesse en rejetait la majorité sans se baisser pour autant. Je repérais sur la carte les noms de ces toupies

tournoyantes. Certaines faisaient surgir du fond de la mémoire une foule de détails historiques qui se laissaient entraîner dans leur tourbillon, comme des satellites dans l'orbite des étoiles. Par moments, l'horizon s'ouvrait comme dans *La Terrible Vengeance* (12) et, crachant de la fumée par plusieurs cratères à la fois, la terre dans tel petit bourg ou château, me troublait autant que le ciel nocturne.

Au cours des deux années qui précédèrent mon voyage, le mot "Marbourg" ne quittait pas ma langue. On retrouvait ce nom dans nos manuels de lycée, sur n'importe quelle page des chapitres consacrés à la Réforme. Les éditions Posrédnik avaient fait paraître un bouquin sur Elisabeth de Hongrie qui y avait été enterrée au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Aucune des biographies de Giordano Bruno, en parlant des villes où il s'était arrêté sur le chemin fatal qui le conduisit de Londres dans sa patrie, n'omettait de mentionner Marbourg. Cependant, aussi invraisemblable que cela paraisse, je ne me suis jamais douté, à Moscou, de l'identité de ce Marbourg si souvent mentionné, avec celui au nom duquel je séchais sur les tableaux de différentielles dérivées et sautais de Max Loren à Maxwell qui me restait définitivement inaccessible. Il a fallu que je passe, valise en main, devant une auberge d'aspect chevaleresque et un vieux relais pour avoir cette révélation. La tête renversée en arrière, je m'arrêtai suffoqué. Au-dessus de moi s'élevait un escarpement vertigineux sur lequel se dessinaient en trois rangées superposées des décors sculptés dans la pierre: l'université, l'hôtel de ville et le château qui comptait huit siècles d'existence. Il m'avait suffi de faire dix pas pour perdre toute notion du lieu où je me trouvais. Je me rendis soudain compte que j'avais abandonné dans le train les liens qui m'unissaient au reste du monde et qui maintenant fuyaient sans retour, avec les filets à bagages et les cendriers, toujours, toujours plus loin. Les nuages oisifs se massaient sous l'horloge de la tour. L'endroit semblait leur être familier.



Mais eux non plus n'expliquaient rien. Il était clair que, montant la garde de ces lieux, ils ne se déplaçaient jamais. Le calme de midi régnait partout, il communiait avec le calme de la plaine qui s'étendait en bas. Et l'un comme l'autre semblaient dresser le bilan de mon ahurissement. Celui d'en haut échangeait avec celui d'en bas de voluptueuses effluves de lilas. Les oiseaux gazouillaient, pleins d'attente. Je ne remarquais presque pas les gens. Les toitures aux contours immobiles semblaient s'interroger sur la tournure qu'allaient prendre les choses. Les rues, véritables naines gothiques, s'accrochaient aux pentes rapides. Elles se superposaient et par leurs soupiraux jetaient des regards par-dessus les greniers voisins. Leurs défilés étaient encombrés de merveilles architecturales. Les étapes s'élargissaient vers le haut en s'appuyant sur des poutres débordantes. En se touchant presque par leurs toitures elles se tendaient la main par-dessus le pavé. Ces rues n'avaient pas de trottoirs et dans certaines d'entre elles, les passants en se rencontrant avaient du mal à se séparer. Je compris soudain qu'aux cinq années pendant lesquelles le pas traînant de Lomonosov (13) avait résonné sur ces pavés, avait prélué le jour où il franchit pour la première fois l'enceinte de cette ville avec une lettre pour le disciple de Leibniz, Christian Wolff. Il n'y connaissait encore personne. Dire que la ville n'avait pas changé depuis aurait été vraiment trop faible. A cette époque lointaine, elle surprenait déjà par la modestie de son étendue et son ancienneté. En jetant un regard autour de soi on se sentait bouleversé par l'idée de répéter exactement le mouvement d'un corps terriblement lointain. Tout comme autrefois au premier coup d'œil, la ville, éparpillée aux pieds du voyageur, ressemblait dans son fourmillement de toits, de tuiles et d'ardoises à une volée de pigeons retenus par un charme dans leur vol vers un nouveau gîte. Ayant repris mes sens, je remarquai que le décor était devenu une réalité et je me mis à la recherche d'un hôtel bon marché recommandé par Samarine.

## DEUXIÈME PARTIE

### 1

Je louai une chambre à l'extrémité de la ville. La maison était l'une des dernières sur la route d'Hissen. Dans cet endroit, les châtaigniers dont elle était bordée tenaient la droite, épaule contre épaule, semblant obéir à un commandement. Après avoir jeté un dernier regard sur la montagne morne et sa vieille petite ville, la chaussée s'éclipsait derrière la forêt.

La chambre était dotée d'un misérable petit balcon qui donnait sur un potager voisin. On y découvrait une voiture sans essieux de l'ancien tram de Marbourg transformée en poulailler.

La logeuse était une petite vieille, veuve d'un fonctionnaire, qui vivait avec sa fille d'une misérable pension. Elles se ressemblaient à s'y méprendre. Comme c'est toujours le cas avec les goitreuses, elles interceptaient mon regard dirigé furtivement vers leur encolure. Je m'imaginai en cet instant des ballons d'enfants froncés au bout en pavillon d'oreille et solidement attachés. Elles s'en rendaient peut-être compte.

Par leurs yeux dont on éprouvait le désir d'expulser un peu d'air en appuyant une main sur leur gorge, le vieux piétisme prussien contemplait le monde.

Cependant, ce type n'était pas caractéristique pour cette région. C'était un autre type, celui de l'Allemagne centrale, qui dominait ici. Et même dans la nature de ces lieux on découvrait les premiers indices de l'existence d'un Midi et d'un Occident, de la Suisse et de la France. Et il semblait tout naturel, face aux allusions incrustées dans les feuilles qui verdissaient devant ma fenêtre, de feuilleter les volumes français de Leibniz et de Descartes.

Au-delà des champs qui montaient vers le poulailler original, se dessinait le village d'Okershausen. C'était un long cantonnement de longues granges, de longues charrues et de robustes percherons. Une autre route encore prenait naissance à cet endroit et se tramait péniblement le long de l'horizon. En franchissant le seuil de la ville, elle changeait de nom et se rebaptisait Barfusserstrasse (rue des Va-nu-pieds). "Va-nu-pieds", c'est ainsi qu'on appelait au Moyen Age les moines franciscains.

C'était sans doute le chemin par lequel arrivait chaque année l'hiver, et en regardant dans cette direction on pouvait s'imaginer beaucoup de choses: Hans Sachs, la guerre de Trente Ans, le caractère somnolent, non pathétique, d'un désastre historique lorsqu'il se mesure par des dizaines d'années et non par heures. Hivers, hivers, hivers et puis, après un siècle, désert comme le bâillement d'un ogre, la première apparition de bourgades nouvelles sous des cieux errants, quelque part au loin du Harz ensauvagé, des villes qui surgissaient sous des noms noirs comme les lieux ravagés par les flammes: *Elend* (misère), *Sorge* (peine) et autres.

Derrière, à l'écart de la maison, écrasant sous son corps buissons et reflets, coulait le Lane. Au-delà de son cours s'étendait la voie ferrée. Le soir, le tintement accéléré d'une cloche mécanique venait percer le sourd ronflement du brûleur à alcool et, saisissant ce signal, la barrière de la voie s'abaissait d'elle-même. Un homme en uniforme apparaissait alors et émergeant de l'obscurité, près du passage à niveau, pour empêcher la poussière de tourbillonner l'aspergeait du jet rapide d'un arrosoir. Et au même moment le train dévalait à toute vitesse, se ballottant convulsivement en haut, en bas et dans tous les sens à la fois. Les gerbes de lumière lancées par ses phares venaient frapper les casseroles des patronnes. Le lait brûlait alors invariablement.

Sur les flots huileux du Lane glissait de temps en temps une étoile. Du côté d'Okershausen parvenaient les mugissements du bétail qu'on venait de rentrer. Sur la montagne, Marbourg s'embrasait soudain comme dans une mise en scène d'opéra. Il est fort probable que si les frères Grimm avaient pu revenir à Marbourg pour étudier le droit chez le célèbre juriste Savigny, ils en seraient repartis avec un chapelet de contes de fées tout comme jadis.

M'étant assuré que la clef de la porte d'entrée se trouvait bien dans ma poche, je partis en ville. Les citadins autochtones dormaient déjà. On ne rencontrait que des étudiants. Les gens se comportaient quelque peu comme dans *Les Maîtres chanteurs* de Wagner. Les maisons qui, même à la lumière du jour, ressemblaient à des décors, se pressaient plus étroitement encore l'une contre l'autre. Les lanternes tendues entre les murs, au-dessus du pavé, manquaient d'espace pour se dépenser librement. Leur lumière s'écroutait de toute sa force sur les sons. Elle submergeait de lis étincelants le bruit sourd des semelles en retraite et les accents sonores du verbe allemand. Tout se passait comme si l'électricité connaissait elle aussi la légende attachée à ce lieu.

Il y a bien longtemps de cela, un bon demi-millénaire avant Lomonosov, lorsque l'an nouveau, l'an de l'actualité, était l'an 1230, on pouvait rencontrer sur ces mêmes pentes un personnage historique en chair et en os — Elisabeth de Hongrie — qui descendait du château vers la ville basse.

Tout cela est si loin que si l'on essayait de l'atteindre par l'imagination, une tempête de neige s'élèverait d'elle-même au point précis de la cristallisation de l'image. Elle naîtrait de la réfrigération selon la loi de l'inaccessibilité vaincue.

On verrait alors la nuit s'installer dans le monde, les montagnes se vêtir de forêts et les forêts se peupler de

fauves. Quant aux mœurs et coutumes des gens, ils se couvriraient d'une carapace de glace.

La future sainte, canonisée trois ans après sa mort, avait pour directeur de conscience un tyran, c'est-à-dire un homme sans imagination. Praticien clairvoyant, il se rendait compte que les supplices qu'il imposait à sa pénitente la plongeaient en extase. Cherchant une torture qui aurait pu la faire souffrir réellement, il lui défendit de secourir les pauvres et les malades. Et c'est ici que la légende vient remplacer l'Histoire. Il paraît que cette dernière épreuve était au-dessus de ses forces. Alors pour blanchir son péché de désobéissance, la tempête de neige la protégeait de son propre corps pendant qu'elle descendait dans la ville basse et transformait en fleurs le pain qu'elle portait aux malheureux. Elle abritait ainsi Elisabeth, tout le temps que duraient ses promenades nocturnes.

Voilà comment la nature se voit quelquefois obligée de renier ses propres lois, lorsqu'un fanatique exalté insiste trop sur l'exécution des siennes. Il importe peu que la voix du droit naturel s'exprime ici sous la forme d'un miracle. Tel est le critère d'authenticité dans une époque religieuse.

À mesure qu'on approchait de l'université, la rue qui descendait en courant se rétrécissait et se tortillait de plus en plus.

Sur l'une des façades cuites dans la cendre des siècles comme une pomme de terre, se détachait une porte vitrée. Elle s'ouvrait sur un couloir qui conduisait à un escarpement donnant au nord. Il y avait là une terrasse encombrée de petites tables et inondée de lumière électrique. La terrasse était suspendue au-dessus de la plaine qui avait autrefois causé tant de soucis à la comtesse. Depuis lors, la ville installée sur le chemin de ses sorties nocturnes, s'était figée sur la hauteur telle que l'avait connue le XVI<sup>e</sup> siècle. Quant à la plaine qui avait troublé la paix intérieure de la sainte — cette ville basse

qui l'avait forcée à violer la règle — toujours mue par des miracles, elle marchait de plain-pied au rythme de l'actualité.

L'humidité nocturne montait de ses profondeurs. Sur sa face, le fer grondait sourdement et les voies de garage couraient en tous sens affluant et refluant dans un rythme précipité. Quelque chose de bruyant se soulevait et s'écroulait à chaque instant. Le grondement de l'eau du barrage tenait jusqu'au matin une note toujours égale, attaquée la veille avec un fracas étourdissant. Le glapissement perçant de la scierie accompagnait à la tierce, les bœufs de l'abattoir. A tout instant, quelque chose éclatait et s'embrasait, lançait de la vapeur et s'évanouissait. Quelque chose se tortillait et s'enveloppait d'une fumée sombre.

Le café était surtout fréquenté par les philosophes. Les autres avaient les leurs. G. et L., des Allemands, étaient installés sur la terrasse. Tous les deux devinrent par la suite titulaires de chaires dans leur patrie et à l'étranger. Parmi les Danois, les Anglais et les Japonais et tous les autres venus ici de tous les coins du monde pour entendre Cohen, résonnait déjà la voix familière, chaude et chantante. C'était un avocat de Barcelone, disciple de Stammler, militant de la récente révolution espagnole, qui passait à Marbourg une seconde année pour compléter son éducation. Cette fois, il était en train de déclamer Verlaine à ses amis.

Je connaissais déjà pas mal de gens parmi tout ce monde et ne m'effarouchais plus devant eux. Ayant réussi à empêtrer ma langue dans deux promesses, je me préparais avec une certaine appréhension aux jours où il me faudrait étaler mes connaissances sur Leibniz devant Hartmann, et sur une partie de la *Critique de la raison pure* (14) devant le chef de l'école lui-même. L'image de ce dernier, depuis longtemps pressentie, s'était révélée terriblement décevante à la première rencontre. Or, maintenant, elle était devenue ma propriété, je veux dire

qu'elle menait en mon for intérieur une existence indépendante se modifiant selon qu'elle plongeait au fond de mon admiration désintéressée ou remontait à la surface. Avec l'ambition délirante d'un blanc-bec, je me tourmentais pour deviner s'il me remarquerait un jour et m'inviterait à l'un de ses dîners dominicaux. Une pareille distinction faisait immédiatement monter son homme dans l'opinion locale, car elle présageait une carrière de philosophe.

J'avais déjà réussi à vérifier sur sa personne comment un vaste monde intérieur arrive à se dramatiser dans la présentation qu'en fait un grand homme. Je savais d'avance comment ce vieillard huppé et chaussé de lunettes lèverait la tête et, reculant d'un pas, nous exposerait la conception grecque de l'immortalité, puis avec un geste de la main pointant dans la direction de la caserne des pompiers de Marbourg, nous expliquerait le mythe des Champs-Élysées. Je savais déjà comment, à une autre occasion, s'étant glissé, l'air patelin, dans les parages de la métaphysique prékantienne, il roucoulerait en lui faisant galamment la cour, puis, soudain, émettrait un hurlement et lui administrerait une terrible réprimande bourrée de citations extraites de Hume (15). Comment, ensuite, ayant surmonté une quinte de toux provoquée par l'indignation, il ferait une longue pause pour reprendre d'une voix traînante, fatiguée et apaisée: *“Und nun, meine Herren...(16)”* Et cela signifierait que, le siècle ayant encaissé le blâme bien mérité, et la représentation terminée, il serait temps de passer au sujet du cours.

Cependant, la terrasse se vidait. On éteignait les lumières. C'est là seulement qu'on remarquait qu'il faisait déjà jour. En regardant en bas, par-dessus la balustrade, nous constatons que, de la plaine nocturne, il ne restait plus trace comme si elle n'avait jamais existé. Le panorama qui la remplaçait ne connaissait rien de celui qui l'avait précédé la nuit.

Entre-temps, les sœurs V. arrivèrent à Marbourg. Elles appartenaient à un riche milieu. A Moscou, étant encore au lycée, je m'étais lié d'amitié avec l'aînée en lui donnant de temps en temps des leçons de je ne sais trop quoi. Il serait plus juste de dire qu'on me payait pour des conversations sur les sujets les plus imprévus. Mais, au printemps 1908, les dates des épreuves de sortie dans nos lycées respectifs coïncidèrent et, en me préparant moi-même, je m'engageai à préparer aux examens l'aînée des sœurs V.

La plupart des questions qui composaient le programme se rapportaient aux rubriques qui avaient été négligées par étourderie au moment où on les étudiait en classe. Je n'avais pas assez de mes nuits pour combler ces lacunes. Cependant, de temps à autre, à n'importe quelle heure, et le plus souvent à l'aube, je courais chez V. pour travailler avec elle sur des sujets qui ne correspondaient jamais à ceux qui me préoccupaient à cet instant, parce que l'ordre de nos épreuves dans des lycées différents ne pouvait naturellement pas être le même. Cette confusion compliquait ma situation. Je ne m'en rendais pas compte. Mon sentiment n'était pas une nouveauté pour V. Quant à moi, j'en étais conscient depuis l'âge de quatorze ans.

C'était une jeune fille jolie et charmante, très bien élevée et, dès sa première enfance, gâtée par sa vieille gouvernante française qui l'adorait. Cette dernière comprenait mieux que moi, que la géométrie que j'apportais à la pointe du jour à sa favorite, se rapportait plutôt à Abélard qu'à Euclide. Et tout en soulignant avec humour sa perspicacité, elle ne s'absentait pas pendant nos leçons. Dans mon for intérieur, je lui étais reconnaissant de cette intervention. En sa présence, mon sentiment restait intact et protégé. J'avais dix-huit ans. Mon caractère et mon éducation m'auraient de toute façon empêché de lui donner libre cours.



C'était le moment de l'année où l'on fait fondre dans de petits pots remplis d'eau bouillante les couleurs pour peindre les œufs. Au soleil, abandonnés à leur sort, les jardins se réchauffent dans l'oisiveté, encombrés de monceaux de neige et remplis jusqu'aux bords d'eau calme et claire. Et par-delà leurs bordures, de l'autre côté des palissades, se tiennent en rangées, bordant l'horizon, les jardiniers, les choucas et les clochers qui échangent à pleine voix, au su de toute la ville, des propos de deux ou trois mots par vingt-quatre heures. Le ciel mouillé, d'un gris laiteux, se frotte contre le battant du vasistas. Il est plein de la nuit encore présente. Il se tait des heures entières, se tait, se tait et puis, soudain, le voilà qui fait rouler dans la pièce le petit fracas rondouillard d'une roue de charrette. Le bruit s'arrête subitement et il semble que la charrette n'ait eu absolument rien d'autre à faire que de sauter du pavé dans le vasistas, si bien que maintenant la voilà muette. Et le silence oisif, qui s'introduit par jets à travers le trou creusé par le son, paraît soudain encore plus mystérieux.

Je ne sais pas pourquoi tout ceci se fixa dans mon imagination sous forme d'un tableau noir qu'on n'aurait pas lavé complètement des traces de la craie. Oh ! si alors on nous avait arrêtés et, après avoir bien nettoyé l'ardoise pour lui rendre son brillant humide, exposé dans une écriture calligraphique à jambages — à la place des théorèmes sur des pyramides à dimensions égales — ce qui nous attendait dans l'avenir... Oh ! combien nous serions médusés...

D'où vient donc cette idée et pourquoi est-elle née ici ?

Parce que c'était le printemps qui finissait en grandes lignes l'expulsion du semestre froid et tout autour, sur la terre, tels des miroirs qui attendraient d'être suspendus aux murs, s'étaient face au ciel des lacs et des flaques certifiant qu'un monde de profondeur inouïe venait d'être vidé et que le local était libre pour être encore une

fois mis en location. Parce que, en cet instant, au premier qui en aurait exprimé le désir, il aurait été donné d'embrasser à nouveau la vie et de la revivre d'un bout à l'autre, tout entière, autant qu'il en existe dans ce monde. Parce que j'aimais V.

### 3

Mais il y a dans le monde ce qu'on appelle un sentiment élevé pour la femme. Je voudrais dire ici quelques mots à ce sujet. Il existe une incommensurable série de phénomènes qui poussent les adolescents au suicide. Il existe une zone d'erreurs de l'imagination enfantine, de déformations puériles, de soif juvénile. C'est la zone des sonates à *Kreutzer* (17) et des sonates anti-*Kreutzer*. J'ai traversé cette zone et je m'y suis attardé pendant un temps honteusement long. Qu'est-ce donc que tout cela ?

Cela torture et ne fait que du mal. Et cependant on ne réussira jamais à s'en libérer. Tous ceux qui marquent l'Histoire de leur personnalité seront toujours obligés de passer par là. Parce que ces sonates représentent l'unique sortie vers une liberté morale complète. Elles ne s'écrivent pas par des Tolstoï et des Védekind, mais par la nature, car c'est elle qui guide la main des hommes. Et c'est dans leurs contradictions qu'apparaît, en fait, en toute plénitude, son propre dessin.

Ayant basé la matière sur la résistance et séparé le fait de l'illusion par le barrage nommé amour, la nature se préoccupe ensuite de sa solidité autant que de l'intégrité du monde. C'est de là que provient sa folie, ses exagérations malades. C'est en ce point, en toute vérité, qu'elle fait à chaque pas prendre un rat pour un éléphant.

Ah, mais pardon ! Les éléphants, elle les crée pour de bon. On prétend même que c'est là sa principale

occupation. Ou bien, n'est-ce qu'une phrase vide de sens ? Et l'histoire des espèces ? Et les destins humains ?

Et, de plus, ces éléphants, elle les fabrique sur place, dans les secteurs de l'évolution vivante, où son imagination troublée atteint son plein essor.

Ne pourrait-on pas dire alors, qu'étant enfants, nous exagérons toujours et que notre imagination se détraque, parce que c'est à cette époque que la nature nous utilise en tant que rat pour en faire des éléphants ?

S'en tenant au raisonnement philosophique selon lequel seul le presque impossible est réel, elle a rendu, pour ce qui vit, tout sentiment terriblement difficile. Elle l'a rendu difficile d'une façon particulière à l'animal et d'une tout autre façon à la plante. La manière qu'elle a choisie pour nous le rendre difficile témoigne de l'opinion passionnément élevée qu'elle a de l'homme. Elle nous l'a rendu difficile non pas par des stratagèmes mécaniques, mais par quelque chose qui, selon elle, représente pour nous une force absolue. Elle l'a rendu difficile par la conscience de notre trivialité de rats, qui s'empare de chacun de nous avec d'autant plus de force que la distance entre les rats et nous est plus grande. Cela a été illustré de manière géniale par Andersen dans *Le vilain petit Canard*.

Toute la littérature qui a pour sujet le sexe, comme le mot "sexe" lui-même, porte le sceau d'une trivialité insupportable et c'est là, précisément, leur but. Ce n'est que sous cet aspect répugnant qu'ils sont capables de servir les desseins de la nature, car c'est justement sur l'appréhension de la trivialité que s'édifie le contact de la nature avec nous, et rien de ce qui n'est pas trivial ne pourrait enrichir ses moyens de contrôle.

Quels que soient les efforts fournis par notre pensée à ce sujet, ils sont pratiquement vains. Avec l'aide de l'instinct dont elle nous a gratifiés, en le tirant de sa propre intégrité, la nature arrive toujours à orienter

l'évolution de ces efforts. Tout ce que les pédagogues tentent pour favoriser le "naturel" lui est inévitablement contraire. Et c'est ainsi que cela doit se passer.

Et puis il y a l'art. Ce n'est pas à l'homme mais à son image qu'il s'intéresse. Et l'image de l'homme, comme cela s'avère, est plus grande que l'homme. Elle ne peut être engendrée que dans le mouvement, et encore pas dans n'importe quel mouvement. Elle peut être engendrée seulement dans la métamorphose du rat en éléphant.

Qu'arrive-t-il lorsqu'un honnête homme ne dit que la vérité ? Pendant qu'il dit la vérité, la vie prend de l'avance. Sa vérité à lui se trouve alors en retard, elle trompe. Faut-il donc que l'homme dise toujours et partout la vérité ?

Et voilà qu'en art on la bâillonne. En art, l'homme se tait et c'est l'image qui prend la parole. Alors, il apparaît que seule l'image emboîte le pas aux progrès de la nature.

En russe, le verbe mentir signifie plutôt raconter des histoires, que tromper. C'est dans ce sens que l'art lui aussi profère des mensonges. Son image embrasse la vie et ne cherche pas de spectateurs. Ses vérités à lui ne sont pas figuratives. Elles conservent la capacité de se développer éternellement. Seul l'art en parlant de l'amour à longueur de siècles ne se met pas au service de l'instinct et ne lui fournit pas de moyens destinés à gêner le sentiment. Ayant pris d'assaut la barrière d'un nouveau développement spirituel, la génération conserve, au lieu de la rejeter, la vérité lyrique. Ce n'est qu'ainsi, en considérant les choses d'une distance très éloignée, qu'il nous devient possible d'imaginer l'humanité se formant par génération dans cette vérité.

Tout cela est extraordinaire. Tout cela est passionnément ardu.

C'est le goût qui nous enseigne la moralité et, quant au goût, il nous est enseigné par la force.

#### 4

Les deux sœurs V. passaient l'été en Belgique. Elles avaient appris par hasard que je me trouvais à Marbourg. Convoquées à Berlin pour une réunion de famille, elles avaient exprimé le désir de me rencontrer en route, c'est-à-dire à Marbourg.

Elles descendirent dans le meilleur hôtel de la petite ville, situé dans un de ses plus anciens quartiers. Les trois jours que je passai avec elles, presque sans interruption, ressemblèrent aussi peu à ma vie quotidienne que les fêtes aux jours ordinaires. Je n'arrêtais pas de parler en sautant d'un sujet à l'autre, et je m'enivrais de leur rire et des signes de compréhension que nous échangeions à l'égard de ceux que nous rencontrions. Je leur faisais visiter certains endroits. On nous avait vus tous les trois assister aux cours de l'Université. Puis, vint le jour du départ.

La veille, le garçon, en mettant les couverts pour le souper, me dit: "*Das ist wohl ihr Henkersmahl ?*" Ce qui voulait dire: "C'est bien votre dernier souper d'un condamné."

Le matin, en pénétrant dans l'hôtel, je me trouvais dans le couloir nez à nez avec la plus jeune des sœurs V.

Elle me jeta un regard et, ayant surpris quelque chose dans l'expression de mon visage, recula, me tourna le dos et, sans prononcer un mot, s'enferma dans sa chambre. Je passai chez l'aînée et, terriblement ému, lui déclarai que cela ne pouvait plus durer ainsi et que je la priai de décider de mon sort. Il n'y avait là rien de nouveau pour les deux parties, excepté l'insistance que j'y mettais. Elle se leva en reculant devant mon émotion qui semblait la repousser vers le fond de la pièce. Ayant atteint le mur, elle se souvint brusquement qu'il existait au monde un

moyen d'en finir une fois pour toutes — et... refusa. Bientôt, un bruit se fit entendre dans le couloir. C'était une malle qu'on sortait de la chambre voisine. Puis on frappa chez nous. Je mis rapidement un peu d'ordre dans ma tenue. Il était temps d'aller à la gare qui se trouvait à cinq minutes de marche.

Alors, je perdis définitivement la capacité de leur faire mes adieux. Au moment où je me rendis compte que je venais seulement de prendre congé de la cadette et que je n'avais pas encore commencé à faire mes adieux à l'aînée, l'express de Francfort entra en gare avec aisance et presque sans interrompre son mouvement, ayant rapidement embarqué les voyageurs, se remit brusquement en marche. Je me mis à courir le long du train et, ayant pris de l'élan, sautai au bout du quai sur le dernier marchepied. La lourde portière n'avait pas été refermée. Le conducteur, fou de rage, me barra la route en m'agrippant en même temps par l'épaule pour me retenir au cas où — à Dieu ne plaise — l'envie me prendrait, confondu par ses propos, de sauter sur la voie. Mes voyageuses accoururent sur la plate-forme du wagon. On se mit à fourrer de l'argent au conducteur pour me délivrer de sa poigne et me procurer un billet. Il me fit grâce et je suivis les sœurs dans leur compartiment. Nous volions à toute vitesse vers Berlin. Le festin fabuleux, menacé un instant plus tôt d'être interrompu, continuait, décuplé par la furie du mouvement et un mal de tête délicieux provoqué par tout ce que je venais d'éprouver.

J'avais sauté ainsi en marche dans le seul but de terminer mes adieux, mais je l'oubliai encore et lorsque cela me revint à l'esprit, il était de nouveau trop tard. A peine eus-je le temps de reprendre mes sens que la journée était déjà terminée, le soir descendait et, nous pressant contre la terre, l'auvent du quai fonça sur nous en soufflant bruyamment. On devait venir chercher mes compagnes à la gare. Il n'était pas souhaitable qu'on

nous vît ensemble. En considérant le désarroi dans lequel je me trouvais, on réussit à me convaincre que nos adieux étaient bel et bien terminés et que j'avais tout simplement oublié de m'en rendre compte. Je me retrouvai donc seul, noyé dans la foule pressée par les bruits gazéiformes de la gare.

Il faisait nuit. Une petite pluie fine et désagréable tombait sans arrêt. Berlin ne m'intéressait nullement. Le premier train dans ma direction partait le matin. J'aurais pu simplement l'attendre à la gare. Mais l'idée de me mêler aux gens me parut insupportable. Un tic me tirait le visage, mes yeux, à tout instant, se remplissaient de larmes. Cette soif d'un adieu suprême, qui aurait tout détruit jusqu'au bout, restait insatisfaite. Elle ressemblait à la nécessité absolue d'une grande cadence qui viendrait ébranler jusqu'au fond une musique malade pour la liquider définitivement par la saccade d'un accord unique. Mais cette consolation me fut refusée. Une sorte de nostalgie chromatique s'empara de moi en me donnant le vertige.

Il faisait nuit. La vilaine petite pluie fine continuait à tomber. Sur le trottoir, devant la gare, il y avait autant de fumée que sur les quais et, prise comme une balle dans le filet, la verrière de la toiture se ballonnait dans sa carcasse de fer. Les rues s'interpellaient par des claquements qui ressemblaient aux explosions du gaz carbonique. Tout semblait enlisé sous le calme pétilllement de la pluie. N'ayant pas prévu l'incident, j'avais quitté la maison comme j'étais, c'est-à-dire sans pardessus, sans bagages, sans papiers. Partout, dans les hôtels, après un premier regard, on m'éconduisait poliment, sous prétexte que tout était occupé. Il se trouva, enfin, un endroit où la légèreté de ma tenue ne fit pas obstacle. C'était un meublé de la dernière catégorie. Seul dans ma chambre, je m'écroulai en travers d'une chaise près de la fenêtre. Il y avait à côté une petite table. Je laissai tomber ma tête dessus.

Pourquoi est-ce que je m'applique à préciser ainsi ma position ? Parce que je l'ai gardée toute la nuit. Par moment, comme sous l'effet d'un frôlement, je levais la tête et faisais quelque chose au mur qui montait en une large pente oblique vers le plafond sombre. Je le mesurais en partant du bas comme avec une sagène (18) par ma fixité aveugle. Alors les sanglots reprenaient de plus belle. Je laissais de nouveau tomber ma tête sur mes bras.

J'indique avec tant de détails la position de mon corps, car c'était celle qu'il avait prise le matin sur le marchepied d'un train qui fuyait à toute vitesse, et qu'il avait retenue. C'était la pose d'un homme qui vient de se détacher de quelque chose de très précieux, qui, l'ayant longtemps possédé et soutenu, l'abandonne et s'envole avec fracas au-dessus de sa tête pour disparaître à jamais.

Je me remis, enfin, sur mes jambes et ouvris la fenêtre. La nuit s'était achevée, la pluie restait suspendue sur la ville en poussière brumeuse. Il était impossible de dire si elle s'était arrêtée ou continuait de tomber. La chambre avait été payée d'avance. Je partis sans dire un mot à qui que ce fût.

## 5

C'est ici seulement qu'une idée, qui était probablement née beaucoup plus tôt et restait cachée par la proximité de ce qui venait de se passer, me sauta aux yeux: la monstruosité que représente un homme en larmes. Tout ce qui m'entourait semblait avoir changé d'aspect. L'inexpérimenté venait de s'infiltrer dans l'essence même de la réalité. Le matin me connaissait personnellement et n'était venu, semblait-il, que pour rester auprès de moi et ne jamais me quitter. Le brouillard s'était levé en promettant une journée chaude. Dans la ville, la vie reprenait peu à peu son train-train habituel. Les charrettes à bras, les bicyclettes, les



fourgons et les trains se mirent à glisser dans toutes les directions. Au-dessus d'eux — panaches invisibles — serpentaient les projets et les convoitises des hommes. Ils fumaient et se mouvaient avec la concision des paraboles, proches et clairs à tous sans commentaires. Oiseaux, maisons et chiens, arbres et chevaux, tulipes et hommes étaient devenus plus courts, plus saccadés par rapport aux impressions de l'enfance. La vie, soudain, se révéla à moi dans un laconisme nouveau et frais. Le matin traversa la rue, me prit par la main et me conduisit le long du trottoir. Je méritais moins que jamais la fraternité de cet immense ciel d'été. Mais il n'en était pas question pour le moment. Tout m'était provisoirement pardonné. Quelque part dans l'avenir, je devrais m'acquitter auprès du matin de cette confiance. Autour de moi, tout respirait jusqu'au vertige la sécurité, selon la loi qui veut que les prêtres de ce genre ne demeurent jamais en reste.

Ayant obtenu sans peine mon billet, je montais dans le train. Le départ ne se fit pas attendre. Et me voilà de nouveau en route vers Marbourg, mais cette fois, contrairement à la première, dans la journée, ayant devant moi une existence assurée, étant, en somme, un tout autre homme. Je voyageai avec confort, grâce à l'argent emprunté aux V., et le souvenir de ma chambre à Marbourg se dressait constamment devant moi.

En face de moi, tournant le dos à la marche et fumant sans arrêt, se balançait une brochette de voyageurs: un homme dont le pince-nez avait tendance à glisser dans son journal qu'il tenait tout près des yeux, un fonctionnaire du département forestier, gibecière en bandoulière et fusil au fond du filet à bagages, puis encore quelqu'un et encore quelqu'un. Ils ne me gênaient pas plus que la vision de la chambre de Marbourg, toujours présente à mon esprit. La particularité de mon silence les hypnotisait. Je le rompais exprès de temps en temps pour renforcer le pouvoir qu'il exerçait sur eux. Il

faisait route avec moi, j'étais attaché à sa personne dans ce voyage, et portait son uniforme connu de chacun par son expérience propre. Autrement, les voisins ne m'auraient certainement pas gratifié de leur silencieuse sympathie pour l'amabilité avec laquelle je les traitais, semblant poser sans pose devant le compartiment plutôt que d'y être installé. Il y avait dans l'ambiance de ce compartiment plus de gentillesse et de flair animal que de fumée de cigare et de la locomotive. Des vieilles villes volaient à notre rencontre et le mobilier de ma chambre de Marbourg se dressait de temps en temps devant mes yeux. Mais, enfin, pour quelle raison ?

Environ deux semaines avant l'arrivée des sœurs V., il s'était produit un petit fait, pour moi d'importance considérable. J'avais eu deux exposés en séminaire. Ils furent réussis et remportèrent un certain succès. On me persuada de développer le sujet de façon plus détaillée et de les présenter à nouveau à la fin du semestre d'été. Je m'attachai à cette idée et me remis au travail avec une ardeur accrue.

Mais un observateur expert en la matière aurait compris à cette ardeur même que je ne possédais pas l'étoffe d'un vrai savant. En étudiant une discipline, je ressentais plus d'émotion qu'en exigeait le sujet. Il existait en moi une sorte de mentalité végétative. Elle se concrétisait par le fait que n'importe quelle notion secondaire prenait dans mon interprétation des proportions démesurées et commençait à réclamer de la nourriture et des soins.

Lorsque ensuite, sous mon impulsion, je me tournais vers les livres, je ne le faisais pas dans le but désintéressé de compléter mes connaissances, mais pour y puiser des citations littéraires à leur appui. En dépit du fait que mon travail s'effectuait avec l'aide de la logique, de l'imagination, du papier et de l'encre, je l'aimais surtout parce qu'à mesure que j'écrivais il se recouvrait d'une parure toujours plus touffue de citations et de

comparaisons tirées des livres. Et c'est ainsi qu'un jour, pris par le temps, je fus obligé d'abandonner les extraits et les citations, et de me contenter de placer les auteurs sur les charnières qui m'étaient indispensables. En fin de compte, le sujet de mon travail se matérialisa et devint visible du seuil de ma chambre, à l'œil nu. Il s'étendit à travers mon logis comme une sorte de fougère arborescente en pressant ses feuilles aux découpes fantasques sur la table, le divan et le rebord de la fenêtre. Déplacer les livres c'était rompre la séquence de mon argumentation, les enlever définitivement c'était brûler le manuscrit non recopié. Il était donc strictement interdit à la logeuse d'y toucher. Les derniers temps on ne faisait plus ma chambre. Et lorsque dans le train je la revoyais dans mon imagination, c'était l'incarnation de ma philosophie et son destin probable qui apparaissait à mes yeux.

## 6

A mon arrivée, je ne reconnus pas Marbourg. La montagne avait grandi et s'était creusée, la ville avait maigri et noirci.

La logeuse m'ouvrit la porte, me toisa des pieds à la tête et me déclara que pour l'avenir elles entendaient, dans des occasions semblables, être prévenues à l'avance, elle et sa fille. J'expliquais que je n'avais pas pu le faire ayant été obligé de partir pour Berlin d'urgence sans même avoir eu le temps de passer à la maison. Elle me lança un regard encore plus ironique. Ma brusque apparition, sans bagages, après un voyage à l'autre bout de l'Allemagne dépassait son entendement. Pour elle, mon explication n'était qu'un mensonge maladroit. Tout en continuant à hocher la tête elle me tendit deux lettres. L'une était fermée, l'autre — une carte postale du pays. La lettre fermée était d'une cousine arrivée inopinément à Francfort. Elle me disait qu'elle allait en Suisse et resterait trois jours à Francfort. La carte recouverte aux

deux tiers d'une écriture impersonnelle et signée par une autre main, trop bien connue de moi par les signatures sur les annonces des cours, était celle de Cohen. C'était une invitation à dîner pour le dimanche suivant.

J'engageai alors avec ma logeuse à peu près le dialogue suivant: "Quel jour sommes-nous ? — Samedi. — Je ne prendrai pas de thé. Et à propos, je vais demain à Francfort. Réveillez-moi, je vous prie, pour le premier train. — Mais si je ne me trompe, monsieur le Conseiller... — Ce n'est rien, j'y arriverai... — Mais c'est impossible... Chez monsieur le Conseiller on se met à table à midi et vous..." Dans cette sollicitude à mon égard il y avait quelque chose d'indécent. Je jetai à la petite vieille un regard expressif et passai dans ma chambre.

Je m'assis sur le bord du lit dans un désarroi qui ne dura pas plus d'une minute, après quoi ayant surmonté une vague de regrets inutiles, je me rendis à la cuisine pour y chercher une pelle et un balai. Puis je refermai la porte derrière moi. Je tombai la veste, retroussai les manches et me mis à démanteler la plante géciculée. Une demi-heure plus tard ma chambre retrouvait son aspect du premier jour, et redevenait telle que je l'avais trouvée à mon arrivée. Même les livres provenant de la bibliothèque universitaire ne compromettaient pas son aspect de logis bien tenu. Je les avais rangés soigneusement en quatre piles bien ficelées afin de les rendre à la première occasion, puis je les poussais du pied profondément sous mon lit. A ce moment, la logeuse frappa à ma porte. Stupéfaite par le changement survenu, elle resta un moment figée sur le seuil puis, soudain, en secouant ses jupes, sa blouse et sa coiffe comme un plumage gonflé en boule, elle flotta dans l'air vers moi dans une sorte d'engourdissement frémissant. En me tendant la main, elle me félicita, toute raide et pompeuse, d'avoir accompli un travail difficile. Je ne voulais pas la décevoir pour une seconde fois et la laissai à sa noble erreur.

Puis je me lavai et, tout en m'essuyant, sortis sur le balcon. Le soir tombait. En me frictionnant le cou avec une serviette, je regardai loin sur cette route qui reliait Okershausen à Marbourg. Il m'était déjà devenu impossible de me rappeler l'état d'esprit dans lequel j'avais regardé dans cette même direction le jour de mon arrivée. Fini, fini ! Finie la philosophie, finie toute ombre de pensée s'y rapportant. Comme mes compagnons de route elle devrait se résigner à comprendre que chaque bouleversement vital est un passage à une nouvelle foi.

## 7

Il est surprenant que je ne sois pas parti le jour même pour rentrer dans ma patrie. Toute la valeur de cette ville tenait dans son école de philosophie. Je n'en avais plus besoin. Mais je lui en découvrais soudain une autre.

Il existe une psychologie de la création et des problèmes de la poétique. Cependant, si l'on envisage l'art dans son intégrité, on constate que c'est son origine qui suscite l'émotion la plus spontanée et qu'il n'est nullement besoin d'édifier des conjectures à son sujet.

Lorsque nous cessons de reconnaître la réalité, elle se présente à nous comme une espèce de catégorie nouvelle. Cette catégorie nous paraît être sa propre condition et non la nôtre. A l'exception de cette condition, tout dans ce monde a déjà été nommé. Elle reste seule à ne pas porter de nom, il n'y a qu'elle qui est neuve. Essayons donc de la nommer. Il en résulte *l'art*.

Ce qu'il y a dans l'art de plus clair et de plus important, ce que l'on retient sans effort, c'est son origine. Et les plus grandes œuvres dans le monde entier, tout en parlant de choses les plus diverses, nous content en fait leur propre naissance. J'ai compris cela dans toute son ampleur, pour la première fois, à l'époque dont je parle.

Bien que mes explications avec V. n'aient apporté aucun changement à la situation, elles furent suivies par des choses imprévisibles qui ressemblaient au bonheur. Je m'abandonnais au désespoir, elle me consolait. Mais le simple contact de sa main était déjà un bonheur suffisant pour emporter immédiatement dans son allégresse la vague d'amertume bien sentie à propos de ce que j'avais appris et qui portait un sceau définitif.

Les événements de la journée prenaient l'aspect d'une course animée et bruyante. C'était comme si portés par un élan fougueux nous nous enfoncions continuellement dans les ténèbres. Puis, sans reprendre le souffle, en pleine obscurité, nous émergions de nouveau en flèche à la surface. Ainsi, sans arriver à nous fixer un instant, nous plongions une vingtaine de fois par jour dans la cale bondée de gens où l'on met en marche la galère à rames du temps. C'était précisément cette foule de gens adultes et mûrs qui me rendait si féroce ment jaloux de V. et cela datait depuis mon enfance, blessé que j'étais dans mon amour de lycéen pour une lycéenne.

Rentré à Marbourg, je me trouvais séparé non pas d'une fillette que je connaissais depuis six ans, mais d'une femme entrevue quelques instants à peine après son refus. Mes bras et mes épaules ne m'appartenaient plus. M'étant devenus étrangers ils me suppliaient de les laisser s'enchaîner aux fers qui rivent l'homme à la cause commune, car hors de ces fers je n'étais pas capable de penser même à elle. Je l'aimais seulement dans les fers, seulement prisonnière, seulement pour cette sueur froide que verse la beauté en accomplissant son destin. La moindre pensée tournée vers elle me mettait immédiatement en contact avec cet esprit de groupe, genre choral-*artel*, qui remplit le monde d'une véritable jungle de mouvements répétés avec enthousiasme, et ressemble à une bataille, au bain, à l'enfer médiéval et au métier perfectionné. J'entends par là quelque chose

qu'ignorent les enfants et que j'appellerai la sensation du présent.

Au début de *Sauf-Conduit*, j'ai dit que par moment l'amour avançait le soleil. J'avais en vue l'évidence du sentiment qui chaque matin distançait tout, autour de lui, par l'authenticité de son message, confirmée à nouveau à l'instant même, pour la centième fois. En comparaison avec lui, le soleil lui-même prenait l'aspect d'une nouvelle locale qui, bien que sensationnelle, demandait encore à être confirmée. Autrement dit, j'avais en vue l'évidence de cette force qui dépasse en évidence la lumière elle-même.

Si en utilisant les connaissances, les capacités et les loisirs dont je dispose maintenant, je me mettais à écrire une esthétique de la création je la construirais sur deux notions: notion de la force et notion du symbole. Je montrerais qu'en opposition avec la science qui considère la nature dans la coupe d'une colonne de lumière, l'art s'intéresse à la vie au moment où celle-ci est traversée par un rayon de la force. J'utiliserais la conception de la force dans son sens le plus large comme le fait la théorie de la physique, avec cette différence qu'il y serait question non pas du principe de la force mais de sa voix ou, de sa présence. J'expliquerais que, dans le cadre de la conscience, la force se nomme sentiment.

Lorsque nous nous imaginons que dans *Tristan, Roméo et Juliette* et autres grandes œuvres, les auteurs ont voulu représenter une grande passion, nous sous-estimons leur contenu. Leur sujet est plus vaste. Leur sujet c'est le sujet de la force. C'est de ce sujet que surgit l'art. Il est plus exclusif qu'on ne le pense. Il est impossible de le diriger arbitrairement à la manière d'un télescope vers un point visé. Fixé sur la réalité déplacée par le sentiment, l'art représente un enregistrement de ce déplacement. Il le copie sur la nature. Comment donc se déplace la nature ? Les détails gagnent en vivacité tout en perdant de leur signification indépendante. Chacun

de ces détails peut être remplacé par quelque autre. Chacun est précieux en soi. Chacun, au choix, est valable pour témoigner de l'état qui embrasse toute la réalité déplacée.

Lorsque les signes de cet état sont portés sur le papier, les particularités de la vie deviennent des particularités de la création. Ces dernières sautent aux yeux avec plus d'intensité que les premières. Elles ont été mieux étudiées. Il existe pour elles une terminologie appropriée. On les nomme procédés de création.

L'art est réaliste comme l'activité, et symbolique comme le fait. Il est réaliste dans ce sens qu'il n'invente pas lui-même la métaphore, mais l'ayant repérée dans la nature, la reproduit fidèlement. Le sens figuré, lui non plus, ne signifie rien, pris isolément, mais se réfère à l'esprit général de l'art dans toute son intégrité. De même, prises isolément, les parties de la réalité déplacée ne signifient absolument rien.

L'art est symbolique par le dessin de toute son aspiration. Son unique symbole réside dans la vivacité et le caractère facultatif de ses images, qui lui sont propres dans toute son intégrité. Le fait que les images soient interchangeable, est signe d'un état de choses particulier où les parties de la réalité demeurent indifférentes les unes aux autres. L'interchangeabilité des images, c'est-à-dire l'art, est un symbole de la force.

Proprement parlant, la force seule a besoin d'un langage de pièces à conviction. Les autres aspects de la conscience ont la vie longue, sans repères. Le chemin qui s'ouvre devant eux mène directement aux analogies aussi évidentes que la lumière: au nombre, à la notion exacte, à l'idée. Mais seul le langage mouvant des images, c'est-à-dire le langage des signes convoyeurs, est capable d'exprimer la force, le fait de la force, de la force qui ne dure que l'instant où se produit le phénomène. Il n'existe pour elle aucun autre moyen d'expression. La parole



directe du sentiment est allégorique et rien ne peut la remplacer (19).

## 8

Je me rendis à Francfort pour voir ma sœur, puis en Bavière, où venait d'arriver ma famille. Mon frère et, plus tard, mon père, vinrent me rendre visite à leur tour. Mais je ne remarquais rien de tout cela. Cette fois, j'étais plongé dans la poésie. Jour et nuit, à n'importe quel moment, je composais des poèmes sur la mer, l'aube, la pluie dans les pays chauds, le charbon du Harz. Une fois, j'étais particulièrement emballé. Il faisait nuit, une de ces nuits qui se traînent péniblement jusqu'à la première palissade et, complètement épuisées, enivrées par la fatigue, se suspendent au-dessus de la terre. Pas un souffle dans l'air. Seul signe de vie, ce profil noir du ciel appuyé dans un état de complète prostration contre la haie. Un autre encore, cependant: l'arôme pénétrant du tabac et des giroflées en fleur — réponse de la terre à cet accablement. A quoi ne pourrait-on pas comparer le ciel par une nuit pareille ? Les grandes étoiles — une soirée de gala, la voie lactée — la foule d'invités. Mais le barbouillage de craie des espaces tendus en diagonale rappelle surtout la plate-bande nocturne d'un jardin. On y distingue des héliotropes et des métiolles. En les arrosant le soir, on les a fait coucher sur le côté. Les fleurs et les étoiles se trouvent tellement proches les unes des autres que le ciel lui-même semble être affalé sous le jet de l'arrosoir. Et maintenant, il n'est plus possible de dégager les étoiles emmêlées de la petite herbe tachetée de blanc.

J'écrivais avec entrain et une autre poussière, différente de celle qui s'y trouvait auparavant, s'amoncelait sur ma table. L'autre, la précédente, celle de la philosophie, provenait du renoncement et de la crainte pour l'intégrité de mon travail. Je n'essuyais pas la nouvelle par solidarité, par sympathie pour la pierraille

de la route d'Hyssen. Et sur le bout éloigné de la toile cirée qui recouvrait ma table, brillait, telle une étoile dans le ciel, un verre à thé qui demandait depuis longtemps à être nettoyé.

Je me levai, soudain inondé de sueur provoquée par cette idiote dissolution intégrale et me mis à arpenter la chambre. "Que signifie cette cochonnerie, réfléchissais-je, ne restera-t-il pas à jamais pour moi un génie ? Est-ce avec lui que je romps ? Voilà trois semaines que j'ai reçu sa carte et que je joue cette ignoble comédie de cache-cache. Il faut s'expliquer avec lui, mais comment ?"

Son pédantisme et sa sévérité me revinrent à l'esprit. "*Was ist Apperzeption ?*" (Qu'est-ce que l'aperception ?), demande-t-il au cours de l'examen à l'étudiant non spécialiste, et en réponse à sa traduction du latin que cela signifie... *durchfassen* (tâter), la remarque vient sans se faire attendre: "*Nein, das heisst durchfallen.*" (Non, cela signifie être recalé.)

Au cours des travaux pratiques, on lisait les classiques. Il interrompait la lecture pour demander où voulait en venir l'auteur. Il fallait alors déterminer la notion au commandement, comme un soldat. Non seulement il ne souffrait pas la moindre imprécision, mais ne supportait même pas d'approximation de la vérité. Il voulait la vérité même.

Il était dur de l'oreille droite. C'est de ce côté, précisément, que je m'installai près de lui pour faire l'analyse de mon texte tiré de Kant. Il me laissa prendre de l'élan et m'enfoncer dans le sujet et lorsque je m'y attendais le moins, m'abasourdit avec son habituel "*Was meint der Alte?*" (Que veut dire le vieux ?)

Je ne me souviens plus de quoi il était question. Admettons, en nous reportant à la table de multiplication, qu'il fallait y répondre comme pour la question: "Cinq fois cinq ?" "Vingt-cinq", répondis-je. Il fit une grimace et esquissa un geste négatif. Une légère

modification de la réponse ne lui donna guère de satisfaction, à cause d'une certaine hésitation. Il est facile de deviner qu'à mesure qu'il fichait son doigt dans l'espace en appelant les élèves les plus éclairés, ma réponse se modifiait et se compliquait de plus en plus. Toutefois, jusqu'ici, il n'était question que, disons, de deux dizaines et demie ou, par exemple, de cinquante divisé en deux. Cependant, l'incohérence croissante des réponses l'irritait de plus en plus. En considérant sa mine dégoûtée, personne, évidemment, n'osait répéter ce que j'avais dit en premier. Alors, avec un mouvement interprété comme: "Hé, vous, là-bas ! à la rescousse !", il se balança vers d'autres bancs. Et on entendit, alors, rouler joyeusement: soixante-deux, quatre-vingt-dix-huit, deux cent quatorze. Il réussit, enfin, à calmer la tempête en levant les deux bras en l'air. Puis, se tournant vers moi, répéta à voix basse et sèche ma propre réponse. Une nouvelle tempête se déclencha alors pour ma défense. Ayant saisi le sens de cette tornade, il me toisa du regard, me donna une tape sur l'épaule et me posa quelques questions: d'où étais-je et quel semestre je faisais à la Faculté ? Puis, renflant et se renfrognant de plus en plus, il me demanda de continuer tout en répétant: "*Sehr richtig, sehr richtig ! Sie merken wohl ! Ja, ja. Ach, ach, der Alte !* (Très juste, très juste ! Vous saisissez ! Oui, oui. Ah, ah, ce vieux !) Et je me souvenais de beaucoup de choses encore. Comment approcher un être pareil ? Que vais-je lui dire ? "*Verse (20)* " (des vers) prononcera-t-il en traînant. "*Verse !*" Comme s'il n'avait pas assez vu déjà de sottise humaine et de ses subterfuges: "*Verse !*"

## 9

Tout ceci se passait probablement en juillet parce que les tilleuls étaient en fleur. En traversant les diamants d'inflorescence de cire, comme des miroirs ardents, le soleil brûlait les feuilles poussiéreuses de petits ronds noirs.

Il m'arrivait souvent de passer devant le terrain d'exercices. A midi, la poussière se mouvait au-dessus de la place à la manière d'un pilon gigantesque, un sourd cliquetis spasmodique frappait les oreilles. C'est ici qu'on entraînait les soldats et, aux heures d'exercices, des badauds s'éternisaient devant la place: garçons de la charcuterie, leurs éventaires sur les épaules, et écoliers de la ville. Il y avait bien de quoi régaler la vue. Dispersés sur le terrain, des mannequins de forme sphérique, pareils à des coqs enfermés dans des sacs, sautillaient deux à deux et se donnaient mutuellement des coups de bec. Les soldats portaient des salopettes et des couvre-chef en grillage de fer. On leur apprenait l'escrime. Le spectacle n'avait rien de neuf pour moi. Je l'avais déjà contemplé à satiété au cours de l'été.

Cependant, ce matin-là, après la nuit que je viens de décrire, je me souvins subitement, en passant devant le terrain pour me rendre en ville, que je venais de le voir en rêve pas plus d'une heure auparavant.

Ayant vainement cherché pour arriver à une décision au sujet de Cohen, je m'étais couché à l'aube. J'avais dormi toute la matinée et juste avant de me réveiller, je rêvai de cette place. Ce rêve était une vision de la guerre future et, selon la formule des mathématiciens, nécessaire et suffisante.

Il a été depuis longtemps observé que le statut militaire, qu'on rabâche dans les compagnies et les escadrons pour incruster dans les têtes des soldats l'idée de la guerre imminente, n'arrive pas à faire franchir à la pensée pacifique le pas qui sépare les prémisses de la conclusion. Tous les jours, des chasseurs pâles et couverts de poussière jusqu'au front, affublés de leurs uniformes passés, contournaient Marbourg par le bas, la ville étant trop étroite pour être traversée en formation. Mais tout ce qu'on arrivait à s'imaginer en les voyant défiler ainsi, c'étaient les papeteries où l'on vendait ces

mêmes chasseurs par feuilles entières avec de la colle en prime pour chaque douzaine acquise.

En rêve, cela se passe tout autrement. En rêve, les impressions ne sont pas limitées par les exigences des habitudes. En rêve, se sont les couleurs qui se meuvent et syllogisent.

Je rêvais d'un champ désert et quelque chose me soufflait que c'était Marbourg assiégé. Des hommes pâles, escogriffes, se traînaient en file, poussant devant eux des charrettes. C'était une heure sombre d'un jour, comme il n'en existe pas sur cette terre. Le rêve se déroulait dans un style Frédéricien avec des tranchées et des fortifications en terre. Sur les sommets, des batteries se dessinaient, à peine visibles, des silhouettes d'hommes armés de longues-vues. Un calme qui n'a rien de semblable ici-bas embrassait la plaine dans un contact physique. Il vibrait dans l'air, sorte de tempête ensommeillée, et ne se maintenait pas, mais s'accomplissait. Il semblait qu'on l'entassait sans arrêt à coups de pelle, d'on ne sait où. C'était le rêve le plus triste que j'eusse jamais fait. J'ai certainement pleuré en dormant.

L'histoire avec V. avait pénétré tout au fond de mon être. J'avais un cœur solide. Il marchait bien. Mais, en travaillant la nuit, il accrochait les impressions les plus subtiles et refoulées parmi celles que j'avais accumulées au cours de la journée. Et voilà qu'il accrocha le terrain d'exercices. Et il avait suffi de ce choc pour déclencher le mécanisme de la place d'armes. Et alors le rêve, tout en poursuivant sa marche en rond, sonna doucement: "Je suis un rêve de guerre."

Je ne sais pas pourquoi je me dirigeai vers la ville. Mon cœur était lourd, ma tête semblait être bourrée de terre destinée à la construction des fortifications. C'était l'heure du dîner. A l'Université, je ne rencontrai pas de camarades. La salle de lecture du séminaire était vide. Les demeures particulières de la petite ville montaient

vers elle. Il faisait une chaleur intolérable. Par-ci, par-là, on voyait apparaître sur les rebords des fenêtres, des noyés, leurs faux-cols mâchés, tordus sur le côté. Derrière eux, montaient à la surface, des martyrs en peignoirs bouillis sur leurs corps comme dans des lessiveuses. Je fis demi-tour pour rentrer à la maison en choisissant la route supérieure où, sous les murs du château, s’alignaient des villas ombreuses. Leurs jardins s’étalaient, figés dans cette chaleur de forge et seules les tiges des roses, comme si on venait tout juste de les retirer de l’enclume, se ployaient fièrement sous une flamme lente et bleue.

Je rêvais d’une petite rue qui descendait en pente abrupte derrière une de ces villas. Je savais qu’elle était ombrée et je décidai donc de m’y rendre pour souffler un peu. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j’aperçus dans le même état d’hébètement qui m’avait poussé à chercher un peu de fraîcheur, le professeur Hermann Cohen. Il me reconnut. La retraite était coupée.

Mon fils est dans sa septième année. Lorsque, n’ayant pas compris une phrase en français, il devine le sens d’après la situation dans laquelle elle a été prononcée, il dit: “J’ai compris cela par la raison et pas par les mots.” Un point c’est tout. Non pas *en raison* de ceci ou de cela, mais compris *par la raison*.

Je profiterai de sa terminologie pour nommer l’intelligence qui permet d’aboutir à une conclusion en opposition à celle qu’on promène en vue de lui procurer un exercice hygiénique, l’intelligence *causale*.

Cohen possédait cette sorte d’intelligence. Converser avec lui était un exploit redoutable, se promener — tout le contraire d’une plaisanterie. En s’appuyant sur sa canne, il avançait avec de fréquents arrêts — personnification réelle de l’esprit de physique mathématique qui, à peu près à la même allure, avançant pas à pas, avait réussi à établir ses thèses principales. Ce professeur de l’Université, affublé d’une ample

redingote, un chapeau mou sur la tête, était rempli, à un certain degré, de l'essence précieuse dont on emplissait autrefois les têtes des Galilée, des Newton, des Leibniz et des Pascal.

Il n'aimait pas parler en marchant et se contentait d'écouter le verbiage de ses compagnons, toujours entrecoupé par les chocs des gradins qui abondaient dans les rues de Marbourg. Il marchait à grands pas, s'arrêtait, prononçait quelques paroles mordantes à propos de ce qu'il venait d'entendre et se repoussant du trottoir d'un vigoureux coup de canne, continuait son chemin, jusqu'à la prochaine halte aphoristique.

C'est ainsi que se poursuivait notre conversation. En mentionnant mon erreur, je ne réussis qu'à l'accentuer, il me le fit comprendre d'une manière humiliante, sans paroles, sans ajouter quoi que ce fût au silence moqueur du bâton appuyé sur le trottoir. Il s'intéressait à mes projets mais ne les approuvait pas. D'après lui, j'aurais dû rester ici jusqu'à ma thèse et ne rentrer à la maison qu'après avoir passé cette épreuve, pour me présenter aux examens d'Etat. Ensuite, il aurait fallu considérer la possibilité de retourner en Occident, afin de m'y installer définitivement. Je le remerciai chaleureusement pour cette hospitalité. Mais ma reconnaissance l'impressionnait beaucoup moins que ma ferme résolution de regagner Moscou. Dans les arguments que j'avais avancés pour étayer ce désir, il saisissait quelque chose d'hypocrite et d'incohérent. Cela le blessait parce que, vu la mystérieuse brièveté de la vie, il détestait les devinettes qui l'écourtent encore artificiellement. Et tout en réprimant son irritation, il descendait lentement une dalle après l'autre en attendant que l'homme à ses côtés se décidât enfin à dire quelque chose de sensé après avoir débité tant de sottises pénibles et manifestes.

Comment aurais-je pu lui avouer à cet instant que j'abandonnais définitivement la philosophie, que j'avais l'intention de terminer mes études à Moscou, comme le

font la majorité des étudiants, en obtenant un diplôme, et que je ne songeais même pas à revenir un jour à Marbourg. Le dire à lui, qui, la veille encore, en prenant sa retraite, avait proclamé dans un discours d'adieux adressé à l'Université, sa fidélité à la grande philosophie, et cela avec tant d'émotion que sur beaucoup de bancs occupés par des étudiants on vit apparaître des mouchoirs.

## 10

Au début d'août ma famille quitta la Bavière pour l'Italie. On m'appelait à Pise. Mes ressources étaient à bout, il me restait à peine assez d'argent pour rentrer à Moscou. Un soir, pareil à d'autres si nombreux ! — qui m'attendaient dans l'avenir — je me trouvais avec G-ov sur la terrasse de notre café habituel. Je me plaignais de l'état déplorable de mes finances. Nous discussions ensemble cette question. A lui aussi il était arrivé de manger de la vache enragée à divers moments de sa vie et c'est précisément dans ces périodes qu'il avait flâné de par le monde. Il s'était attardé plusieurs fois en Angleterre et en Italie et il connaissait les moyens de voyager presque sans frais. D'après son plan, je devais employer les restes de mon argent à visiter Venise et Florence, puis rejoindre mes parents afin de me retaper en mangeant tout mon saoul et toucher de nouveaux subsides pour le voyage du retour. Ceci pourrait, même se révéler inutile si j'arrivais à économiser sévèrement les restes de mon pécule. Il se mit à porter sur le papier des chiffres qui, en effet, donnèrent une certaine somme, bien qu'assez maigre.

Le maître d'hôtel de ce café était un ami de tous les étudiants. Il connaissait les dessous de chacun de nous. Lorsque au beau milieu de mes épreuves, je reçus la visite de mon frère qui m'empêchait nuit et jour de travailler, le brave homme découvrit en lui des dispositions extraordinaires pour le billard et lui



communiqua un goût si fort pour ce jeu que mon frère partait dès le matin pour s'entraîner au café en laissant jusqu'au soir la chambre à mon entière disposition.

Il prit une part des plus actives dans l'élaboration du plan italien. Obligé de s'absenter à chaque instant, il revenait aussitôt libre et en tapant avec un crayon sur le devis de G-ov, lui reprocher de n'être pas suffisamment parcimonieux.

Accouru après une de ces absences, un gros indicateur de chemin de fer sous le bras, il posa sur la table un plateau avec trois verres de punch aux fraises et en écartelant l'indicateur le parcourut deux fois d'un bout à l'autre. Ayant trouvé dans le tourbillon des pages celle qu'il cherchait, il déclara que je devais partir cette nuit-même par l'express de trois heures et quelques et, pour fêter cet événement, nous offrit de trinquer avec lui à la réussite de mon voyage.

Je n'hésitai pas longtemps. En effet, réfléchissé-je, en suivant la marche de son raisonnement. J'ai déjà mon congé de l'Université. Les notes de mes épreuves sont en règle. Il est dix heures et demie. Réveiller ma logeuse n'est vraiment pas un péché majeur. Il me reste pour emballer mes affaires plus de temps qu'il ne m'en faut. Notre ami entra dans une profonde extase comme si c'était lui qui devait voir Bâle le lendemain.

“Ecoutez, dit-il en se purléchant les babines et en ramassant les verres vides, maintenant regardons-nous bien, les yeux dans les yeux, c'est notre coutume ici. Ça peut servir un jour, sait-on jamais !”

Je l'assurai en riant que cela me semblait parfaitement inutile car, quoi qu'il arrive, je ne l'oublierais jamais. Nous prîmes congé l'un de l'autre. Je sortis à la suite de G-ov et le tintement sourd des couverts de nickel s'éteignit derrière nous, comme il semblait en ce moment, pour jamais.

Quelques heures plus tard, après avoir parlé jusqu'à l'hébètement et foulé jusqu'à l'engourdissement complet les trottoirs de la petite ville qui eut vite fait d'épuiser le stock menu de ses rues, G-ov et moi descendîmes dans le faubourg à proximité de la gare. Le brouillard nous enveloppait. Nous nous tenions immobiles, engloutis par sa masse épaisse comme du bétail à l'abreuvoir, et fumions obstinément avec cet engourdissement muet qui fait invariablement éteindre les cigarettes. La lumière succédait à l'obscurité. La rosée resserrait les jardins potagers de chair de poule. Soudain, en un instant, la ville inondée par l'aube apparut tout entière sur la hauteur. Là on dormait encore. Là il y avait des églises, le château et l'université. Mais ils se fondaient encore avec le ciel gris — vraies touffes de toiles d'araignée sur un balai humide. Il me sembla même qu'à peine apparue, la ville commençait à se dissoudre, comme la trace d'un souffle, interrompu à mi-pas de la fenêtre.

“Allons, il est temps”, prononça G-ov.

Le jour se levait. Nous arpentions le quai à pas rapides. Des lambeaux de grondements qui se rapprochaient de plus en plus nous frappaient à la figure comme des pierres lancées à travers le brouillard. Le train se précipita dans la gare. J'embrassai mon camarade et, soulevant ma valise, sautai sur la plateforme. Les silex du béton roulèrent de tous côtés en poussant un gémissement perçant, la portière claqua. J'appuyai le visage contre la vitre. Le train trancha en courbe tout ce qui avait été vécu et, bien avant que je m'y sois attendu, le Lane, le passage à niveau, la chaussée et la demeure que je venais de quitter, galopèrent en se bousculant devant mes yeux. J'appuyai de toutes mes forces sur la vitre pour la baisser. Elle ne cédait pas. Puis elle s'effondra soudain avec fracas. Je me penchai dehors autant que cela m'était possible. Le wagon ballotté vigoureusement prenait à cet instant un virage

impétueux. Tout avait disparu. Adieu philosophie, adieu jeunesse ! Adieu, Allemagne !

## **11**

Six ans passèrent. Lorsque tout fut enfin oublié, lorsque la guerre, après avoir traîné, fut achevée et que la révolution eut balayé le pays, une sonnerie de téléphone s'insinua sous le couvert du crépuscule dans un étage surélevé au plafond bas et retentit dans l'appartement.

“Qui est à l'appareil ? demandai-je

— G-ov”, fut la réponse.

Je ne me suis même pas étonné, tellement c'était surprenant.

“Où êtes-vous ?” accouchai-je au bout d'un instant.

Il répondit.

Encore une chose fantastique.

Il me téléphonait d'un ancien hôtel occupé par un foyer du Commissariat à l'Instruction publique. Un instant après j'étais chez lui. Sa femme n'avait pas changé d'un cheveu. Je ne connaissais pas encore ses enfants.

Mais voici ce qu'il y avait de plus surprenant dans tout cela. Il avait passé toutes ces années à la campagne, comme tout le monde, et, bien qu'à l'étranger, avait subi l'emprise de cette même guerre sinistre pour la libération des petites nations. J'apprenais qu'il avait quitté Londres récemment et qu'il était sinon membre, du moins un fervent sympathisant du parti. Il occupait une situation et, avec le transfert du gouvernement à Moscou, avait été automatiquement muté à un service correspondant du Commissariat du peuple à l'Instruction publique. C'est ainsi que nous étions devenus voisins. Voilà tout.

Et moi, qui courais vers lui comme vers un ancien Marbourgeois ! Non pas évidemment pour reprendre

avec lui la vie qui avait été arrêtée par cette aube lointaine et brumeuse, ce brouillard où nous restions plantés comme le bétail dans un gué de vaches, mais pour la recommencer avec plus de circonspection et, autant que possible, sans guerre. Oh, certainement pas pour cela ! Mais tout en sachant d'avance qu'une pareille reprise était impensable, je courais quand même, tout en essayant de comprendre pourquoi elle était devenue impensable dans ma vie.

J'ai eu plus tard la chance de visiter encore une fois Marbourg. J'y ai passé deux jours en février de l'année 23. J'étais venu avec ma femme, mais ne m'étais pas donné la peine de lui rendre cette ville plus proche. Ainsi, j'avais commis une faute envers nous deux. Cependant, pour moi non plus cette rencontre n'a pas été facile. J'avais connu l'Allemagne d'avant-guerre et voilà que je la voyais dans l'après-guerre. Tout ce qui s'était passé dans le monde se révélait soudain à moi dans son plus effroyable condensé. C'était l'époque de l'occupation de la Ruhr. L'Allemagne avait faim et froid, sans illusions, sans essayer de tromper qui que ce fût, tendant la main, de temps à autre, comme pour ramasser une aumône (geste qui ne lui est guère familier), et, toute sans exception, sur des béquilles.

A ma grande surprise, je retrouvai ma logeuse en vie. En me voyant, elle et sa fille joignirent les mains. Elles se tenaient toutes les deux à leur place habituelle comme il y a onze ans, et causaient entre elles au moment où j'entrai. La chambre était à louer. On l'ouvrit pour moi. Sans cette route d'Okershausen à Marbourg, je ne l'aurais pas reconnue. La route elle, s'étalait tout comme par le passé devant la fenêtre. Et c'était l'hiver. Mais l'état d'abandon de cette chambre, vide et froide, les branches dénudées à l'horizon, tout cela était inhabituel. Le paysage qui autrefois avait trop songé à la guerre de Trente Ans avait fini par s'attirer celle de 14. En partant,

j'entrai dans une pâtisserie pour envoyer aux deux femmes un grand gâteau aux noix.

Et maintenant un mot sur Cohen. Il n'était pas possible de voir Cohen. Cohen était mort.

## 12

Ainsi, de nouveau, gares, gares, gares. Gares, libellules de pierre qui tourbillonnent à la queue du train.

A Bâle régnait un calme de dimanche si bien qu'on entendait les hirondelles qui, en volant, effleuraient les corniches de leurs ailes. Les murs flamboyants roulaient leurs globes sous les auvents des toits en tuiles d'un noir de cerise et toute la ville semblait les écarquiller et les faire cligner comme des cils. L'or de poteries, sur les primitifs d'un musée propre et frais, brillait de la même flamme que la vigne vierge sur les murs des hôtels particuliers.

“*Zwei Frank vierzig Centime (21)*“, prononce avec une surprenante netteté une paysanne en costume du canton dans une boutique où j'entre par hasard. Cependant, le point de fusion des deux bassins fluviaux ne se trouve pas ici, mais à droite, au-delà et au sud du toit bas, sur le chaud azur fédéral qui s'étale généreusement toujours en montant. Il se situe quelque part sous le Saint-Gothard et en pleine obscurité, selon les dires.

Et c'est cet endroit unique que j'ai raté en dormant, rompu par deux nuits blanches d'un voyage qui durait depuis quarante-huit heures. La seule nuit de toute ma vie où je n'aurais pas dû fermer l'œil. Presque comme: “Simon, veilles-tu ?” Que cela me soit pardonné ! Et cependant il m'est arrivé cette nuit de m'éveiller et de passer des instants honteusement courts devant la fenêtre: “Car leurs yeux étaient alourdis...” et alors...

Tout autour, de moi brailait la réunion communale des sommets atroupés dans l'immobilité. Aha ! Donc

pendant que je sommeillais, le train lançant coup sur coup son sifflement strident et s'insérant en spirale dans la fumée froide des tunnels sans fin, avait atteint le souffle qui dépassait de trois mille mètres celui qui nous est propre, et nous enveloppait maintenant de toutes parts. L'obscurité était absolument impénétrable, mais l'écho la remplissait d'une sculpture de sons en relief. Les abîmes conversaient entre eux à pleine voix, sans se gêner, en cancanant comme de vraies commères sur le compte de la terre. Partout, partout on entendait médire, jaser et suinter les ruisseaux. Il était facile à deviner comment ils avaient été suspendus au-dessus des pentes abruptes et lancés en fils tordus dans la vallée. Les pics en surplomb sautaient sur nous. Ils s'installaient sur les toits des wagons et, s'interpellant gaiement, balançaient les jambes dans le vide et se régalaient d'une promenade gratuite.

Mais le sommeil me subjuguait et me plongeait dans un assoupissement inadmissible au seuil des neiges éternelles, sous les blancs aveugles comme ceux d'Œdipe — des Alpes, au sommet même de la perfection démoniaque de la planète, à l'altitude d'un baiser que, telle *La Nuit* de Michel-Ange, elle dépose amoureusement ici sur sa propre épaule.

Lorsque je me réveillai, une pure matinée alpine regardait par les fenêtres du wagon. Un obstacle, sorte d'éboulement, avait fait stopper le train. On nous invita à passer dans un autre. Nous suivions les rails de la voie qui montait toujours. Le ruban de la route serpentait en sites isolés. C'était à croire qu'on essayait de la camoufler continuellement derrière un coin, comme un objet volé. Un jeune Italien se chargea de mes bagages. Il ressemblait à s'y méprendre à ceux qu'on voit sur les enveloppes de chocolat. Quelque part, non loin de là, son troupeau faisait de la musique. Le tintement des clochettes se détachait en coups et contre-coups paresseux. Les taons suçaient la musique. Sa peau se

tordait en tiquant. Les marguerites embaumaient et le jacassement des eaux ruisselantes qui clapotaient invisibles de tous les côtés n'arrêtait pas un instant.

Les conséquences du manque de sommeil ne tardèrent pas à se faire sentir. J'ai passé une demi-journée à Milan et je n'en ai rien retenu à part la cathédrale qui, à mesure que je m'approchais d'elle à travers la ville, changeait continuellement d'expression, se dévoilant devant moi à chaque croisement. Elle seule est restée vaguement gravée dans ma mémoire. Glacier fondant, elle se dressait sur la pente bleue de la chaleur d'août et semblait alimenter en glace et eau les nombreux cafés milanais. Lorsque, enfin, la place, plutôt étroite, m'amena à ses pieds et que je renversai la tête pour mieux la voir, elle se précipita sur moi par toute la chorale et tout le bruissement de ses pilastres et tourettes, tel un bouchon de neige dans la tige coudée d'une gouttière au printemps.

Cependant, je tenais à peine sur mes jambes et me promettais en arrivant à Venise, avant toute chose, de dormir tout mon saoul.

### **13**

Lorsque je sortis du bâtiment de la gare avec son auvent provincial d'un style douane-accise, quelque chose de gracieux glissa à mes pieds, quelque chose de sombrement malin, comme des eaux grasses, à peine effleuré de deux ou trois paillettes d'étoiles. Cela s'abaissait et se gonflait presque imperceptiblement et ressemblait à une peinture noircie par le temps dans un cadre vacillant. Je ne compris pas tout de suite que cette image de Venise était bien Venise elle-même, que je m'y trouvais pour de bon, que ce n'était pas un rêve. Le canal contournait en boyau le coin de la gare et se dirigeait vers d'autres miracles de cette galerie flottante sise sur un cloaque. Je me précipitai vers l'arrêt des petits bateaux à bon marché qui remplacent ici les trams.

La vedette suait et s'essoufflait, se mouchait et s'étranglait. En suivant la même étendue d'eau, où traînaient ses moustaches noyées, les palais du Grand Canal voguaient en demi-cercle en nous cédant le pas. Qu'on les nomme palais ou visions célestes cela ne change rien car il n'existe pas de mots pour rendre l'image de ces tapis de marbre polychrome qui descendent verticalement dans la lagune nocturne comme sur l'arène d'un tournoi du Moyen Age.

Il existe un Orient particulier, celui des arbres de Noël, l'Orient des préraphaélites. Il existe une notion de la nuit étoilée selon la légende de l'adoration des mages. Il existe un relief éternel de Noël: une surface de noix dorée aspergée de paraffine bleue. Il existe des mots: Khalva (22) et Chaldée, les images et le magnésium, l'Inde et l'indigo. Il faut leur ajouter le coloris de Venise nocturne et les merveilles reflétées par ses eaux.

Je ne me souviens plus maintenant auprès duquel de ces innombrables palais — Vendramin, Grimaldi Cornero, Foscari ou Loredani — j'ai aperçu la première gondole ou plutôt la première qui ait frappé ma vue. Mais cela est arrivé seulement au-delà du Rialto. Elle glissa sans bruit sur le canal en sortant d'une petite rue latérale et nous coupant la route alla s'amarrer au portail d'un palais. C'était comme si on l'avait amenée de la cour à l'entrée, sur la panse arrondie d'une vague qui roulait lentement. Elle laissa derrière elle une sombre fissure pleine de rats crevés et d'écorces dansantes de pastèques. Devant elle, le vide lunaire du vaste pavé aquatique fuyait dans tous les sens. Elle était immense fémininement, comme semble immense tout ce qui a une forme parfaite et est incommensurable avec la place qu'occupe un corps dans l'espace. Sa hallebarde claire et dentelée, portée par la nuque arrondie de la vague, voguait légère dans le ciel. Et c'est avec la même légèreté que glissait sur les étoiles la silhouette noire du gondolier, tandis que le petit froc de la cabine se perdait



dans la selle, entre la proue et la poupe, et semblait recouvert d'eau.

En écoutant les récits de G-ov sur Venise, j'avais pensé déjà que le mieux serait de m'installer dans le quartier de l'Académie. C'est là que je débarquai. Je ne me rappelle plus si j'ai traversé le pont ou si je me suis attardé sur la rive droite. Je me souviens seulement d'une toute petite place. Elle était entourée de palais semblables à ceux qui bordaient le canal, mais plus gris et plus austères. Et ils s'appuyaient contre la terre.

Sur la place inondée de clair de lune, les gens stationnaient, se promenaient, s'installaient à moitié couchés par terre. Ils n'étaient pas nombreux et semblaient se trouver là pour draper la petite place de corps mouvants, à moitié immobiles ou complètement inertes. Le soir était extraordinairement calme. Mon attention fut attirée par un couple. Sans tourner leur tête l'un vers l'autre, se délectant dans ce silence mutuel, ils fixaient avec intensité au loin la rive opposée. C'étaient probablement des domestiques du palais qui prenaient le frais. Je fus d'abord frappé par la calme prestance du laquais, ses cheveux grisonnants coupés court, la couleur grise de sa veste. Il y avait dans tout cela quelque chose d'étranger à son visage à lui. Il me sembla l'avoir vu déjà mais j'étais incapable de me souvenir où. Je m'approchai de lui ma valise à la main et lui exposai mon souci de trouver un gîte, dans un idiome fantastique, élaboré jadis au cours de plusieurs tentatives pour déchiffrer Dante dans l'original. Il m'écouta poliment, réfléchit un instant et demanda quelque chose à la bonne qui se tenait à côté. Celle-ci fit un signe négatif de la tête. Il sortit une montre à couvercle: regarda l'heure, referma le couvercle en le faisant claquer, replongea la montre dans la poche de son gilet et sans sortir de sa rêverie, m'invita à le suivre d'un mouvement de la tête.

En laissant derrière nous la façade inondée par la lune, nous tournâmes le coin pour pénétrer dans une

petite rue où régnait une obscurité complète. Nous nous engageâmes dans un dédale de ruelles pas plus larges qu'un couloir d'appartement, qui nous soulevaient de temps en temps sur des petits ponts en pierre, courts et bombés. Alors nous apercevions des deux côtés les eaux sales de la lagune si étroitement serrée qu'elle faisait penser à un tapis persan, roulé en tube et fourré non sans efforts dans une caisse tordue. Sur les petits ponts bombés nous rencontrions des passants et le passage d'une Vénitienne se devinait au bruit saccadé de ses talons sur les dalles de pierre.

En haut, en travers des fentes noires comme du goudron le long desquelles nous cheminions, apparaissait la clarté du ciel qui semblait s'éloigner de plus en plus. C'était comme si, sur toute l'étendue de la voie lactée, s'éparpillait le duvet du pissenlit en pleine floraison, comme si les ruelles s'écartaient par moments en formant des places et des croisements dans le seul but d'ouvrir une voie à ces colonnes de lumière en marche. Et tout surpris par l'aspect familier de mon compagnon, je continuais de causer avec lui dans un idiome inexistant et passais du goudron au duvet et du duvet au goudron tout en cherchant sous sa direction le moins cher des logis.

Mais sur les quais, près des grandes eaux, régnaient d'autres couleurs et le calme cédait la place à la cohue.

Sur les vedettes qui abordaient et démarraient, se pressait une foule animée, et l'eau noire et huileuse s'embrasait de reflets de neige, de marbre broyé, et se brisait dans les mortiers des machines qui travaillaient avec frénésie ou stoppaient brusquement. Et tout à côté de son bouillonnement zonzonnaient vivement les becs à gaz sous les tentes des fruiteries, les langues marchaient, les fruits se trémoussaient et sautillaient dans les bocaux absurdes de compotes mal cuites.

Dans la plongerie d'un restaurant, près de la berge, on nous donna un renseignement utile. Cette adresse

nous reconduisit au point de départ de nos pérégrinations. En nous dirigeant là-bas, il fallut refaire tout le trajet en sens inverse, si bien que, lorsque mon guide m'installa enfin près de Campo Morosini, j'avais l'impression d'avoir traversé une distance égale au ciel étoilé de Venise dans une direction opposée à son mouvement. Si on m'avait demandé alors: qu'est-ce que Venise ?... “Des nuits claires, aurais-je répondu, des places minuscules et des gens tranquilles qui semblent étrangement familiers.”

## 14

“Eh bien, ami ! hurla à tue-tête, comme s'il s'adressait à un sourd, le patron, un robuste vieillard d'une soixantaine d'années dont la chemise sale s'ouvrait sur la poitrine. Je vous installerai comme mon propre fils.” Son visage s'injecta de sang. Il me mesura d'un regard renfrogné et passant ses pouces sous les boucles des bretelles se mit à tapoter sa poitrine avec ses doigts velus. “Voulez-vous du veau froid ?” hurla-t-il sans adoucir son regard, en omettant de tirer une conclusion de ma réponse.

Cet homme avec ses terribles moustaches à la Radetzky était probablement très bon et se donnait seulement des airs d'épouvantail. Il se souvenait de la domination autrichienne et, comme cela se révéla bientôt, parlait un peu l'allemand. Cependant, cette langue était pour lui surtout une langue de “sous-offs”, en majorité dalmates, ce qui fit que ma prononciation correcte évoqua en lui de tristes pensées sur la décadence de la langue allemande depuis l'époque de son service. Je crois, d'ailleurs, qu'il souffrait d'aigreurs d'estomac.

En se levant comme sur des étriers derrière son comptoir, il cria quelque chose à l'adresse de quelqu'un et sortit d'un pas élastique dans la courette qui avait servi de décor à notre première rencontre. Il y avait là plusieurs tables recouvertes de nappes sales.

“Vous m’avez tout de suite paru sympathique, dès le moment où vous êtes entré”, siffla-t-il entre ses dents avec malveillance. Tout en m’invitant du geste à m’asseoir, il s’installa lui-même sur une chaise à deux ou trois tables de moi. On m’apporta de la viande et de la bière.

La courette servait de salle à manger. Les locataires, s’il en existait, avaient sans doute soupé depuis longtemps et regagné leurs chambres. Seul, un petit vieux chétif s’attardait encore dans un coin de cette arène de glotonnerie en faisant obséquieusement écho au patron lorsque celui-ci s’adressait à lui.

Tout en dévorant mon rôti, j’avais remarqué déjà que l’assiette avait disparu une ou deux fois pour revenir garnie de tranche d’un rose humide. Il se peut que j’aie somnolé, car mes yeux se refermaient tout seuls.

Soudain, comme dans un conte, apparut près de la table une petite vieille, sèche et mignonne, que le patron mit au courant en quelques mots de sa féroce sympathie pour moi. Après quoi, ayant gravi derrière elle un escalier étroit, je me retrouvai seul dans une minuscule chambrette, gagnai mon lit à tâtons et sans autre préambule me couchai après m’être déshabillé dans le noir.

Je m’éveillai par une splendide matinée ensoleillée, après dix heures d’un sommeil robuste, fougueux, d’une traite. L’incroyable se confirmait. J’étais bien à Venise. Les reflets du soleil qui grouillaient en menu fretin doré sur le plafond comme dans une cabine de bateau me parlaient et m’incitaient à me lever sans tarder et à partir au pas de course pour visiter la ville.

J’examinais la pièce. Aux clous enfoncés dans une cloison passée à la peinture, étaient suspendus jupes, blouses, un plumeau accroché par sa boucle et un maillot que retenait au clou un cordon tressé. Le rebord de la

fenêtre était encombré de pots remplis d'onguents, une boîte de bonbons abritait de la craie brute.

Derrière un rideau tendu sur toute la largeur des combles, on entendait les coups et le bruissement d'une brosse à cirer. Ce bruit me parvenait déjà depuis un bon moment. C'est là, sans doute, qu'on cirait les chaussures de toute la clientèle. Le chuchotement de voix de femmes et le murmure d'enfants se mêlaient à ce bruit. Dans la femme qui chuchotait, je reconnus la petite vieille de la veille. Elle était une parente éloignée du patron et travaillait chez lui comme gouvernante de l'hôtel. Il m'avait cédé son réduit à elle, mais lorsque je voulus remédier à cela, elle me supplia, fort émue, de ne pas me mêler des affaires de la famille.

Avant de me lever, tout en m'étirant dans mon lit, je jetai encore un regard autour de moi et une révélation subite vint éclairer pour moi les événements de la journée précédente. Mon guide d'hier ressemblait au garçon de café à Marbourg, celui qui avait exprimé l'espoir de m'être utile un jour. La nuance de suggestion que reflétait sa voix avait pu contribuer à accentuer encore cette ressemblance. C'était certainement la raison qui me poussa à lui faire confiance, de préférence à tous ceux qui se trouvaient sur la place.

Il n'y a rien d'extraordinaire dans tout cela. Nos "bonjours" et "au-revoir" les plus inoffensifs n'auraient aucun sens si le temps n'était pas pénétré de l'unicité des événements et des actes entrecroisés qui forment la vie.

## 15

Ainsi donc, c'était mon tour d'être touché par ce bonheur. Et j'ai eu la chance de réaliser qu'on peut, jour après jour, courir au rendez-vous avec un fragment de terre bâti, comme si c'était un être vivant.

De quelque côté qu'on aborde la piazza, toutes les approches sont gardées par l'instant où le souffle

s'accélère et les jambes, sans que vous fassiez un effort pour presser le pas, vous portent toutes seules vers elle. Que cela se passe du côté de la Merceria ou du Télégraphe, le chemin, à un certain moment, devient une sorte de seuil au-delà duquel l'air se détache de celui que vous avez respiré jusqu'ici et en étalant sa propre piazza, largement tracée sous la voûte céleste, vous amène comme à une réception: le campanile, la cathédrale, le palais des Doges et la galerie à trois faces.

En se familiarisant peu à peu avec eux, on commence à pencher vers la conviction que Venise est une ville habitée par des monuments. Par les quatre déjà cités et quelques autres du même genre. Cette affirmation n'a rien de figuré. La parole incarnée par les bâtisseurs dans une langue de pierre est si élevée qu'aucune rhétorique n'est capable d'atteindre sa grandeur.

Leurs œuvres d'ailleurs, ont été au cours des siècles recouvertes comme par des coquillages, de l'admiration exaltée des voyageurs. Cette admiration toujours croissante a refoulé hors de Venise la dernière trace de l'éloquence. Il ne reste plus de place pour elle dans les palais vides. Tout l'espace se trouve rempli par la beauté.

Lorsqu'en montant dans la gondole louée à la gare, les Anglais s'arrêtent pour jeter un dernier regard sur la piazzetta dans des poses qu'on trouverait toutes naturelles à un moment de séparation avec des êtres vivants, on éprouve envers eux une jalousie d'autant plus vive que, comme il est notoire, aucune civilisation ne s'est approchée plus près de l'italienne que précisément la britannique.

## 16

Il y eut un jour où sous ces mêmes mâts d'étendards se pressaient en foule, s'entrelaçant par générations comme par des fils d'or, trois siècles tissés en une toile merveilleuse. Et non loin de là somnolait alors une vraie

jungle de vaisseaux, la flotte de ces siècles. Elle semblait continuer en quelque sorte le tracé de la ville. Les cordages se penchaient par-delà les combles, les galères épiaient les alentours. Sur terre comme sur l'eau, on se mouvait de la même manière. Il arrivait que par une nuit étoilée un navire à trois mâts, enfonçant sa côte dans la rue, l'enchaînait tout entière par la sombre menace de sa pression immobile. Et avec une grandeur égale, les frégates à l'ancre se hissant majestueusement jetaient de la rade leur dévolu sur les salles profondes et calmes des palais. Pour l'époque, cette flotte était très puissante. Elle frappait l'imagination par le nombre de ses unités. Au XV<sup>e</sup> siècle, elle comportait déjà jusqu'à trois mille cinq cents navires marchands, desservis par soixante-dix mille matelots et ouvriers de port, sans compter la marine de guerre.

Cette flotte matérialisait la réalité de Venise, le dessous prosaïque de sa féerie. On pourrait dire, en jouant sur un paradoxe, que son tonnage roulant constituait le sol ferme de la ville, son fonds agraire et son sous-sol commercial et pénitentiaire. L'air pris dans les filets de ses cordages se morfondait plein de désespoir. Il émanait de cette flotte quelque chose de languissant et de déprimant. Mais, selon la loi des vases communicants, une réponse expiatoire s'élevait de la berge pour contrebalancer cette oppression. Le comprendre, c'est réaliser la manière dont l'art dupe son client.

L'origine du mot "pantalon" est assez curieuse. Autrefois, avant de désigner la culotte, il servait de nom à un personnage de la comédie italienne. Mais bien avant encore, dans sa signification première de *pianta leone* (23) il exprimait l'idée de Venise victorieuse et signifiait: celle qui implante le lion (sur l'étendard), c'est-à-dire en d'autres termes, Venise la Conquérante. Byron lui-même la désigna ainsi dans son *Child Harold*.

*Her very byword sprung from victory,*

*The planter of the Lion, which through fire*

*And blood she bore o'er subject earth and sea (24).*

La façon dont se transforment les notions est vraiment remarquable. Une fois qu'on est habitué aux horreurs, elles deviennent les bases mêmes du bon ton. Comprendrons-nous jamais comment la guillotine a pu assumer pour un temps la forme d'une broche ?

L'emblème du lion a figuré à Venise sous des aspects multiples. Ainsi la fente dans l'escalier des censeurs où on glissait des dénonciations secrètes, au voisinage des fresques de Véronèse et du Tintoret, avait la forme d'une gueule de lion. On ne sait que trop quelle frayeur suscitait cette *bocca di leone* dans l'âme de ses contemporains. Avec le temps, il était devenu indécent de prononcer le nom d'une personne mystérieusement disparue dans la fente aux sculptures admirables, si les autorités elles-mêmes n'exprimaient aucun regret à ce propos.

Tant que l'art édifiait des palais pour les oppresseurs, on lui faisait confiance. On s'imaginait qu'il partageait les opinions communes et partagerait dans l'avenir le sort commun. Mais c'est précisément le contraire qui arriva. La langue de l'oubli, et non cette langue pantaléonique qu'on leur attribuait par erreur, devint le véritable idiome des palais. Les buts pantaléoniques sont tombés en poussière. Les palais demeurent toujours.

Et la peinture vénitienne, elle aussi, demeure. J'avais goûté à la saveur de ses sources chaudes dans mon enfance, sur les reproductions et dans les expositions des musées. Mais il a fallu arriver aux lieux de leur naissance pour saisir à la place de tableaux isolés la peinture elle-même: marais d'or bouillonnant sous les pas, langage sublime, un des abîmes initiaux de la création.



Je m'imprégnais de ce spectacle plus profondément et de façon plus diffuse que ne peuvent l'exprimer les formules que j'emploie aujourd'hui. Je n'essayais pas de comprendre ce que je voyais dans le sens que j'ai l'intention de lui prêter tout à l'heure. Mais les impressions se déposèrent d'elles-mêmes dans ma conscience au cours de longues années, de manière homogène, et dans ma brève conclusion je ne m'écarterai pas d'un cheveu de la vérité.

J'ai compris quelle est l'observation qui frappe en premier lieu l'instinct du pittoresque. Comment on saisit, soudain, ce que ressent le visible lorsqu'on commence à le voir. Une fois remarquée, la nature recule en faisant place à l'espace docile d'un récit et dans cet état on la transporte doucement, à moitié endormie, sur la toile. Il faut avoir vu Carpaccio et Bellini pour comprendre ce que c'est qu'une image.

J'appris ensuite comment le syncrétisme accompagne l'épanouissement de la maîtrise, lorsqu'une fois, l'identité de l'artiste avec l'élément de la peinture réalisée, il devient impossible de dire qui s'extériorise avec le plus de force sur la toile: l'exécuteur, l'œuvre exécutée ou le thème. Il faut avoir vu Véronèse et le Titien pour saisir l'essence de l'art.

En somme, n'ayant pas alors donné leur juste valeur à ces impressions, j'ai appris qu'il suffit de bien peu de choses pour provoquer la colère du génie.

Qui le croirait ? Le triomphe de l'image créée, de celui qui l'a créée et du sujet de cette création ou, sur un plan plus vaste, le déplacement des axes de forces de l'objectivité, voilà ce qui le fait enrager. Comme s'il recevait une gifle infligée dans sa personne à toute l'humanité. La tempête alors pénètre dans ses toiles, purifiant le chaos de la création par des coups déterminants de la passion. Il faut avoir vu le Michel-Ange vénitien — Tintoret — pour comprendre ce que c'est qu'un génie, c'est-à-dire un artiste.

Cependant, dans ces jours lointains, je n'entrais pas dans toutes ces subtilités. Alors, à Venise, et avec plus de force à Florence ou plutôt, pour être tout à fait exact, au cours des hivers moscovites qui suivirent mon voyage en Italie, d'autres pensées, très éloignées et très particulières, occupaient mon esprit.

Parmi tout ce que chacun remporte de sa rencontre avec l'art italien, le plus important est cette sensation tangible de l'unicité de nos cultures en quoi qu'on la reconnaisse et comment qu'on la nomme.

Que de choses ont été dites, par exemple, sur l'esprit païen des humanistes et comme elles divergent entre elles ! Les uns y reconnaissant une tendance légale, d'autres, illégale. Et, en effet, le choc entre la foi dans la résurrection et le siècle de la Renaissance est un phénomène extraordinaire, central et unique dans l'histoire de l'Europe. Qui donc n'a pas été saisi par l'anachronisme, souvent immoral, de l'interprétation des sujets canoniques, de toutes ces "Présentations", "Ascensions", "Noces de Cana" et "Cènes" noyées dans le luxe licencieux d'une aristocratie effrénée.

C'est en ce désaccord que se révélait à moi la particularité millénaire de notre culture.

L'Italie avait incarné et cristallisé à mes yeux tout ce à quoi nous aspirons inconsciemment dès la plus tendre enfance. Sa peinture avait parachevé ce que j'aurais dû atteindre sur elle en pensée. Et pendant que je m'attardais à longueur de journées dans toutes sortes de conférences à son sujet, elle jeta à mes pieds une connaissance toute prête, cuite à point dans la couleur.

Je compris, par exemple, que la Bible n'est pas tellement un livre au texte ferme qu'un agenda tenu par l'humanité. Je compris que tel est tout ce qui porte le sceau de l'éternité. Qu'il est vivant non pas lorsqu'il est

obligatoire, mais lorsqu'il se révèle compréhensif à toutes les reproductions que lui renvoient les siècles issus de lui. Je compris que l'histoire de la culture est une chaîne d'équations en images qui unit paire par paire, dans un ordre successif, l'inconnu au connu et que le connu constant pour toute l'évolution est une légende qui sert de fondement à la tradition. Quant à l'inconnu, toujours renouvelé, il représente le moment d'actualité de la civilisation en cours.

Voilà ce qui m'intéressait à cette époque, voilà ce que je comprenais et aimais.

J'aimais l'essence vivante du symbolisme historique, autrement dit cet instinct grâce auquel nous avons, à la manière des hirondelles, construit le monde, un nid immense composé de ciel et de terre, de vie et de mort, ainsi que de deux formes du temps: le présent et l'absent. Je comprenais que seule la force d'attraction enfermée dans l'image transparente de toutes ses particules l'empêchait de se désagrèger.

Mais j'étais jeune et j'ignorais que tout cela n'englobait pas le destin du génie et de sa nature. J'ignorais que son être reposait dans l'expérience réelle et non dans un symbolisme reflété par le figuré. J'ignorais que, contrairement aux primitifs, ses racines s'enfoncent dans une rude spontanéité de l'intuition morale. Parmi ses caractéristiques, l'une d'elles est surtout remarquable. Bien que tous les éclats de l'affectivité morale se produisent à l'intérieur de la culture, il semble toujours au rebelle que sa révolte court la rue et au-delà de son enceinte. J'ignorais que les images les plus vivaces sont celles qui ont été composées par un iconoclaste dans les cas très rares où celui-ci ne naît pas les mains vides.

Lorsque le pape Jules II exprima son mécontentement à propos de la pauvreté des coloris sur les fresques de la Sixtine, Michel-Ange, en se justifiant, répliqua en désignant au plafond les sujets qui

l'animaient: "A cette époque, on ne s'habillait pas d'or. Les personnages représentés ici n'étaient pas riches." Voilà le langage puéril de ce type d'hommes.

Le sommet d'une culture ne peut être atteint que par un homme qui porte en lui un Savonarole dompté. Un Savonarole indompté la détruit.

Le soir, à la veille de mon départ, il y avait un concert sur la piazza avec illumination, comme on en organise souvent là-bas. Les façades qui dessinent ses limites se hérissaient de haut en bas de pointes d'ampoules électriques. Des écrans, installés sur trois côtés — noirs et blancs — captaient la lumière et la reflétaient. Les visages des auditeurs installés à ciel découvert s'embrasaient de vives couleurs comme si tout se passait dans une salle de bal close, magnifiquement éclairée. Soudain, le plafond imaginaire se mit à crachoter légèrement, tout comme sur une vraie place de Gand dans le nord lointain. Mais à peine commencée, la pluie de cette autre ville s'arrêta soudain. Une fusée transforma le campanile en une colonne de marbre rouge gravée dans la brume rose qui voilait à moitié son sommet. Un peu plus loin bouillonnaient les vapeurs d'un vert foncé et la charpente à cinq têtes de la cathédrale se dérobaît, féerique, derrière ce voile. L'autre bout de la place ressemblait à un royaume sous-marin. Sur le portail de la cathédrale, l'attelage à quatre chevaux arrivé au galop de la Grèce antique et brusquement stoppé comme sur le bord d'un précipice lançait des reflets d'or.

Lorsque le concert fut terminé, la meule des pas qui tournaient depuis longtemps dans le cercle des galeries monta soudain à la surface, leur bruit monotone ayant été complètement couvert jusqu'ici par la musique. C'était une chaîne vivante de flâneurs dont les pieds frappaient les dalles, raclant et bruissant comme des patins dans la coupe glacée d'une patinoire.

Parmi les promeneurs, on voyait passer des femmes, l'air pressé et irrité, menaçantes plutôt que séduisantes. Elles se retournaient en marchant comme pour repousser ou anéantir quelqu'un, puis, redressant leur taille avec défi, disparaissaient vivement sous les portiques. Lorsqu'elles se retournaient, le visage maquillé de la mort sur le châle noir vénitien vous fixait d'un regard- sombre. Leur démarche rapide, dans le *tempo allegro irrato*, concordait étrangement avec le trépignement noir de l'illumination dans les égratignures blanches des petits feux de diamants.

J'ai tenté, à deux reprises, d'exprimer en vers cette impression à jamais liée à Venise. La nuit de mon départ, je me réveillai au son d'un arpège de guitare qui s'interrompit au moment même où j'ouvrais les yeux. Je me précipitai vers la fenêtre sous laquelle clapotait l'eau du canal et me mis à scruter la profondeur du ciel nocturne avec une telle intensité, comme s'il était possible de découvrir dans son immensité la place du son interrompu si brutalement. Si quelqu'un m'avait observé de dehors à cet instant, il aurait cru que, mal réveillé, je cherchais dans les espaces célestes les signes d'une nouvelle constellation apparue au-dessus de Venise, avec la vague idée que cela pourrait être la constellation de la Guitare.

## TROISIÈME PARTIE

### 1

En hiver, la chaîne des boulevards coupait Moscou par un double rideau d'arbres noircis. Les lumières jaunes brillaient aux fenêtres des maisons comme des moitiés de petites tranches de citron découpées en étoile et partagées en deux. Le ciel descendait bas sur les arbres et tout ce qu'il y avait de blanc autour semblait bleu.

Le long des boulevards, des jeunes gens pauvrement vêtus, pliés en deux comme pour porter un coup de cornes, passaient en courant pour se réchauffer. J'en connaissais quelques-uns, mais la plupart m'étaient inconnus. Cependant, ils étaient tous à peu près de mon âge et représentaient pour ainsi dire les visages innombrables de mon enfance.

On avait à peine commencé à les appeler par leurs patronymes (25), on leur avait octroyé des droits et on les avait initiés au secret contenu dans les mots tels que: s'emparer, tirer un avantage, profiter, accaparer. Ils manifestaient à les utiliser un empressement qui méritait un examen plus approfondi.

Il existe dans le monde la mort et la prescience. L'incertitude nous est chère, ce que nous connaissons d'avance nous effraye et toute passion est un bond de côté exécuté à l'aveuglette, pour éviter l'inéluctable qui fonce sur nous. Les espèces vivantes n'auraient pas eu assez d'espace pour vivre et se reproduire si la passion avait manqué de place pour faire un bond hors de cette route commune où roule le temps commun qui est le temps de la destruction lente de l'univers.

Mais la vie dispose d'un espace suffisant pour se déployer et la passion pour bondir, car à côté du temps commun il existe une infinité ininterrompue de codes

routiers, immortels dans la reproduction, et chaque nouvelle génération en représente un tournant.

Les jeunes gens couraient, se courbant en deux à travers la tempête et, bien que chacun d'eux fût poussé en avant par une raison particulière, il existait, en outre, une raison commune qui les stimulait dans cette course, plus exigeante que tout motif personnel: c'était leur intégrité historique, c'est-à-dire un abandon à la passion avec laquelle l'humanité tout entière s'était empressée de pénétrer en eux pour échapper au destin commun et éluder une fois encore sa perte.

Et pour leur cacher le double sens de la course à travers l'inévitable, pour qu'ils ne perdent pas la raison et n'abandonnent pas ce qu'ils avaient commencé et ne se pendent pas aux arbres du globe entier et tout au long des boulevards, une force montait la garde, une force terriblement experte et éprouvée qui les suivait de ses yeux intelligents. Derrière les arbres se tenait l'*art* qui se rend si bien compte de ce qui se passe en nous, qu'on reste invariablement interdit en songeant aux mondes non historiques où il a pu acquérir ce don de voir l'Histoire en silhouettes. Il se tenait derrière les arbres, terriblement pareil à la vie qui l'admettait dans ses flancs à cause de cette ressemblance, comme on admet les portraits des épouses et des mères dans les laboratoires des savants consacrés aux sciences naturelles, c'est-à-dire aux approches de la solution du mystère de la mort.

Qu'était-il donc cet art ? C'était le jeune art de Scriabine (26), Blok (27), Kommissarjevskaja (28), Bélyï (29), un art d'avant-garde, passionnant, original. Il était à ce point admirable que la possibilité de le remplacer par un autre ne venait même pas à l'esprit. On éprouvait par contre, le désir de le reprendre toujours dès le début, mais avec encore plus d'élan, de chaleur, d'ampleur, afin de le rendre particulièrement solide. On avait envie de le conter tout entier d'un seul coup, ce qu'il était impossible de faire sans y mettre de la passion. Or, la passion faisant

un bond de côté, il en résultait quelque chose de nouveau. Toutefois, ce nouveau ne signifiait pas une annulation de l'ancien, comme on le croit généralement, mais, tout au contraire, reproduisait admirablement le modèle. Tel était l'art. Quelle était donc la génération ?

Les garçons de mon âge avaient environ treize ans en 1905 et se trouvaient dans leur vingt-deuxième année à la veille de la guerre. Les deux périodes critiques de leur vie ont donc coïncidé avec deux dates marquées en rouge dans l'histoire de leur pays. Leur virilité d'adolescents et leur majorité de service militaire ont servi d'agrafes à cette époque transitoire. Notre temps, après avoir été piqué dans toute son épaisseur par leurs nerfs, avait été aimablement mis par eux à la disposition des vieillards et des enfants.

Lorsque je rentrai de l'étranger, on fêtait le centenaire de la guerre nationale. La ligne de Brest-Litowsk avait été rebaptisée Alexandrovskaja. On avait blanchi les gares et les préposés aux cloches avaient reçu des chemises propres. Le bâtiment de la gare de Koubinka était décoré de drapeaux, une garde renforcée se tenait à l'entrée. Aux environs, l'empereur passait les troupes en revue et à cette occasion le débarcadère resplendissait d'une peinture jaune vif et de sable frais que l'on n'avait pas encore trop piétiné.

Tout ceci n'évoquait au cœur des voyageurs aucun souvenir des événements célébrés. Le décor commémoratif reflétait le trait particulier de ce règne — indifférence complète pour le sort de la patrie. Et si ces festivités exerçaient une influence quelconque ce n'était certainement pas sur les pensées des hommes, mais uniquement sur les horaires des trains qu'on retenait dans les gares plus longtemps qu'il n'était nécessaire et qu'on stoppait en route en plein champ devant les sémaphores.

Je me souvenais malgré moi du peintre Sérov décédé cet hiver même, des récits du temps où il faisait les



portraits de la famille impériale, des caricatures dessinées par les peintres au cours des soirées chez les Youssouppoff, des anecdotes qui émaillaient l'édition de Koutepov *La Chasse impériale* et d'un tas de détails liés au souvenir de l'Ecole de peinture qui dépendait de la cour impériale et où nous avons vécu environ vingt ans. J'aurais pu également me souvenir de l'année 1905, du drame qui se joua dans la famille de Kassatkine et de mon futile emballement pour les idées révolutionnaires, qui n'alla pas au-delà d'une bravade devant la nagaïka (30) d'un cosaque et du coup qu'il assena sur ma capote d'étudiant au dos ouatiné. Enfin, en ce qui concerne les gardiens, les gares et les drapeaux, ils représentaient certainement une tragédie des plus graves et ne pouvaient en aucune façon être traités en vaudeville inoffensif, comme j'avais tendance à le faire avec mon apolitisme irréfléchi.

J'aurais été tenté de dire que toute cette génération était apolitique. Cependant, je me rends bien compte que n'en connaissant qu'une infime partie il m'était impossible de porter un jugement sur toute l'*intelligentsia*. Cette génération tournait vers moi une de ses faces, mais cette même face, elle la tournait simultanément vers le temps se manifestant par ses premières déclarations sur sa science, sa philosophie et son art.

## 2

Cependant, la culture ne tombe pas dans les bras du premier venu. Tout devait être emporté de haute lutte. L'interprétation de l'amour en tant que duel entre deux sexes s'applique fort bien au cas en question. Un adolescent pouvait acquérir la révélation de l'art seulement au prix d'un penchant agressif soutenu par l'émotion extrême, et comme expérience personnelle. La littérature des débutants était tout émaillée de signes d'un pareil état de conscience. Les nouveaux venus

s'unissaient en groupes qui se divisaient en novateurs et épigones. Impensables prises isolément, ces parties de l'élan général étaient pénétrées d'une force telle qu'elles créaient l'atmosphère d'un roman en cours de réalisation, la période de l'ébauche ayant déjà été dépassée.

Les épigones représentaient un courant sans flamme ni talent; les novateurs se distinguaient par une combativité nourrie d'une haine châtrée. C'étaient des paroles, des effluves de discussions élevées surprises par un signe et portées n'importe où, par bribes, dans un mot-à-mot démantelé, sans le moindre souci de la raison qui avait soulevé toute cette tempête.

Entre-temps, le destin de l'élu qu'on pressentait était déjà suspendu dans l'air. On pouvait presque dire ce qu'il serait sans pouvoir encore le désigner. Observés de l'extérieur, des dizaines de jeunes gens semblaient également inquiets, pensaient de la même façon et nourrissaient des prétentions similaires à l'originalité. En tant que mouvement, les novateurs se distinguaient par une unanimité manifeste. Mais transposés sur le plan des mouvements de toutes les époques c'était une unanimité de billets de loterie dispersés en pluie par la roue aveugle. Le destin de ce mouvement était de ne demeurer pour jamais qu'un mouvement, c'est-à-dire un exemple curieux de déplacement mécanique des chances jusqu'à l'heure où l'un des petits papiers, tombés de la roue, s'embraserait à la sortie dans l'incendie du gros lot, de la victoire, de la personne et de l'éclat d'un nom. Le vainqueur et la justification du tirage se rencontrèrent dans la personne de Maïakovsky (31).

### 3

Notre première rencontre eut lieu dans l'ambiance tendue d'un groupement à l'esprit de chapelle. Je connaissais depuis longtemps ses vers que J. Anissimov m'avait présentés comme un poète présente un poète. Il

s'agissait alors du *Vivier des juges*. Mais cela s'était passé à "Lyrika", cercle d'épigones; ceux-ci avaient le courage de leurs opinions et dans leur cercle Maïakovsky avait été proclamé phénomène à l'avenir prometteur, un colosse.

Par contre, dans le groupe des novateurs — "Force centrifuge" — dont je devais bientôt devenir membre, j'ai appris (cela se passait au printemps de 1914) que Cherchenevitch (32), Bolchakov (33) et Maïakovsky étaient nos ennemis déclarés et qu'une explication assez grave entre nous était imminente. La perspective d'une brouille avec l'homme qui m'avait déjà fortement impressionné à distance et qui m'attirait de plus en plus ne me surprit nullement. C'est en cela que consistait toute l'originalité du mouvement des novateurs. La naissance de la "Centrifuge" fut suivie durant tout l'hiver de scandales incessants. Et tout l'hiver je ne fis que jouer à la discipline de groupe en lui sacrifiant mon goût et ma conscience. Je me préparais à trahir de nouveau n'importe quoi à n'importe quel moment. Mais cette fois j'avais surestimé mes forces.

Par une chaude journée de mai, lorsque nous avions déjà repris nos assises dans la pâtisserie de l'Arbat, les trois poètes que je viens de nommer y pénétrèrent bruyamment, pleins d'entrain. Ils tendirent leurs chapeaux au portier et sans modérer la sonorité de leurs voix, assourdies un instant plus tôt par le bruit des trams et des camions, se dirigèrent gaiement et très simplement vers nous. Ils avaient de belles voix. La ligne déclamatoire qui se développa plus tard provenait de là. Ils étaient vêtus avec élégance, nous autres négligemment. Les positions de l'ennemi étaient sous tous les rapports excellentes.

Bobrov s'en prenait à Chostakovitch qui nous avait un jour accrochés en passant, à quoi nous avons répondu avec encore plus de grossièreté, et il s'agissait maintenant de vider cette querelle. Pendant qu'ils s'expliquaient, j'observais Maïakovsky sans le quitter des

yeux. Il me semble qu'alors je le voyais de près pour la première fois.

Il prononçait les *a* comme *ais* et sa diction ondulait comme une feuille de tôle. Ce n'était en fait qu'un trait de cabotinage. Sa brusquerie affectée pouvait aussi être attribuée facilement à d'autres professions et d'autres situations. Il n'était pas le seul à assumer cet aspect arrogant. Il était entouré de ses camarades. L'un d'eux tout comme lui jouait le dandy, l'autre, tout comme lui également, était un vrai poète. Mais toutes ces similitudes, loin d'atténuer ce que Maïakovsky avait d'exceptionnel, le faisaient ressortir avec plus de force encore. Au lieu de jouer à ceci ou à cela, il jouait à tout à la fois. Au lieu de jouer des rôles, il jouait avec la vie. Ce dernier trait, sans aucun rapport avec sa fin future, se devinait du premier coup d'œil. Et c'était ce qui vous rivait à lui.

Bien qu'on soit habitué à voir en grandeur nature les gens qui marchent ou se tiennent immobiles, ce même phénomène prenait un caractère miraculeux lorsque Maïakovsky faisait son apparition. Toutes les têtes se tournaient vers lui. Dans son cas, le naturel devenait surnaturel. Ce n'est cependant pas sa taille qui en était la cause mais une autre singularité plus vague et plus difficile à saisir. Plus que quiconque il se révélait tout entier dans son apparition. Il y avait en lui plus d'éléments exprimés et définitifs qu'on en rencontre chez la plupart des hommes, ceux-ci n'émergeant que rarement des ténèbres d'intentions non réalisées et de projets avortés et cela seulement en présence de circonstances exceptionnelles.

Il semblait vivre au lendemain d'une expérience spirituelle, et, à toutes les occasions, il apparaissait aux autres dans toute l'ampleur des conséquences naturelles de cette vie déjà intensément vécue. Il s'asseyait sur une chaise comme sur le siège d'une moto, se penchait en avant, découpait et avalait rapidement une escalope

viennoise, jouait aux cartes, en louchant sans tourner la tête, se promenait majestueusement sur le Kouznetzky, récitait d'une voix traînante et sourde, comme des litanies, des bribes de vers d'une profondeur significative, aussi bien les siens que ceux des autres, se renfrognait, se détendait, voyageait et se produisait en public. Et au-delà de tout cela, dans la profondeur, comme derrière la rectitude d'un patineur lancé à pleine vitesse, se dessinait vaguement et invariablement un certain jour qui avait précédé tous les jours de sa vie, où naquit cet élan merveilleux qui le redressait avec tant de grandeur et de spontanéité. On croyait sentir derrière son comportement quelque chose de semblable à une décision, déjà mise à exécution et dont les conséquences ne peuvent plus être évitées. Cette décision c'était son génie dont la découverte l'avait tellement frappé qu'elle était devenue pour lui, à jamais, un ordre thématique à l'exécution duquel il se consacra tout entier sans pitié ni hésitation.

Mais il était jeune alors. Les formes que devait prendre ce thème appartenaient encore à l'avenir. Tandis que le thème, lui, était insatiable et ne souffrait pas de délai. C'est pourquoi, pour l'apaiser, il fallait anticiper son avenir. Or, l'anticipation réalisée à la première personne est toujours une pose.

Parmi ces poses, naturelles dans le monde de la plus haute expression de soi, comme le sont les règles de bienséance dans la vie, il choisit l'intégrité extérieure, la plus difficile et la plus noble des poses dans les rapports de l'artiste avec ses amis et ses parents. Cette pose, il l'observait avec une telle perfection qu'il était devenu à la longue presque impossible de déterminer ce qu'elle recouvrait.

Et cependant, c'était sa timidité féroce qui servait de ressort à son impudence, et sous sa feinte détermination se cachaient une faiblesse de caractère, une sensibilité extrême et un penchant irraisonné vers une humeur

sombre. Le mécanisme de sa veste jaune (34) était également factice. Il luttait ainsi non pas contre les vestons bourgeois, mais contre le velours sombre de son talent, dont la mièvrerie des sourcils noirs avait commencé à le tourmenter bien avant que cela arrivât aux gens moins doués que lui. Parce que personne comme lui ne connaissait la platitude du feu intérieur qu'on néglige d'attiser de temps en temps avec de l'eau froide, et nul mieux que lui ne se rendait compte que la passion suffisant pour engendrer l'espèce ne suffit pas à la création. La création, elle, a besoin d'une passion capable d'engendrer l'image de l'espèce, c'est-à-dire une passion qui, tout en étant extérieurement semblable aux passions, porte en elle une nouvelle promesse.

Les pourparlers furent brusquement interrompus. Les ennemis que nous nous apprêtions à anéantir s'en allèrent vaincus. Les conditions de paix étaient plutôt humiliantes pour nous.

Cependant, l'obscurité était descendue dans la rue. Une petite pluie s'était mise à tomber. Nos ennemis partis, la pâtisserie se vidait avec langueur. Les mouches, les restes des gâteaux, les verres aveuglés par du lait chaud se dessinèrent distinctement. Mais l'orage passa sans éclater. Le soleil frappa avec délice le trottoir tordu en petits pois violets. On était en mai 1914. Les vicissitudes de l'Histoire étaient déjà toutes proches. Mais y songeait-on seulement ? La ville au goût pompier rayonnait d'un éclat de feuille d'or et d'émail comme dans la mise en scène du *Coq d'or* (35). Le feuillage verni des peupliers resplendissait. Les couleurs avaient pour la dernière fois adopté cette teinte virulente dont il leur faudrait bientôt se séparer pour toujours. J'étais fou de Maïakovsky et je m'ennuyais déjà en son absence. Est-il nécessaire d'ajouter que j'ai trahi ceux que je n'avais aucune intention de trahir ?

Le hasard nous a réunis tous le lendemain sur la terrasse du Café Grec. Le grand boulevard jaune s'étirait à plat entre le monument de Pouchkine et la Nikitskaïa. Des chiens maigres, à langues pendantes, bâillaient et s'étiraient, cherchant à installer confortablement leur tête sur leurs pattes de devant. Les nounous, commère à commère, cancaniaient avec entrain et se lamentaient à propos de tout. Les papillons refermaient leurs ailes, par instants, se dissolvant dans la chaleur, puis, soudain, les ouvraient de nouveau et s'abandonnaient aux vagues irrégulières de l'air brûlant. Une fillette toute de blanc vêtue, sans aucun doute en nage de la tête aux pieds, se maintenait en l'air en s'isolant par les cercles sifflants de la corde à sauter.

J'aperçus de loin Maïakovsky et le montrai à Loks. Il jouait à pile ou face avec Khodassévitch (36). En cet instant, Khodassévitch se leva et ayant réglé sa dette à Maïakovsky quitta la terrasse, dans la direction de Strastnoï. Maïakovsky resta seul. Nous échangeâmes un bonjour et la conversation s'engagea. Peu après, il nous proposa de lire quelque chose.

Les peupliers verdissaient. Les tilleuls grisonnaient sèchement. Les chiens somnolents, excédés par les puces, se remettaient d'un bond sur leurs pattes et, ayant pris le ciel à témoin de leur impuissance face à la force brutale, s'étendaient de nouveau sur le sable, incarnation de la somnolence indignée.

De la ligne Alexandrovskaja parvenaient les sifflets gutturaux des locomotives. Et tout autour on coupait les cheveux, on rôtissait et on faisait frire, on trafiquait et on ne faisait rien.

Il nous lisait sa tragédie, *Vladimir Maïakovsky*, qui venait tout juste de paraître à cette époque. J'écoutais, le souffle coupé, ayant complètement perdu conscience de moi-même et de mon cœur saisi. Jusqu'ici, je n'avais jamais entendu rien de pareil.

Il y avait de tout: boulevard, chiens, peupliers et papillons, coiffeurs, boulangers, tailleurs et locomotives. A quoi bon citer tout cela ? Nous avons tous gardé le souvenir de cette journée étouffante, mystérieuse, de ce texte estival, accessible maintenant à tous dans sa dixième édition.

Au loin, les locomotives hurlaient comme des sourds. Dans le pays guttural de sa création à lui, on sentait la même étendue d'horizon inconditionnée que sur la terre. Il y avait aussi cette inspiration insondable en l'absence de quoi toute originalité devient impossible, cette infinité qui s'ouvre à partir de n'importe quel point vital pour partir dans n'importe quelle direction sans laquelle la poésie n'est qu'un malentendu provisoirement non éclairci.

Et comme tout cela était simple ! L'art prenait le nom de la tragédie. Et c'était ainsi qu'il devait se nommer. La tragédie portait le titre *Vladimir Maiakovsky*. Ce titre cachait une découverte d'une simplicité géniale que le poète, non pas l'auteur, mais un sujet de la poésie, adressait au monde à la première personne. Ce titre n'était pas le nom de l'auteur, mais une désignation du contenu de l'œuvre.

## 5

C'est, en somme, du boulevard que je l'ai emporté tout entier avec moi dans ma vie. Mais il était énorme. Le retenir tout en étant séparé de lui devenait impossible. Et je le perdais. Alors il se rappela à mon souvenir par son *Nuage en pantalon*, *La flûte-vertèbre*, *Guerre et Paix*, *L'Homme*. Ce qui s'émoissait entre-temps était à tel point immense que les rappels eux aussi devaient prendre des proportions gigantesques. Tels ils furent, en effet, quelquefois. Chacune des œuvres mentionnées me prenait au dépourvu. Sur chacune d'elles, ayant grandi au point d'être devenu méconnaissable, il renaissait de



nouveau tout entier comme pour la première fois. On ne pouvait pas s'habituer à lui.

## 6

C'est donc avec cette charge d'insolite que je rentrai du boulevard à la maison. La fenêtre de la chambre que je louais alors donnait sur le Kremlin. Nicolas Asséev (37) pouvait arriver à chaque instant de l'autre rive de la Moscova. Il pouvait venir ainsi de chez les sœurs S-kh qui appartenaient à une famille très diversement et profondément douée. Je reconnaissais dans le visiteur que j'attendais une imagination vive bien que confuse, la capacité de transformer l'inconsistance en musique, la sentimentalité et la malice d'une nature véritablement artiste. Je l'aimais. Il se passionnait pour Khlébnikov (38). Je n'ai jamais pu comprendre ce qui l'attirait en moi. Dans l'art comme dans la vie, nous aspirions à des buts différents.

Les peupliers verdissaient et les reflets d'or et de pierre blanche couraient comme des lézards sur l'eau du fleuve, lorsque je me dirigeai vers la gare en traversant le Kremlin et la Pokrovka. Je partais avec la famille Baltrouchaïtis sur les bords de l'Oka, dans le gouvernement de Toula. Tout près de là vivait Viatcheslav Ivanov (39). Tous les autres estivants appartenaient aussi à la sphère des artistes. Les lilas fleurissaient. En s'avancant au beau milieu de la route, ils semblaient me souhaiter une bienvenue pleine d'enthousiasme, il ne manquait que la musique et le pain-sel devant la large entrée de la propriété. Derrière le portail, une cour vide, piétinée par le bétail et couverte d'une herbe inégale, descendait un bon moment encore vers les bâtiments.

L'été promettait d'être chaud et abondant. Je traduisais à cette époque pour le théâtre Kamernyj (40) qui venait seulement de naître, une comédie de Kleist, *La Cruche brisée*. Il y avait beaucoup de serpents dans le

parc. Tous les jours, les conversations tournaient autour d'eux. On parlait des serpents en mangeant la soupe au poisson et en se baignant. Mais lorsqu'on me demandait quelque chose sur moi-même, je parlais de Maïakovsky. Il n'y avait en cela aucune erreur de ma part. Je l'adorais comme un dieu. Il comblait mon horizon spirituel.

## 7

A la déclaration de guerre, le temps se gâta, les pluies se mirent à tomber et les premières larmes des femmes à couler. La guerre était encore une nouveauté, et cette nouveauté nous secouait d'effroi. On ne savait comment s'y prendre avec elle, on y entraît comme dans de l'eau glacée. Les trains de voyageurs, qui emmenaient les habitants de la *volost'* (41) au point de ralliement, marchaient toujours à l'ancien horaire. Le convoi s'ébranlait et à sa suite, se frappant la tête contre les rails, se répandait une vague non de pleurs mais d'un doux roucoulement plaintif et amer comme les baies du sorbier. On soutenait sous les bras une femme âgée, emmitouflée comme en hiver. Les parents du mobilisé l'entraînaient sous la voûte de la gare en lui proférant pour le calmer des monosyllabes consolants. Ces lamentations qu'on entendit seulement dans les premiers mois de la guerre dépassaient en ampleur le chagrin des jeunes épouses et des mères qui s'extériorisaient ainsi. On introduisait cette manifestation dans l'ordre extraordinaire des voies, les chefs de gare se mettaient au garde-à-vous sur son itinéraire, les poteaux télégraphiques s'écartaient sur son passage. Elle transformait les pays, visible de partout dans son cadre d'étain de l'adversité, c'était quelque chose de brûlant dont on avait perdu l'habitude, et qui restait intact depuis les guerres précédentes. On l'avait extraite maintenant du fond du bahut, la veille même, et on l'amenait à cheval au train pour la reconduire plus tard à la maison, dans la boue amère d'un chemin vicinal. C'est ainsi qu'on accompagnait les êtres chers qui

s'engageaient comme volontaires ou les "pays", qui partaient vers la ville dans des wagons verts.

Quant aux soldats qui se dirigeaient en formations achevées directement là-bas, au centre de la terreur, ils étaient accueillis et accompagnés sans lamentations. Serrés dans leurs uniformes, ils sautaient des hauts wagons de marchandise sur le sable, avec une allure qui n'avait plus rien d'un moujik, faisaient sonner leurs éperons et se balançaient, leur capote nonchalamment jetée en travers des épaules. D'autres se tenaient dans les wagons, près des barres, et donnaient des tapes amicales aux chevaux qui creusaient à coups de fers le bois sale du plancher pourri. Ceux de la plate-forme n'offraient pas de pommes gratuitement, avaient la répartie facile et, s'enflammant d'un rouge écarlate, souriait malicieusement dans les plis de leurs fichus étroitement serrés sur la tête.

Septembre touchait à sa fin. Le noisetier aspergé d'un or poussiéreux scintillait, dans les vallons, comme à travers la boue d'un incendie éteint, courbé et écrasé par les vents et les ramasseurs de noix, image confuse de désolation aux articulations brisées par une résistance obstinée au désastre.

Un jour, en août, les couteaux et les assiettes sur la terrasse prirent une teinte verdâtre, le crépuscule descendit sur la terre, les oiseaux se turent. Le ciel se mit à arracher la nuit claire et ajourée comme si c'était un bonnet magique dont on l'eût recouvert par surprise. Le parc désert loucha lugubrement vers le ciel sur l'énigme humiliante qui transformait la terre — dont il buvait avec tant de fierté, de toutes ses racines, la gloire claironnante — en quelque chose mis en disponibilité. Un hérisson sortit en roulant sur l'allée. Une vipère crevée, tordue en hiéroglyphe, traînait sur son chemin. Il la poussa, puis la lâcha et s'immobilisa dans l'attente. Ensuite, il brisa et répandit une poignée d'aiguilles sèches, avança puis rentra sa petite gueule de cochon. Tant que dura

l'éclipse, la boule épineuse changea de forme, se serrant tantôt en pomme tantôt en chausson, jusqu'à ce que le pressentiment d'une sécurité renaissante la chassât de nouveau dans son trou.

## 8

Une des sœurs S-kh, M-va s'était installée pour l'hiver sur le boulevard Tverskoï. Elle recevait beaucoup de monde. Entre autre, un musicien remarquable (j'étais très lié avec lui), J. Dowein. Maïakovsky y venait aussi. A cette époque, je m'étais habitué déjà à voir en lui le premier poète de la génération. Le temps démontra que je ne m'étais pas trompé. Il y avait, il est vrai, Khlebnikov et son authenticité subtile. Mais une part de ses mérites reste toujours fermée pour moi, car la poésie telle que je la comprends s'épanouit quand même dans la perspective historique et en collaboration avec la vie réelle. Il y avait également Sévérianine (42), poète lyrique qui s'épanchait spontanément en strophes revêtues de formes toutes prêtes à la manière de Lermontov et qui, en dépit de sa trivialité et d'une certaine négligence, impressionnait précisément par la rare structure de son talent ouvert et déployé. Cependant, au sommet du destin poétique se trouvait Maïakovsky et cela se confirma pleinement quelque temps après. Plus tard, chaque fois qu'une génération s'extériorisait sous une forme dramatique en prêtant sa voix au poète, que ce soit Essenine, Selvinsky ou Zvetaeva, liés par la même génération, c'est-à-dire dans le message qu'ils lançaient au monde, se faisait entendre un écho de la note intime de Maïakovsky. Je passe sous silence des maîtres tels que Tikhonov et Asséev, parce que j'ai l'intention de me limiter, maintenant comme par la suite, à la ligne dramatique qui m'est la plus proche, alors qu'eux, pour leur part, avaient choisi une autre orientation.

Maïakovsky venait rarement seul. Sa suite était généralement composée de futuristes, membres du

mouvement. C'est dans la maison de M-va que je vis pour la première fois de ma vie un réchaud à pétrole. Cet engin, à l'époque dont je parle, n'exhalait pas encore de mauvaise odeur. Qui aurait pu prévoir alors, qu'un jour il empoisonnerait notre vie à tel point et se répandrait si largement ? La boîte métallique, propre et hurlante, jetait une flamme à grande pression sur laquelle on faisait cuire, une après l'autre, des côtelettes, tandis que les coudes de la patronne et de son aide se couvraient d'un hâle caucasien de nuance chocolat. La petite cuisine froide se transformait soudain en une colonie quelque part sur la Terre de Feu, lorsque, arrivant de la salle à manger pour rendre visite aux dames, nous nous penchions tels des techniciens de Patagonie sur la crêpe de cuivre qui personnifiait quelque chose de clair et d'archimédien. On courait chercher de la bière et de la vodka. Dans le salon, un grand arbre de Noël, de connivence clandestine avec les arbres du boulevard, tendait ses pattes vers le piano à queue. Il gardait encore son air sombre et solennel. Le canapé disparaissait sous un amas de friandises et de cannetilles brillantes dont une partie reposait encore dans les boîtes en carton. On lançait des invitations spéciales pour demander aux amis de venir décorer l'arbre, autant que possible le matin, c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi. Maïakovsky déclamait et faisait rire toute le monde, puis soupait en vitesse pour jouer plus vite aux cartes. Il était d'une amabilité mordante et camouflait avec beaucoup d'astuce son excitation. Quelque chose se passait en lui, il franchissait un tournant intérieur. Sa prédestination s'ouvrait à lui. Il posait ostensiblement mais avec une angoisse et une fièvre telles, que sur cette pose on voyait perler des gouttes de sueur froide.

## 9

Mais il lui arrivait de venir seul, sans sa suite de novateurs. On le voyait souvent en compagnie d'un homme qui sortait avec dignité de l'épreuve que

représentait ordinairement le voisinage de Maïakovsky. Parmi la multitude de gens qui entouraient le poète, Bolchakov était le seul qui, à mon avis, cadrerait avec lui sans effort. Il était possible de les écouter tous les deux, dans n'importe quelle séquence, sans forcer l'oreille. Comme plus tard, dans une autre union, encore plus forte, avec l'amie de sa vie L. Y. Brik. Cette amitié avec Bolchakov était facile à comprendre, elle était naturelle. Lorsque Maïakovsky se trouvait en sa compagnie, on ne souffrait pas pour lui. Il était en paix avec lui-même et gardait sa dignité.

Or, généralement ses sympathies rendaient les gens perplexes. Poète doué d'une profondeur de conscience vertigineuse, il avait réussi bien au-delà de tous les autres, à dévoiler l'élément lyrique et à le rapprocher du thème avec la témérité d'un chevalier du Moyen Age. Dans la fresque immense du thème, la poésie trouva alors un langage d'identification presque sectaire. Simultanément, il s'empara, sur un plan également large et vaste, d'une autre tradition de caractère plus local. Il contemplait sous ses pieds une ville qui montait lentement vers lui du fond du *Cavalier d'airain* (43), de *Crime et Châtiment* (44) et de *Pétersbourg* (45) une ville embuée d'une brume légère, qu'on avait surnommée avec une imprécision inutile le problème de l'*intelligentsia* russe, mais qui, en réalité, était une ville plongée dans le brouillard d'éternelles conjonctures sur l'avenir. En somme, une ville russe précaire des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Maïakovsky embrassait cette vue grandiose, plongé dans une vaste contemplation, et restait en même temps fidèle, presque comme à un devoir, à toutes les entreprises microscopiques de sa clique réunie au petit bonheur et médiocre jusqu'à l'indécence. Attiré vers la vérité avec une force presque animale, il s'entourait de gens aux prétentions mesquines, aux réputations fictives et non justifiées.

Pour tout dire, il découvrait toujours quelque chose d'intéressant dans les vétérans du mouvement qu'il avait lui-même et pour toujours renié. C'était probablement la conséquence d'une solitude fatale, établie une fois pour toutes et, par la suite, volontairement cultivée avec le pédantisme propre à une volonté qui suit la voie de l'inéluctabilité consciente.

Cependant tout ceci se fit sentir plus tard. Les symptômes des singularités futures se manifestaient encore très faiblement à l'époque dont je parle. Maïakovsky déclamait les vers d'Akhmatova (46), de Sévérianine, ses propres poèmes et ceux de Bolchakov, sur la guerre et sur cette ville que nous traversions dans la nuit en rentrant de chez nos amis. C'était déjà une ville de l'arrière, bien que assez éloigné. Nous étions en train de succomber face aux problèmes particulièrement ardues pour l'immense Russie: ceux du transport et du ravitaillement. On assistait déjà à l'apparition d'une nouvelle terminologie — ordre spécial, médication, licences et réfrigération — qui faisait éclore les premières larves de la spéculation. Et pendant que le pays se concentrait sur les wagons, on transportait dans ces wagons, jour et nuit, dans un tohu-bohu, avec des chansons, de grands lots d'une population autochtone, fraîche et saine, en échange d'un lot avorté qu'on ramenait dans les trains sanitaires. Les meilleures parmi les jeunes filles et les femmes s'engageaient comme infirmières. C'est seulement sur le front que la situation était franche. L'arrière était de toute façon condamné à une situation fautive, si même il renonçait à se bercer sciemment d'illusions. La ville se camouflait derrière une phraséologie creuse à la manière d'un voleur, pris la main dans le sac bien qu'à ce moment personne ne cherchât encore à le saisir. Comme tous les hypocrites, Moscou vivait d'une vie extérieure, exacerbée, se parant de couleurs vives et affectées comme une vitrine de fleuriste en hiver. La nuit, elle ressemblait à s'y méprendre à la voix de Maïakovsky. Ce qui se passait en

elle et ce qu'échafaudait et contre quoi fulminait cette voix, se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Ce n'était pas certainement une ressemblance dont rêve le naturalisme mais un lien qui fusionne en un seul tout l'anode et la cathode, l'artiste et la vie, le poète et le temps.

En face de chez M-va se trouvait la maison du chef de la police. C'est là que je me suis heurté en automne à Maïakovsky et, autant qu'il m'en souviennne, à Bolchakov. Nous nous étions rendus là-bas dans le même but de régler une formalité indispensable pour nous engager comme volontaires. Chacun de nous s'appliquait à cacher aux autres cette procédure. Je ne l'ai pas poussée jusqu'au bout en dépit du désir paternel. Mais, si je ne me trompe, mes camarades en restèrent également là. C'est le fils de Chestov, officier fraîchement promu, un garçon de toute beauté, qui me supplia de renoncer à cette idée. Il me parla du front dans des termes positifs et sensés, me prévenant que ce que je trouverais là-bas était absolument opposé à ce à quoi je m'attendais. Peu de temps après son retour au front, il fut tué dans un des premiers combats. Bolchakov entra à l'Ecole de cavalerie à Tver, Maïakovsky fut appelé sous les drapeaux plus tard, lorsque vint son tour. Quant à moi, après avoir été libéré du service militaire à la veille de la guerre, je fus reconnu inapte à chaque nouvel examen.

Un an plus tard, je partis pour l'Oural. A la veille de mon départ, je me rendis pour quelques jours à Pétersbourg. La guerre se faisait moins sentir dans la capitale que chez nous, à Moscou. Maïakovsky, depuis longtemps mobilisé, s'était installé à Pétersbourg.

Comme toujours, la circulation animée de l'immense ville semblait atténuée par l'étendue de ses espaces rêveurs jamais justifiés par des nécessités vitales. Les perspectives se voilaient de couleurs hivernales et crépusculaires et il aurait été tout à fait inutile d'ajouter beaucoup de réverbères et de neige pour intensifier leur



élan argenté. Nous marchions, Maïakovsky et moi, sur la perspective Liteïnyi. Il écrasait par les battements de ses jambes les verstes des rues, et moi j'admirais comme toujours cette capacité de s'incruster et de s'encadrer dans n'importe quel paysage qui lui était propre. Dans ce sens, il s'accordait certainement mieux à Pétersbourg, avec son coloris d'un gris pétillant, qu'à Moscou. C'était l'époque de *La Flûte-vertèbre* et des premières esquisses de *Guerre et Paix*. C'est alors aussi que parut sous une couverture orange *Le Nuage en pantalon*. Il me parlait de ses nouveaux amis chez qui il me conduisait, de sa rencontre avec Gorki, de la façon dont le thème social s'introduisait de plus en plus souvent dans ses projets littéraires et lui permettait de travailler autrement, à des heures déterminées, par tranches proportionnées. C'est ce soir-là que je pénétrai pour la première fois chez les Brik.

Sur le fond du paysage hivernal, mi-asiatique, de *La Fille du Capitaine* (47), dans la région de l'Oural et le bassin de la Kama, liées aux souvenirs de Pougatchev, mes idées sur Maïakovsky se précisèrent de manière encore plus naturelle que cela n'était le cas dans les capitales.

Bien après la révolution de février, je rentrai à Moscou. Maïakovsky arriva de Pétersbourg et descendit dans la ruelle Stolechnikov. Le lendemain matin, je me rendis chez lui à l'hôtel. Il était en train de s'habiller et tout en faisant sa toilette me lisait *Guerre et Paix*. Je ne m'étendis pas sur mon impression. Il la déchiffra dans mes yeux. Il connaissait bien l'amplitude de son influence sur moi. J'aiguillonnai la conversation sur le futurisme et lui dis comme il serait merveilleux s'il envoyait maintenant tout cela publiquement au diable. Tout en riant, il semblait être presque d'accord avec moi.

J'ai déjà parlé plus haut de l'impression qu'avait produite sur moi Maïakovsky. Mais il n'existe pas d'amour sans cicatrices ni sacrifices. J'ai raconté comment il était entré dans ma vie. Il me reste à dire comment cette apparition la transforma. Maintenant, je comblerai cette lacune. Bouleversé jusqu'au plus profond de mon être par cette rencontre sur le boulevard, je me sentais complètement désemparé. J'avais l'impression d'être une nullité complète. Mais là n'était pas le pire. Je souffrais, en outre, d'un sentiment de culpabilité envers lui et n'arrivais pas à comprendre où était ma faute. Si j'avais été plus jeune j'aurais abandonné la littérature. Mais mon âge m'empêchait de le faire. Après toutes les métamorphoses par lesquelles j'avais déjà passé, je n'osais plus changer d'orientation pour la quatrième fois.

Il arriva autre chose. L'époque et les influences communes me rapprochaient de Maïakovsky. Il y avait entre nous des similitudes incontestables. Je m'en rendais compte depuis longtemps. Je comprenais que si je n'arrivais pas à faire quelque chose avec moi-même, elles se multiplieraient dans l'avenir. Il fallait le débarrasser de leur trivialité. Ne sachant pas comment exprimer tout cela je décidai de renoncer à ce qui m'entraînait vers ce résultat. Je renonçai donc à la manière romantique. C'est ainsi que naquit la poétique non romantique de *Par-dessus les barrières*.

Mais derrière cette manière romantique que je m'interdisais désormais de suivre, se cachait toute une conception du monde. C'était une conception de la vie en tant que vie de poète. Elle nous avait été transmise par les symbolistes qui, eux, la tenaient des romantiques, principalement des Allemands.

Cette conception avait possédé Blok pendant un certain temps. Sous la forme où elle lui était propre, elle n'arrivait pas à le satisfaire. Il se trouva devant le dilemme: la renforcer ou l'abandonner. Il finit par se

séparer d'elle. C'est Maïakovsky et Essenine (48) qui réussirent à la renforcer.

Dans son symbolisme, c'est-à-dire dans tout ce qui se rapproche de l'orphisme, Maïakovsky, qui se croyait un critère de la vie et le payait de sa vie, avait acquis une conception romantique d'un éclat incontestable et subjuguant. Quelque chose d'éternel a été personnifié dans ce sens par la vie de Maïakovsky et le destin d'Essenine qu'on ne saurait déterminer par aucune épithète et qui se détruisit de son propre gré dans un désir passionné de disparaître en légende.

Mais en dehors de la légende, ce plan romantique est faux. Le poète qui lui sert de base est impensable sans des non-poètes capables de lui servir de fond, parce que ce poète n'est pas un personnage vivant englouti par une connaissance morale, mais un emblème visuel, biographique, qui exige un fond pour acquérir une silhouette concrète. En opposition aux mystiques qui avaient besoin du ciel pour se faire entendre, ce drame a besoin du mal de la médiocrité pour devenir visible. C'est ainsi que le romantisme a toujours besoin du philistinisme car en perdant sa trivialité, il perd simultanément la moitié de son contenu.

Une conception visuelle de la biographie était propre à mon époque et je la partageais avec les autres. Je me suis séparé d'elle lorsqu'elle se trouvait encore entre les mains des symbolistes, n'avait rien de forcé et ne répandait pas l'odeur du sang. Je m'en débarrassai d'abord inconsciemment, en renonçant aux procédés romantiques dont elle constituait la base. Et puis je commençai à l'éviter consciemment, comme un éclat qui ne me convenait pas, car m'étant limité par le métier j'appréhendais toute poétisation qui aurait pu me placer dans une situation fautive et malvenue.

Lorsque parut *Ma sœur, la vie*, où j'ai réussi à exprimer une poésie tout à fait en dehors de l'actualité — cette poésie qui s'ouvrit à moi au cours de l'été de la

révolution — il m'était devenu déjà complètement indifférent de savoir comment se nommait la force qui avait produit ce livre, car elle était infiniment plus grande que moi et que toutes les conceptions poétiques qui foisonnaient autour de moi.

## 11

Le crépuscule d'hiver pénétrait du Sivtzev Vrajek, par-dessus les arbres de l'Arbat, dans la salle à manger qui n'avait pas été faite depuis de longs mois. Le patron de l'appartement, un journaliste barbu, extrêmement distrait et plein de bonhomie, donnait l'impression d'être célibataire bien qu'il possédât une famille dans le gouvernement d'Orenbourg. Dans ses moments de loisir, il empoignait par brassées les journaux de toutes les tendances amoncelés sur sa table depuis un mois et les portait dans la cuisine avec les restes pétrifiés des déjeuners, qui s'entassaient, au cours de ses lectures matinales, en dépôts réguliers de peaux de saucisson et de croûtes de pain. Tant que je n'avais pas encore perdu le sentiment de l'honneur, tous les trente du mois une flamme montait dans la cuisinière, claire, parfumée et ronronnante, tout comme dans les contes de Noël de Dickens où il est question d'oies rôties et de petits employés de bureau.

Lorsque la nuit tombait, les factionnaires ouvraient, de leurs revolvers, une fusillade inspirée. Parfois, ce crépitement se transformait en un hurlement sauvage. Et il arrivait alors qu'on ne pût pas se rendre compte sur-le-champ si le tir se produisait dehors ou à l'intérieur de la maison. Or, ces hurlements n'étaient qu'un appel lancé dans les rares moments de lucidité venant interrompre un délire permanent, par notre sous-locataire unique, désespéré, transportable avec sa prise de courant, qui occupait le cabinet.

C'est là que se trouvait le téléphone qui me transmit un jour l'invitation à me rendre dans l'hôtel particulier

de la ruelle Troubnikovsky pour assister à la réunion de toutes les forces poétiques qui se trouvaient alors à Moscou. C'est aussi à ce téléphone, mais bien plus tôt, avant même la rébellion de Kornilov, que nous discutâmes un jour avec Maïakovsky.

Maïakovsky me téléphonait pour m'informer qu'il m'avait mis sur le programme de sa soirée avec Bolchakov et Lipskérov mais aussi avec les plus fidèles des fidèles de sa clique, y compris, il me semble, celui qui brisait avec son front des planches de cinq centimètres d'épaisseur. Je me sentais presque heureux lorsque, pour la première fois, l'occasion se présenta ainsi de parler avec mon favori comme avec un simple mortel et, en faisant de plus en plus monter le ton, de parer un après l'autre ses arguments pour justifier ma position. Ce qui me surprenait ce n'était pas tellement son sans-gêne mais la pauvreté de son imagination qui se manifestait à cette occasion. Car la controverse n'était pas, comme je lui expliquais, dans la désinvolture avec laquelle il avait disposé de mon nom mais dans sa fâcheuse conviction que mon absence de deux ans n'avait apporté aucun changement ni à mon destin ni à mes occupations. Il aurait fallu s'informer d'abord, tout au moins, si j'étais toujours en vie et si je n'avais pas abandonné la littérature pour quelque chose de mieux. A cela il répliqua non sans raison, que nous nous étions déjà rencontrés une fois au printemps après mon retour de l'Oural. Mais, aussi surprenant que cela puisse paraître, cet argument ne m'atteignit pas. Et avec une insistance déplacée, j'exigeai un démenti de l'affiche par voie de presse, ce qui, vu la date rapprochée de la soirée et l'obscurité de mon nom à cette époque, était pratiquement impossible et absurde.

Mais bien que je lui cachasse encore *Ma sœur, la vie* et que je continuasse à dissimuler ce qui se passait en mon for intérieur, je ne pouvais pas admettre qu'on ignorât le changement qui s'était produit en moi entre-

temps. Il est probable que, quelque part au fond de moi-même, le souvenir de cette conversation que j'eus avec Maïakovsky au printemps et qu'il évoquait vainement maintenant continuait à vivre vaguement, et c'est l'inconséquence de cette invitation après tout ce qui avait été dit alors qui me plongeait dans cet état d'irritation.

## 12

Cette dispute au téléphone, il me la rappela quelques mois plus tard dans la maison d'un poète amateur A. Il y avait là Balmont, Khodassévitch, Baltrouchaïtis, Ehrenbourg, Véra Imber, Antokalsky, Bourliouk, Maïakovsky, André Bélyï et Zvétaéva.

La lecture commença. On lisait par ordre d'ancienneté. Les auteurs se succédaient sans succès notable. Lorsque vint le tour de Maïakovsky il se leva et entourant d'un bras le bord du rayon qui surmontait le dossier du divan, se mit à lire *L'Homme*. Parmi tous ceux qui se trouvaient dans la pièce, assis ou debout, il se dessinait en bas-relief, tel qu'il m'était toujours apparu sur le fond du temps. Tantôt enfonçant un genou dans le traversin du divan, tantôt appuyant sa belle tête sur le bras, il lisait une œuvre de profondeur inouïe et d'une inspiration élevée.

En face de lui étaient assis André Bélyï et Margarita Sabachnikove. Pendant la guerre, Bélyï avait vécu en Suisse. La révolution l'avait ramené dans la patrie. Il est probable qu'il voyait et entendait Maïakovsky pour la première fois. Il l'écoutait comme envoûté sans trahir toutefois son enthousiasme de quelque façon que cela fût. Mais son visage n'en parlait que plus fort. Ce visage volait au-devant du récitant, émerveillé et débordant de gratitude. Une partie de l'audience me restait cachée, ainsi je ne voyais pas Ehrenbourg et Zvétaéva. J'observais les autres. La physionomie de la plupart d'entre eux n'exprimait rien en dehors d'une suffisance enviable. Ils se sentaient tous porteurs de noms connus,

des poètes. Seul, Bélyï écoutait avec un oubli complet de soi-même, emporté loin, bien loin par cette joie qui ne regrette rien parce que sur les cimes qu'elle habite il n'existe que des sacrifices et un désir éternel de les offrir. Le hasard confrontait devant mes yeux deux géniales justifications de deux tendances littéraires successivement épuisées. En présence de Bélyï, que je ressentais avec une joie pleine de fierté, la personnalité de Maïakovsky s'imposait avec une force redoublée. Son être se révélait à moi dans toute la fraîcheur d'une première rencontre. Ce fut la dernière fois au cours de cette soirée que j'éprouvai ce sentiment pour lui.

Beaucoup d'années s'écoulèrent. Après l'une d'elles, je lui lus mon poème *Ma sœur, la vie*. J'entendis alors de lui dix fois plus que je n'aurais jamais espéré entendre de qui que ce fût. Encore une année passa. Il lut dans un cercle restreint "150.000.000". Et pour la première fois, je ne trouvai rien à lui dire. Beaucoup d'années s'écoulèrent encore au cours desquelles nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, en Russie et à l'étranger. Nous avons essayé de devenir des amis, de travailler ensemble, mais je le comprenais de moins en moins. D'autres raconteront cette période, parce que moi je m'étais heurté entre-temps aux limites de la compréhension, apparemment infranchissables. Les souvenirs de ces années, si j'avais essayé de les rendre, auraient paru fades et n'auraient rien ajouté à ce qui a déjà été dit. C'est pourquoi je préfère passer directement à ce qu'il me reste encore à dire.

Je raconterai maintenant cette chose étrange qui se reproduit de siècle en siècle et qu'on pourrait nommer: la dernière année d'un poète.

Des projets qui ne se prêtaient pas à une réalisation se voient abandonnés. On les laisse souvent dans un état inachevé, sans rien y ajouter, sauf une certitude devenue opportune seulement en ce dernier moment, qu'ils ont

effectivement réalisés et achevés. Et cette certitude se transmet à la postérité.

On change d'habitudes, on berce de nouveaux projets, on ne cesse de se féliciter de ressentir un nouvel essor. Et soudain, la fin, parfois violente, plus souvent naturelle, mais même alors conséquence d'un refus à se défendre qui ressemble étrangement au suicide. Et voilà qu'on se ressaisit de nouveau, qu'on affronte de nouveaux projets, qu'on publie les *Sovrémennik* (49), qu'on se prépare à créer un périodique pour les paysans, qu'on inaugure une exposition de vingt années de travail, qu'on entreprend des démarches pour obtenir un passeport pour l'étranger...

Mais d'autres, comme il s'avère plus tard, le voient déprimé, se lamentant, pleurant. Des gens qui au cours de longues années s'abandonnaient à une solitude volontaire s'effraient, en le rencontrant, comme si on les poussait dans une chambre noire, se précipitent pour saisir les mains des visiteurs de hasard et s'accrochent à leur présence dans le but unique de ne pas rester seuls avec lui. Les témoins de ces situations se refusaient à croire leurs oreilles. Les gens qui avaient reçu de la vie plus de confirmations qu'elle n'en procure en général, raisonnaient comme s'ils n'avaient pas encore commencé à vivre et ne possédaient ni expérience ni point d'appui dans le passé.

Mais qui donc serait capable de comprendre et de croire qu'il aurait pu être donné à Pouchkine de 1836 de se sentir soudain un Pouchkine de n'importe quelle autre année, de celle de 1936, par exemple ? Qu'il arrive un moment où dans un cœur régénéré, élargi, se fondent les échos qui depuis longtemps déjà s'échappaient du fond d'autres cœurs, en réponse aux battements du cœur principal qui vit et bat encore, et pense et désire vivre ? Que les palpitations qui se multiplient de plus en plus deviennent si fréquentes qu'elles arrivent à se régulariser et, s'accordant aux frémissements du cœur principal, se



mettent à vivre à l'unisson avec lui dans un rythme égal au sien ? Que ce n'est pas une allégorie, mais quelque chose qu'on vit, que c'est une sorte de croissance impétueusement vivante et réelle, bien que ne portant pas encore de nom ? Que c'est une sorte de jeunesse inhumaine qui rompt avec une si vive joie la continuité de la vie antérieure, qu'en absence d'un âge fixe et d'une nécessité de comparaison, par sa brusquerie même elle ressemble surtout à la mort ? Qu'elle ressemble à la mort ? Qu'elle ressemble à la mort... mais qu'elle n'est pas du tout la mort, nullement la mort, pourvu que... pourvu que les gens ne s'appliquent pas à établir une ressemblance complète entre la mort et elle.

Et avec le cœur se déplacent les souvenirs et les œuvres, les œuvres et les espoirs, le monde créé et le monde à créer. Quelle a été sa vie personnelle ? demande-t-on parfois. Vous serez renseignés tout de suite sur sa vie personnelle. Une région immense pleine de controverses se rétrécit, se rétracte, se concentre, s'aplanit et soudain, avec un frémissement de tous les membres, commence à exister dans la chair. Elle ouvre les yeux, pousse un profond soupir et rejette les dernières traces de la pose qui lui avait été accordée provisoirement en qualité d'appui.

Si l'on songe que tout cela dort la nuit, veille le jour, marche sur ses deux jambes et se nomme "l'homme" il est naturel de s'attendre à des signes correspondants dans son comportement.

Une grande ville, une ville réelle, qui existe en réalité. Dans cette ville c'est l'hiver, le jour baisse tôt, les affaires se traitent à la lumière artificielle.

Il était un temps, bien lointain déjà, où elle inspirait la terreur. Il fallait la vaincre, briser son refus de reconnaître un poète. Beaucoup d'eau a coulé depuis sous ses ponts. La reconnaissance a été extirpée, sa soumission est devenue une habitude. Il faut un grand effort de la mémoire pour s'imaginer par quel moyen elle

arrivait à susciter un pareil émoi. Dans la ville, les feux scintillent et, tout en toussant dans les mouchoirs, on y fait claquer le boulier. La neige la recouvre...

Son angoissante immensité à lui, aurait passé par-delà, inaperçue, ne fût cette nouvelle et sauvage sensibilité. Combien insignifiante apparaît la timidité d'un adolescent face à la mortification de cette nouvelle naissance. Et alors, comme lorsqu'on était enfant, on remarque tout: les lampes, les dactylos, les serrures des portes et les bottes de caoutchouc, les images, la laine et la neige. Oh ! l'effroyable monde !

Il se hérissé par les dos des pelisses et les traîneaux, il roule sur le côté le long des rails comme une pièce de dix kopecks sur le plancher, et perdant l'équilibre, s'enfonce doucement dans le brouillard où l'aiguilleuse, affublée d'une peau de mouton, le ramasse en se penchant. Alors il se met à rouler de nouveau se rétrécissant peu à peu, tout grouillant de hasards, et il devient si facile alors de se heurter à une indécatesse de sa part ! Ce sont des ennuis qu'on imagine intentionnellement. On le gonfle en partant de rien. Mais même gonflés à craquer, ils sont tout à fait insignifiants à côté des offenses qu'on piétinait encore tout récemment d'un cœur léger. Mais les comparaisons sont devenues impossibles, tout le mal est là ! Pourtant, tout cela appartient à une autre vie, à la vie antérieure qu'on a eu tant de joie à briser. Oh, si seulement cette joie avait été plus saine et plus sincère !

Mais elle est invraisemblable et incomparable. Et cependant, jamais encore rien dans notre vie n'a réussi à nous ballotter ainsi d'extrême à extrême comme le fait cette joie.

Comme on perd vite courage alors ! Comme Andersen remonte de nouveau à la surface, tout entier, avec son malheureux canneton ! Quels éléphants ne fabrique-t-on pas alors en partant des rats !

Mais c'est peut-être la voix intérieure qui nous leurre ? C'est peut-être ce terrible monde qui a raison ?

On est prié de ne pas fumer ! On est prié d'exposer brièvement son affaire ! Ne sont-ce pas là des vérités incontestables ?

Celui-ci ? Se pendre ? Allons donc ! Aimer ? Celui-là ? Ha, ha, ha ! Il n'aime que lui-même !...

Une grande ville réelle qui existe en réalité. C'est l'hiver. On y gèle. Un froid geignant, serré comme une palissade tressée de branches d'osier, un froid de 20° barre la route comme s'il était bâti sur pilotis.

Tout s'embrume, tout se perd et se noie en lui. Mais est-il possible qu'on soit si triste, lorsqu'on est si joyeux ? Ce n'est donc pas une nouvelle naissance ? C'est donc la mort ?

### **13**

Dans les bureaux d'état civil on n'emploie pas d'appareil pour mesurer la véracité, on ne passe pas la sincérité à la radio. Pour valider un acte, il ne faut rien de plus que la pression d'une main étrangère qui l'enregistre. Et alors finis les doutes et les discussions !

Il écrira de sa propre main un mot avant de mourir, il présentera au monde, sous forme de testament, comme une évidence, ce qu'il avait de plus précieux, il confirmera et élucidera sa déclaration pour une exécution rapide et irrévocable. Et autour, on se mettra à discuter, à douter, à comparer.

Ils la comparent à celles qui l'ont précédée, tandis qu'on peut la comparer à lui seul et à tout ce qui l'a précédé pour lui. Ils discutent son sentiment à lui et ne savent pas qu'il est possible d'aimer non seulement à la journée — même si c'est pour l'éternité — mais même si ce n'est pas pour l'éternité, par toute la chaîne ininterrompue des jours passés.

Mais on prononce dans ce monde avec une égale stupidité les mots: génie et une beauté.

Cependant y a-t-il beaucoup de commun entre eux ?

Une beauté est dès son enfance gênée dans ses mouvements. Elle est belle et l'apprend de bonne heure. Le seul et unique avec qui on peut être sincère jusqu'au bout c'est ce qu'on appelle le monde du Bon Dieu, parce que, avec les autres, il est impossible de faire un pas sans éprouver de chagrin soi-même ou sans leur en causer.

Elle sort dans la rue, ce n'est encore qu'une adolescente. Quelles sont ses intentions ? Elle reçoit déjà des lettres poste restante. Elle confie ses secrets à deux, trois amies. Tout cela existe déjà pour elle. Et maintenant supposons qu'elle aille à un rendez-vous.

Elle sort dans la rue. Elle voudrait que le soir la remarque, que l'air éprouve en la voyant un serrement au cœur, que les étoiles aient quelque chose à conter sur elle. Elle voudrait être connue de tous comme les arbres, les palissades et toutes les choses sur la terre, lorsqu'elles se trouvent dans l'air et non dans la tête. Mais elle éclaterait de rire si on lui prêtait de pareils désirs. Elle ne songe à rien de tel. Elle a pour cela, dans le monde, un frère au loin, un homme de grande expérience qui la connaît mieux qu'elle ne se connaît elle-même, qui, tout compte fait, est responsable pour elle. Elle éprouve une saine affection pour une nature saine et ne se rend même pas compte que la confiance dans la réciprocité de l'univers ne l'abandonne jamais.

C'est le printemps, une soirée printanière, des petites vieilles sur les bancs, des palissades basses, des saules velus. Un ciel pâle d'un vert vinique, à peine infusé, la poussière, la patrie, des voix sèches, saccadées. Des sons secs comme des éclats de bois et, tout percé de leurs échardes, un silence lisse, jeune, chaud.

Sur la route, un homme qui vient à sa rencontre. Celui qu'elle espérait rencontrer. Pleine de joie, elle lui

répète qu'elle n'est sortie que pour lui. Elle a raison si l'on veut. Qui donc ne porte en lui une parcelle de la poussière, de la patrie, d'une douce soirée de printemps ? Elle oublie la raison pour laquelle elle est sortie, seules ses jambes s'en souviennent. Ils continuent d'avancer tous les deux, ils marchent ensemble, lui et elle, et plus ils s'éloignent plus ils rencontrent de gens. Et comme elle aime son compagnon de tout son cœur, ses jambes l'affligent sérieusement. Cependant, elles la portent toujours plus loin; ils ont du mal à se suivre, lui et elle. Et voici que la route les mène vers un certain espacement où il semble passer moins de monde. Ici on aurait pu souffler un moment et jeter un regard en arrière. Mais son cher frère qui est loin vient souvent ici en suivant sa propre route, à la même heure, et ils se rencontrent. Et quoi qu'il arrive, cela ne peut avoir aucune, mais aucune, espèce d'importance, car un "moi c'est toi" les unit par tous les liens imaginables dans ce monde, et burine, jeune, fier et las, profil sur profil, en médaillon.

## 14

Le début d'avril trouve Moscou figée dans la stupeur blanche de l'hiver revenu. Le 7, le dégel recommença et le 14, lorsque Maïakovsky se fit sauter la cervelle, on n'avait pas encore eu le temps de s'adapter à la condition printanière.

Ayant appris le malheur, je demandai à O. C. de se rendre sur le lieu de l'incident. Un sixième sens me suggérait que ce bouleversement lui permettrait de se libérer de son propre chagrin.

Entre onze heures et midi, les cercles provoqués par le coup de feu continuaient encore à se propager. On se précipitait vers le passage Loubianskij, dans le bâtiment au fond de la cour, où déjà tout le long de l'escalier se pressaient en pleurant les gens venus de toutes parts et les locataires de la maison, projetés et aplatis contre les murs par la force écrasante de l'événement. Y. Tcherniak

et Romadine s'approchèrent de moi. Génia était avec eux. A sa vue, mes joues se mirent à tiquer convulsivement. En pleurant, elle me dit de monter, mais à cet instant, on descendit sur un brancard le corps, recouvert des pieds à la tête. Tout le monde s'élança en bas et se tassa à la sortie, si bien que, lorsque nous y arrivâmes à notre tour, l'ambulance sortait déjà dans la rue. Nous l'accompagnâmes dans la ruelle Ghendrikov.

Dans la rue, la vie suivait son cours, indifférente comme on l'appelle à tort. La sympathie de la cour asphaltée, témoin éternel de ce genre de drames, resta derrière nous.

Dans la boue résineuse, rôdait sur ses faibles jambes l'air printanier, on aurait dit qu'il apprenait seulement à marcher. Les coqs et les enfants affirmaient à pleine gorge leur présence. Il est bizarre de constater comme au début du printemps leurs voix portent loin, en dépit du crépitement affairé de la ville.

Le tram montait lentement sur la Chvivaïa gorka. Il y a là un endroit où, d'abord le trottoir de droite puis celui de gauche, se faufilent si près des vitres du wagon qu'en s'agrippant à la lanière on a l'impression de se pencher sur Moscou comme sur une vieille qui aurait glissé dans la rue. Voilà qu'elle se met soudain à quatre pattes, se débarrasse paresseusement des horlogers et des cordonniers, soulève et déplace quelques toits et clochers, puis soudain se redresse et ayant secoué sa jupe, pousse le tram sur une route plate qui n'a rien d'intéressant.

Cette fois, ses mouvements semblaient reproduire exactement un extrait de l'œuvre du suicidé, c'est-à-dire rappelaient si fort quelque chose d'important à lui propre, que je me sentis soudain frémir de la tête aux pieds. Le célèbre appel téléphonique du *Nuage en pantalon* gronda en moi comme si quelqu'un à côté l'avait lancé à pleine gorge. Je me tenais debout à côté de S. et me penchai vers elle pour lui rappeler la strophe : «

Le « je » devient trop petit pour moi... » Mes lèvres formaient les syllabes mais l'émotion m'empêchait d'émettre un son.

Au bout de Ghendrikov, à la porte, stationnaient deux voitures vides. Un groupe de curieux les entourait.

Dans l'entrée et la salle à manger se tenaient des gens debout ou assis, les uns tête nue, d'autres avec leur bonnet sur la tête. Il se trouvait plus loin dans son cabinet. La porte conduisant de l'entrée dans la chambre de Lili (50) était ouverte et près du seuil, la tête appuyée contre le chambranle, Asséev pleurait. Dans le fond, près de la fenêtre, Kirsanov, la tête rentrée dans les épaules, sanglotait sans bruit, secoué par des spasmes.

Le brouillard humide des lamentations se rompait là aussi par des propos anxieux prononcés à mi-voix. Et comme cela arrive toujours, une fois la prière des morts terminée, les premières paroles à peine murmurées parurent, après l'office épais comme de la confiture, terriblement sèches comme si elles sortaient de dessous, le plancher et sentaient la souris. Dans un de ces intervalles, le *dvornik* entra avec précaution dans la pièce, un ciseau dans la tige de sa botte, et ayant sorti la croisée hivernale ouvrit lentement et sans bruit la fenêtre. Dans la rue, on frissonnait encore de froid sans manteau, moineaux et enfants se remontaient le moral en poussant des cris gratuits.

En sortant sur la pointe des pieds de la chambre mortuaire, quelqu'un demanda à mi-voix si l'on avait pensé à envoyer un télégramme à Lili. L. A. G. répondit que c'était fait. Génia m'entraîna à l'écart en attirant mon attention sur le courage avec lequel L. A. portait le terrible fardeau du drame. Elle se mit à pleurer. Je lui serrai la main avec force.

L'indifférence illusoire du monde infini se déversait par la fenêtre. Le long du ciel, comme entre terre et mer, les arbres gris s'alignaient, montant la garde sur les

confins. En regardant les branches couvertes de bourgeons à peine éclos, j'essayai de m'imaginer cette ville lointaine de Londres vers laquelle était parti le télégramme. Là, bientôt, on entendra pousser un cri, des bras se tendront dans notre direction, un corps tombera sans connaissance. Ma gorge se serra. Je décidai de passer à nouveau dans sa chambre pour pouvoir enfin "chialer" tout mon saoul.

Il était étendu sur le côté, face au mur, sombre, grand, recouvert d'un drap jusqu'au menton, la bouche entrouverte, comme dans le sommeil. S'étant fièrement détourné de nous tous, il semblait, même couché, même endormi, tendu obstinément vers quelque chose de lointain et s'en allait. Son visage en ce moment le ramenait au temps où il se trouvait lui-même beau, c'est-à-dire à l'époque où il avait vingt-deux ans, car la mort avait figé une expression qu'elle n'arrive presque jamais à saisir dans ses pattes. C'était l'expression avec laquelle on commence la vie et non celle de la fin. Il avait l'air de bouder et de s'indigner.

Mais voilà qu'un mouvement se fit entendre dans l'entrée. La sœur cadette du poète, Olga Vladimirovna, arrivait seule. La mère et la sœur aînée du défunt pleuraient déjà doucement parmi les présents. Elle entra bruyante et arrogante. Sa voix pénétra la première dans la pièce. En montant seule l'escalier, elle causait à haute voix avec quelqu'un et s'adressait manifestement à son frère. Puis elle apparut sur le seuil, et se dirigeant vers lui, passa devant nous tous comme si elle marchait sur des balayures, droit vers la porte de la chambre mortuaire. Là, elle joignit les mains dans un geste de désespoir et s'arrêta. "Volodia !" cria-t-elle à pleine voix. Un instant ce fut le silence. "Il se tait ?!" cria-t-elle encore plus fort. Il se tait, ne répond plus ! Volodia, quelle horreur !"

Elle chancela, on se précipita vers elle pour la soutenir et l'aider à reprendre ses sens. A peine revenue



à elle, Olga Vladimirovna s'élança vers le corps et s'installant à ses pieds reprit hâtivement le dialogue sans écho. Je fondis en larmes comme j'en avais depuis longtemps envie.

Il n'était pas possible de pleurer ainsi sur le lieu même de l'incident où la fraîcheur du coup de feu fut vite évincée par l'esprit grégaire du drame. Là-bas, la cour asphaltée puait comme le salpêtre, la divination de l'inévitable, c'est-à-dire, ce faux fatalisme citadin qui se fonde sur une imitation simiesque et représente la vie comme une chaîne de sensations docilement enregistrées. Là aussi on sanglotait, mais c'était parce que la glotte bouleversée reproduisait avec un médiumnisme animal le spasme des bâtiments habités, des échelles d'incendie, de l'étui du revolver et de tout ce qui fait monter la nausée du désespoir et fait vomir l'assassinat.

Sa sœur avait été la première à le pleurer de son propre gré et de son propre choix, comme on pleure un grand homme et, en entendant ses paroles, il devenait facile de pleurer librement dans toute l'étendue de son chagrin, comme sous le rugissement d'un orgue.

Elle n'arrêtait pas de parler. "C'est une *Bania* (51) qu'il leur fallait", s'indignait la propre voix de Maïakovsky, étrangement adaptée au contralto de sa sœur. Pour les amuser ! Pour les faire rigoler... Ils se tordaient de rire ! Des rappels... Et lui pendant ce temps... Pourquoi n'es-tu donc pas venu chez nous, Volodia ?" gémit-elle en sanglotant. Puis se ressaisissant immédiatement et se rapprochant du corps dans un mouvement impétueux: "Te souviens-tu, te souviens-tu, mon petit Volodia ?" lui rappelait-elle avec animation, et tout à coup elle se mit à déclamer:

*Le "je" devient trop petit pour moi,*

*Dans ma poitrine quelqu'un*

*Cherche à s'ouvrir une voie,*

*Allô ! C'est vous à l'appareil, maman ?*

*Maman, votre fils se meurt superbement ! Maman, il a un incendie au cœur,*

*Dites à mes sœurs, Olia, Liouda,*

*Qu'il ne me reste plus de place ici-bas !*

## **15**

Lorsque je suis revenu le soir, il était déjà dans son cercueil. Ceux qui remplissaient la pièce le matin avaient été remplacés par d'autres. L'atmosphère était assez calme. On ne pleurait presque plus. Tout à coup, il me sembla apercevoir sous la fenêtre sa vie, maintenant tout entière dans le passé... Elle s'éloignait de la fenêtre en biais, sous l'aspect d'une calme, avenue, bordée d'arbres, dans le genre de la Povarskaïa (52). Et le premier sur sa voie se tenait notre Etat, notre Etat aspirant à entrer dans les siècles pour l'éternité et déjà admis dans les siècles pour l'éternité, cet Etat impossible, comme il n'en a jamais existé. Il se tenait en bas. On pouvait l'appeler, le prendre par la main. Le lien entre eux deux était tellement saisissant qu'ils paraissaient être des jumeaux.

Et alors je me mis à songer avec la même irresponsabilité, que cet homme avait été en somme le plus rare citoyen de cette citoyenneté.

C'est lui qui portait la nouveauté des temps dans ses veines. Il était tout entier bizarre de bizarreries de l'époque, qui n'avaient été réalisées qu'à moitié. Je me mis à évoquer les traits de son caractère, son indépendance, par certains côtés très particulière. Tout cela s'expliquait par une adaptation aux conditions qui, bien que sous-entendues par notre époque, n'avaient pas encore acquis la force d'un mode de vie actuel. Il a été dès l'enfance gâté par l'avenir qui s'était offert à lui assez tôt et, il semble bien, sans grands efforts de sa part.

## **BIOGRAPHIE**



### ***Qui est Boris Pasternak ?***

Poète et romancier russe, Boris Leonidovitch Pasternak — Boris Leonidovic Pasternak — est né le 10 (29) février 1890 à Moscou.

Il est le fils aîné d'un peintre connu, Leonid Pasternak (1862-1944), illustrateur préféré de Léon Tolstoï, et d'une pianiste virtuose, Rosalia Kaufman (1867-1939), qui a renoncé à sa carrière en se mariant.

A treize ans, l'émerveillement devant la musique de Scriabine, ami de ses parents, éveille sa première vocation. Mais six ans plus tard, auteur d'une sonate que le compositeur a couverte d'éloges, il renonce brusquement à la musique pour se consacrer à des études universitaires de philosophie. La renommée du néokantien Hermann Cohen l'attire à Marbourg, où il suit ses cours pendant le semestre d'été 1912. Mais il y vit

aussi l'exaltation d'un premier amour, qui l'éloigne de la philosophie en lui révélant sa vocation de poète.

De retour à Moscou, Boris Pasternak se joint au groupe postsymboliste "Lyrisme" (Lirika), qui publie en 1913 ses premiers vers, puis entre en dissidence avec Sergueï Bobrov (1889-1971) et Nikolai Asseïev (1889-1963) pour former le petit groupe futuriste de "La Centrifugeuse" (Tsentrijouga).

L'audace novatrice de son premier recueil, *Un jumeau dans les nuées* (1914), est cependant assez modérée, et se manifeste surtout par le goût des images insolites, des rimes inédites et des jeux de sonorités. Dans l'article polémique *La Réaction de Wassermann* paru dans le recueil collectif de Tsentrifouga *Le Manupède (Rukonog)*, il dénonce comme un procédé mécanique la "métaphore par ressemblance" dont abusent certains futuristes, et défend la "métaphore par contiguïté" (ou métonymie), expression d'une "conscience lyriquement submergée".

La personnalité de Vladimir Maïakovski, dans lequel il admire le porte-parole et le chef de file de sa génération, lui fait pressentir les implications tragiques d'un lyrisme centré sur la création d'une image du "moi" à laquelle le poète est condamné à subordonner sa vie. Dans *Par-dessus les obstacles*, son second recueil (1917), le "moi" du poète se dissout dans l'image du monde extérieur qui, saisie dans l'instant concret, "submerge lyriquement sa conscience". Mais c'est en 1917, à la faveur d'une passion qui a la Révolution pour arrière-plan, que Pasternak trouve définitivement sa voie: tandis que triomphe une poétique de l'éclair, fixant les associations spontanées — et parfois obscures — à travers lesquelles est éprouvée la sensation dans une expression verbale qui s'impose par sa forme rythmique, acoustique et articulatoire, le thème lyrique sous-jacent s'explique: c'est l'abandon à la "vie", source transcendante de toute valeur et de toute vérité, vécue

dans l'instant comme une révélation éblouissante. D'où le titre de son troisième recueil, *Ma soeur la vie*, qui ne paraît qu'en 1922. Le sous-titre (*L'Été 1917*), tout en datant précisément le moment de cette révélation poétique, la rattache au moment historique de la Révolution, qui n'est désignée allusivement que dans quelques poèmes, mais que suggère la tonalité exaltée de l'ensemble.

En même temps qu'il s'affirme comme l'un des premiers poètes de sa génération, Pasternak cherche aussi sa voie dans la prose. Ses premiers récits, écrits en 1915 et 1917, *Le Trait d'Apelle* et *Lettres de Toula*, ne sont encore que des apologues illustrant sa conception des rapports entre l'art et la vie. En 1917-1918, il achève au brouillon un premier roman, dont le début paraît en 1922 sous la forme d'une nouvelle, *L'Enfance de Luvers*. Cette première esquisse d'un personnage féminin qui hantera son oeuvre romanesque s'arrête au seuil de l'adolescence; elle vaut surtout par une démarche "proustienne", utilisant le langage métaphorique pour éviter le piège des mots dissimulant sous le cliché psychologique la vérité de la sensation immédiate.

Cependant la Révolution le ramènera à une prose plus traditionnelle, après un détour par la poésie épique ou narrative, dans laquelle il cherche à retrouver l'harmonie de l'été 1917 entre l'inspiration lyrique et le "vent de l'histoire". En 1923, le poème *Haute maladie* (remanié en 1928), évocation imagée des ruines de la guerre civile, de la chute du régime impérial et de la naissance de l'État nouveau incarné par Lénine, est surtout un constat de faillite de l'épopée, témoignant d'un conflit entre la poésie, vécue comme une "haute maladie" contre laquelle la volonté ne peut rien, et une révolution que paraît légitimer l'Histoire.

En 1925-1927, il tente encore d'y soumettre son inspiration en la célébrant à travers le prélude de 1905 embelli par ses souvenirs d'adolescent — *L'An 1905* — ou

par la légende héroïque — *L'Enseigne de vaisseau Schmidt*. Dans la nouvelle en prose *Les Voies aériennes* (1924), il magnifie l'abnégation du révolutionnaire. Mais c'est la forme du "roman en vers", héritée d'Alexandre Pouchkine, qui, avec *Spektorski* (1925-1929), lui permettra de se projeter dans un personnage imaginaire et lui servira ainsi de transition entre la poésie lyrique et la prose romanesque, à laquelle il passe en 1929 avec *Le Réci*. Serge Spektorski, héros commun de ces deux oeuvres, donne un visage concret à l'image de la "haute maladie" qui fait du poète un étranger à son temps; mais le constat de faillite est corrigé dans *Le Récit* par l'histoire du premier essai littéraire du héros, entrepris pour soulager la détresse des femmes, et exprimant symboliquement le sens sacrificiel qui lui fait voir dans sa vocation une impérieuse mission.

Le malaise qu'expriment les oeuvres des années 20 incite Pasternak à un retour sur soi. Le récit autobiographique *Sauf-Conduit*, conçu en 1927 comme un hommage à Rainer-Maria Rilke, devient une profession de foi et une apologie de la poésie face à l'idéologie communiste. Achevée au moment où apparaissent les premiers symptômes de la terreur, l'oeuvre laisse deviner à travers l'image de Venise le spectre de l'État policier, et se conclut par l'évocation du suicide de Maïakovski (14 avril 1930), présenté comme le tragique accomplissement du principe subversif inhérent à tout lyrisme.

Marié en 1923 à une jeune artiste peintre, Evguénia Lourié, qui lui a donné un fils, Evgueni, Boris Pasternak se sépare d'elle en 1931 pour former un nouveau foyer avec Zinaïda Neuhaus, elle-même séparée du pianiste Heinrich Neuhaus. La passion qu'elle lui inspire et le séjour qu'il fait avec elle en Georgie, où il est accueilli et choyé par l'élite culturelle du pays, sont vécus comme une "seconde naissance", dont l'euphorie le rend perméable à la propagande présentant le "grand

tournant” de la collectivisation et de l’industrialisation comme l’aube d’une ère nouvelle, et Staline comme son artisan.

Dans le recueil *Seconde naissance* (1931), la Georgie amicale et ensoleillée, découverte avec les yeux de l’amour, rapproche les “lointains socialistes” et triomphe des doutes et des hésitations du poète. Ces espoirs paraissent confirmés en 1932 par la dissolution des organisations littéraires “prolétariennes”, qui persécutent les “compagnons de route” non communistes, et la création de l’Union des écrivains soviétiques, qui leur apporte la protection du parti et de l’État. À son Congrès inaugural (août 1934), l’ancien “compagnon de route” Pasternak est fêté par l’auditoire et encensé par le représentant du Comité central, Boukharine. Mais la faveur officielle l’asservit et lui pèse: en juin 1935, souffrant d’une grave dépression, il est enrôlé de force dans la délégation soviétique au Congrès antifasciste de Paris. Au début de 1936, il publie encore dans les *Izvestia*, à la demande de leur rédacteur en chef Boukharine, un poème célébrant sans le nommer Staline, désigné comme le “génie de l’acte”. Cependant, au cours de la même année, ses interventions publiques critiquant la campagne officielle contre le “formalisme” (c’est-à-dire contre l’art moderne) et son refus de s’associer à une protestation collective contre le *Retour d’URSS* de Gide (qu’il a sans doute mis en garde contre la propagande officielle) font scandale et le rendent suspect. Il cesse progressivement toute activité publique et se retire dans la datcha de Peredelkino, aux environs de Moscou, mise à sa disposition par l’Union des écrivains.

L’arrestation et le procès de Boukharine (1938) dissipent ses illusions sur Staline et en font désormais un opposant silencieux. Cette situation condamne le projet de roman qu’il a conçu dès 1932 comme un bilan de son expérience historique, et qu’il doit abandonner à la veille de la guerre après en avoir publié quelques fragments.

Seule la traduction, désormais, pourra assurer sa subsistance.

Dès 1935, il a publié une anthologie des poètes géorgiens. Ce seront ensuite des poèmes de John Keats, de Percy Bysshe Shelley, de Paul Verlaine (son poète français préféré), de Sandor Petöfi, de Juliusz Slowacki. En 1938, à la demande de Meyerhold (arrêté peu après), il entreprend une traduction de *Hamlet*, qui, achevée et publiée en 1941, sera suivie par celle de six autres tragédies de William Shakespeare — *Roméo et Juliette*, *Antoine et Cléopâtre*, *Othello*, *Henri IV*, *Le Roi Lear*, *Macbeth*, puis, après 1949, par le *Faust* de Johann Wolfgang Goethe et la *Marie Stuart* de Driedrich von Schiller.

Ses traductions, qui recherchent la spontanéité et la liberté de ton plus que la fidélité littérale, lui apportent au début la joie de la création originale, mais lui pèseront à la longue comme une lourde obligation. La sérénité morale que lui a rendue son existence retirée est sensible dans le cycle de poèmes lyriques inspiré en 1940-1941 par le paysage rural de Peredelkino. La guerre, qui entraîne en 1941 l'évacuation de sa famille et son propre enrôlement dans la défense civile de la capitale, lui apparaît pourtant comme une épreuve purificatrice, mettant fin à la "domination inhumaine de l'imaginaire". Elle lui inspire des poèmes patriotiques, qui paraissent en 1943, avec le cycle de Peredelkino, sous le titre de *Dans les trains du petit jour*.

L'euphorie de la victoire, dans l'atmosphère de relative liberté qui survit à la guerre, lui fait reprendre en octobre 1945 son ancien projet romanesque. Dès août 1946, les décrets de Jdanov annoncent pourtant de nouvelles persécutions, qui le frappent en octobre 1949 avec l'arrestation d'Olga Ivinskaïa, sa dernière passion, à laquelle il est lié depuis 1947 et dont l'image se reflétera dans l'héroïne principale de son roman. Pressions et menaces ne le font cependant pas renoncer à son projet,



auquel il continue à travailler, en secret jusqu'à la mort de Staline et la libération d'Olga Ivinskaïa (avril 1953). Achievé en 1955, *Le Docteur Jivago* est, sous l'apparence d'une fresque historique des "années terribles de la Russie", un roman d'amour et une fable symbolique. Le conflit central oppose le poète Iouri Jivago au révolutionnaire Pavel Antipov, unis par le souci d'arracher la femme qu'ils aiment tous deux, Lara, symbole de la vie, aux puissances du mal. Le révolutionnaire répond au mal par une violence qui le détruira lui-même, le poète par l'amour et la création, dont l'expression la plus haute est le sacrifice. L'image d'Hamlet, confondue avec celle du Christ, dans laquelle Pasternak, en tête du recueil de vers qui clôt le roman, s'identifie à son héros, traduit la signification sacrificielle qu'il attache à ce livre, dans lequel il voit l'oeuvre principale de sa vie: elle intègre ainsi à l'oeuvre l'image de sa propre destinée. Sa publication en Italie (novembre 1957), après qu'elle a été rejetée par les éditeurs soviétiques, est un événement de portée mondiale, le défi involontaire d'un homme seul face à un système totalitaire encore sans faille. L'attribution du prix Nobel, en octobre 1958, qui lui apporte le soutien de l'opinion mondiale, en fait un paria dénoncé comme un traître devant l'opinion de son pays. Exclu de l'Union des écrivains soviétiques, donc privé de tout moyen d'existence légal, et menacé d'exil, il devra refuser le prix pour mettre fin aux persécutions.

Son dernier recueil lyrique, *L'Eclaircie*, écrit pour l'essentiel en 1956-1957, et où se traduit la paix que lui a apportée le sentiment d'avoir accompli sa mission, ainsi que *Hommes et Positions*, préface à une anthologie projetée de son oeuvre poétique, ne pourront d'abord paraître qu'à l'étranger.

Sa dernière oeuvre, un drame historique et symbolique dont l'héroïne incarne le destin de la Russie, *La Beauté aveugle*, restera inachevée. Ce n'est qu'en

1987, à la faveur de la “perestroïka”, que l’Union des écrivains réhabilitera sa mémoire en annulant son exclusion, et que *Le Docteur Jivago* pourra enfin atteindre sans entraves les lecteurs russes, ses principaux destinataires. Déjà cependant l’oeuvre poétique, bien que publiée avec parcimonie et de façon incomplète, aura influencé de très nombreux poètes de la génération du dégel (notamment André Voznessenski et Guennadi Aïgui), et se sera profondément gravée dans les mémoires: de tous les grands poètes russes du XXe siècle, Pasternak est sans doute celui dont les vers sont aujourd’hui le plus largement connus et le plus souvent cités.

Boris Pasternak est mort à Peredelkino le 30 mai 1960, à l’âge de 70 ans.

MICHEL AUCOUTURIER  
*La République des Lettres*, numéro 66,  
Paris, Décembre 1999.

## NOTES

1. Epouse de L. Tolstoï.
2. Rues de Moscou.
3. Recueil de poèmes de R.-M. Rilke.
4. Revue symboliste.
5. Bains de vapeur russes.
6. Groupement d'artisans, forme d'union des travailleurs libres fort répandue en Russie pré-révolutionnaire.
7. L'Université de Moscou.
8. Héros du roman *Résurrection* de L. N. Tolstoï.
9. Lénine.
10. C'est là que se trouve l'Université.
11. Philosophe, chef de l'école de Marbourg.
12. Une nouvelle de N. Gogol.
13. Poète et littérateur russe (1711-1765).
14. Œuvre de Kant.
15. Philosophe et historien anglais (1711-1776).
16. "Et maintenant, messieurs...".
17. Titre d'une sonate de Beethoven.
18. Mesure russe.
19. Je voudrais rappeler ici, pour éviter tout malentendu, ce qui suit : je n'ai pas en vue le contenu et l'étoffe même de l'art, mais le sens du phénomène, sa place dans la vie. Les images isolées sont visibles en elles-mêmes et se basent sur l'analogie avec la lumière. Les paroles isolées de l'art, comme toutes les notions, vivent par la connaissance. Mais la parole de l'art, pris dans toute son intégrité, ne se prête pas à la citation. Elle

consiste en une allégorie et parle symboliquement de la force.

**20.** Des poèmes.

**21.** Deux francs quarante centimes.

**22.** Friandise orientale.

**23.** Celle qui implante le lion.

**24.** Son emblème même naquit de la victoire,  
Celle qui implante le Lion, qu'elle porte  
A travers flamme et sang aux terres et eaux vaincues..

**25.** Signe d'une certaine majorité.

**26.** Scriabine, pianiste et compositeur russe (1872-1915).

**27.** Alexandre Blok, un des représentants les plus éminents du symbolisme et l'un des plus grands poètes russes (1880-1921).

**28.** Kommissarjevskaja (1864-1910), une des plus grandes actrices russes de l'époque.

**29.** André Bélyï (1880-1934), grand poète symboliste russe, auteur du roman *Pétersbourg*.

**30.** Fouet de cuir.

**31.** Vladimir Maïakovsky (1893-1930), chef de file des futuristes russes, poète d'un grand talent.

**32.** Cherchenevitch, poète imaginiste.

**33.** Bolchakov, poète, futuriste.

**34.** Maïakovsky portait, au lieu de veston, une blouse jaune d'aspect clownesque.

**35.** Opéra de Rimsky-Korsakov.

**36.** Vladeslov Khodassévitch (1886-1939), poète et critique littéraire, débuta comme symboliste mais se tourna ensuite vers le classicisme russe.

**37.** Asséev, un des principaux représentants du futurisme postrévolutionnaire.

**38.** Khlébnikov, le fondateur du futurisme russe (1885-1922).

**39.** V. Ivanov (1866-1949), savant helléniste et poète symboliste.

**40.** Théâtre de chambre.

**41.** District rural.

**42.** Igor Sévérianine (1887-1941) fut très populaire à cette époque.

**43.** *Cavalier de bronze*, poème de Pouchkine.

**44.** *Crime et Châtiment*, roman de Dostoïevsky.

**45.** *Pétersbourg*, roman de A. Bélyï.

**46.** Anna Akhmatova, poétesse de grand talent. Elle appartient à la tradition classique.

**47.** *La Fille du capitaine*, roman de Pouchkine dont l'action se déroule dans l'Est de la Russie.

**48.** Sergueï Essenine (1895-1926), poète de grand talent, représentant de l'imaginisme en Russie. Il fut très populaire dans les dernières années de sa vie.

**49.** *Le Contemporain*, périodique édité par Maïakovsky.

**50.** Lili Brik, la femme du poète.

**51.** Poème satirique de Maïakovsky.

**52.** Une des meilleures rues de Moscou dans le quartier résidentiel.

## **COPYRIGHT**

*Sources : Boris Leonidovich Pasternak, гарантия неприкосновенности, Moscou, 1923 / Sauf-conduit, traduction de Nathalie Azoua, Éditions Corr a Buchet-Chastel, Paris, 1959.*  
Copyright   La République des Lettres, Paris (France), 2014, pour cette édition. Droits réservés pour tous pays. Toute reproduction totale ou partielle de ce texte sur quelque support que ce soit est interdite. ISBN : 978-2-8249-0172-5.